

VIES
DES
PLUS CELEBRES
MARINS.



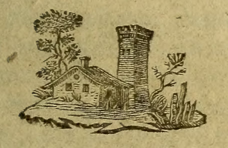


RENÉ DU GUAY-TROUIN

VIE
DE RÉNÉ
DU GUAY-TROUIN,

Lieutenant - général des armées navales de France, commandeur de l'ordre royal et militaire de Saint-Louis.

PAR M. RICHER.



A PARIS,
Chez BELIN, Libraire.

1789.

Avec approbation et privilege du Roi.

AVERTISSEMENT.

René du Guay-Trouin tient un des premiers rangs parmi les héros de la marine françoise. Il sut commander dans un âge où le commun des hommes est à peine en état d'obéir. La cour, instruite de ses combats et de ses triomphes, l'éleva aux dignités. Les récompenses augmenterent son zele : il en méritoit toujours de nouvelles. Voulant être encore utile après sa mort, il a laissé des mémoires, où la jeunesse qui se destine à suivre la même carriere que lui, trouve les instructions nécessaires pour remplir ses devoirs, et peut prendre

cette noble émulation qui conduit à la véritable grandeur. C'est d'après ses mémoires, que nous avons écrit sa vie. Nous y avons ajouté quelques faits, que sa modestie lui avoit fait omettre. La vie des grands hommes ne peut être trop détaillée. En 1761, l'académie françoise jugea du Guay-Trouin digne d'occuper la plume des plus habiles écrivains : elle proposa son éloge pour le prix d'éloquence, et couronna celui de M. Thomas, qu'elle a depuis admis au nombre de ses membres.

VIE
DE
DU GUAY-TROUIN.

René du Guay-Trouin naquit à Saint-Malo le 10 de juin 1673, d'une famille de négocians. Son pere y commandoit ordinairement des vaisseaux marchands, et les armoit en guerre, si-tôt qu'elle étoit déclarée entre la France et quelque puissance étrangere : il s'acquit la réputation d'un homme très-brave et d'un habile marin ; épousa la fille d'un des principaux bourgeois de Saint-Malo ; en eut

quatre fils : l'ainé prit le nom de du Guay de la Barbinais. Son intelligence et son activité lui procurerent la place de consul à Malgues en Espagne ; il se livra ensuite tout entier, au soin de seconder son frere dans ses armemens et ses entreprises. Ce frere, auquel il se faisoit une loi d'être utile, est celui dont nous traçons l'histoire : il prit le nom de du Guay-Trouin Les deux jeunes périrent en servant l'état dans la marine. René du Guay-Trouin fixera seul notre attention, et nous ne parlerons de ses freres qu'autant que son histoire le demandera. Suivons-le dans sa jeunesse.

Ses parens l'envoyerent à Rennes ; le mirent dans un college ,

et se hâterent de lui faire prendre la tonsure : leur intention étoit de le faire passer en Espagne, dans l'espérance que l'evêque de Malgues, frere naturel de Philippe IV, lui feroit obtenir un bénéfice considérable. Ce prélat s'étoit acquis, par son mérite, beaucoup de crédit à la cour, et protégeoit la famille des du Guay: depuis plus de deux siécles, elle possédoit, de pere en fils, le consulat de Malgues. Les inclinations du jeune du Guay étoient éloignées des vues d'intérêt que son pere et sa mere avoient sur lui : il n'aspiroit qu'au moment où il pourroit monter sur les vaisseaux et aller chercher la gloire au milieu des hazards. Il faisoit sa rhétorique à Rennes,

lorsque son pere mourut. N'étant plus retenu par cette crainte respectueuse qu'un pere inspire à ses enfans, il fit connoître ses intentions à sa mere, la pria de l'envoyer à Caen pour faire sa philosophie et ses exercices. Arrivé dans cette ville, où une célebre académie attire des jeunes gens de toutes les provinces du royaume, aussi bien que des pays étrangers, et n'ayant personne qui le guidât dans sa conduite, il se laissa aller au torrent qui entraîne ordinairement un jeune homme bouillant et livré à lui-même; abandonna ses études; ne s'occupa que du jeu, de la danse et des armes: il passoit une partie de son tems dans les salles. Son adresse lui donna de

la confiance ; il proposa un jour à un de ses camarades, qui étoit son parent, et fort adroit à faire des armes, de tirer à la muraille avec leurs épées. Son camarade y consentit : ils tirerent l'épée, se porterent d'abord quelques bottes avec ménagement ; s'animerent insensiblement ; percerent réciproquement la manche de leur habit : la scène alloit devenir sanglante ; mais leur hôtesse, entendant le bruit des épées, accourut et les sépara. La tête du jeune du Guay s'échauffa au point qu'il résolut d'éprouver s'il se tireroit heureusement d'un combat effectif. Il chercha querelle à plusieurs de ses camarades ; attaqua même un soir un académiste, beaucoup plus âgé

que lui ; ils mirent l'épée à la main, se presserent vivement. L'académiste le joignit, chercha à le désarmer ; mais son pied glissa ; il tomba et attira du Guay sur lui. Le bruit qu'ils firent, fut entendu d'un caffé qui étoit peu éloigné : plusieurs personnes en sortirent et les séparerent. L'académiste rencontra deux de ses camarades ; et, indigné d'avoir été attaqué si mal-à-propos, il revint avec eux sur ses pas pour assommer du Guay ; mais un gentilhomme qui se trouva là par hazard, fut touché de la grande jeunesse du dernier, en eut compassion, le tira d'entre les mains des académistes ; l'emmena souper et coucher à son auberge. Dès ce moment, du Guay lia une

étroite amitié avec ce gentilhomme : ils devinrent inséparables. C'étoit la connoissance la plus dangereuse que du Guay pût faire : ce gentilhomme étoit très-brave, joignoit beaucoup d'esprit à une très-belle figure, avoit les manieres fort engageantes ; mais il aimoit le vin et le jeu, savoit empêcher la fortune de lui être contraire, et avoit, pour les femmes, une passion qui alloit jusqu'à la débauche la plus outrée. Voilà l'école où le fameux du Guay-Trouin se trouva dans sa jeunesse : il falloit une ame aussi élevée que la sienne, pour ne pas aller à une perte certaine. Son ami se trouva sans argent peu de jours après qu'ils eurent lié ensemble, parce qu'il

n'avoit pas trouvé l'occasion de faire usage de ses talens pour le jeu. Du Guay reçut un quartier de sa pension ; lui prêta ; le gentilhomme le perdit au jeu, et ils se trouverent tous deux fort à l'étroit. Un des parens de du Guay qui arriva à Caen pour voir la foire franche, les tira d'embarras. Il avoit amené avec lui un homme d'un caractere à peu près semblable à celui de l'ami du jeune du Guay. Un soir qu'ils étoient allés à la foire, cet homme fut surpris en jouant quelques-uns de ses tours ordinaires. Ceux qu'ils vouloient tromper, l'attaquerent et l'auroient maltraité, si ses trois camarades n'eussent mis promptement l'épée à la main pour le débarrasser. Le filou prit la fuite

et laissa les autres dansl'embarras ; mais leur agilité et leur adresse les en tira. Le jeune du Guay montra tant de bravoure dans cette occasion, que son parent, qui étoit ce qu'on appelle vulgairement un *bréteur*, le crut très-propre à lui servir de second dans l'occasion ; lui proposa d'aller à Paris avec lui, promit d'en faire la dépense. Du Guay accepta la proposition, et ils ne tarderent pas à partir. Lorsqu'ils furent arrivés à Rouen, le parent de du Guay demanda des nouvelles d'une fille avec laquelle il avoit vécu, et qu'il aimoit encore. Ayant appris qu'un homme de marque en étoit devenu amoureux, l'avoit fait enlever et la tenoit renfermée, il résolut de la lui

ravir. Il annonça son projet à du Guay et à un autre jeune homme de Rouen, avec lequel il s'étoit lié. Ils se rendirent tous trois à l'endroit où la fille étoit détenue, enfoncerent les portes de la maison, même en plein jour; mirent les domestiques en fuite; emmerent la fille. Le parent de du Guay se hâta de sortir de Rouen avec elle; la conduisit à un village situé sur le chemin de Paris; chargea du Guay d'aller prendre leurs malles à l'auberge, et lui donna rendez-vous au village qu'il lui indiqua.

Si-tôt que l'homme de marque fut averti qu'on avoit enlevé sa maîtresse, il mit la maréchaussée à la poursuite des ravisseurs. Les archers allerent d'abord à l'auberge

où logeoient du Guay et son parent : du Guay les apperçut de la fenêtre de sa chambre, lorsqu'ils étoient dans la cour; il s'échappa par une porte de derriere, et se rendit au village qu'on lui avoit indiqué. Il y trouva son parent qui se livroit à l'amour et au vin. Il voulut oublier le danger auquel il avoit été exposé avec celle qui l'avoit occasionné; mais son parent s'y opposa. Ils mirent l'épée à la main, et commencerent un combat qui seroit peut-être devenu funeste, si la fille effrayée n'eût poussé les plus grands cris et ne se fût jetée entre les deux épées. Ses cris attirerent les gens de l'auberge qui firent cesser le combat. Lorsque du Guay eut repris son sang-froid,

il apparçut le précipice sur le bord duquel il se trouvoit, eut horreur lui-même de ce qu'il avoit fait, forma le projet de quitter son parent, pour lequel il avoit conçu une juste indignation ; lui dit qu'il vouloit retourner à Caen ; le força de lui remettre 24 liv. le quitta avec la résolution de ne jamais le revoir.

Si-tôt que du Guay fut arrivé à Caen, il alla voir son ami le joueur, le trouva dans une position plus avantageuse qu'il n'étoit lorsqu'il l'avoit quitté. Ayant regagné tout ce qu'il avoit perdu, et beaucoup au-delà, il rendit à du Guay ce qu'il lui avoit emprunté, et le força d'accepter vingt pistoles de plus. Du Guay se voyant une

somme d'argent assez honnête, forma le projet d'aller à Paris, et se mit en chemin malgré les instances de son ami. Lorsqu'il y fut arrivé, il entra dans une auberge qui étoit dans la rue de Richelieu. A peine étoit-il assis, qu'il vit entrer un domestique qui demanda deux bouteilles de vin de Bourgogne pour *M. Trouin de la Barbinais* : c'étoit son frere. La guerre étant déclarée entre la France et l'Espagne, il avoit été obligé de sortir de Malgues où il étoit consul de France, comme on l'a déja dit, et étoit venu loger dans la rue de Richelieu, vis-à-vis de l'auberge où le jeune homme du Guay s'etoit par hazard arrêté. Il questionna le domestique, et con-

nut, par ses réponses, qu'il appartenoit à son frere ainé. Aussi-tôt il sentit la faute qu'il avoit faite de quitter ses études et de se rendre à Paris, sans en instruire ses parens : les réflexions qui lui venoient en foule, l'effrayerent : il eut encore peur de rencontrer son frere et d'en recevoir les reproches qu'il sentoit mériter. Il ne prit pas le tems d'achever son repas, sortit de l'auberge, même de Paris, reprit promptement la route de Caen : il croyoit toujours voir son frere qui le poursuivoit. Du Guay-Trouin avoit l'ame assez honnête pour sentir, dès sa jeunesse, qu'il est honteux d'être surpris en faute. Quinze jours après qu'il fut arrivé à Caen, son frere eut occasion de passer

par cette ville : s'informa de sa conduite, apprit qu'il n'en tenoit pas une réguliere, en informa leur mere, qui se hâta de rappeler le jeune du Guay à S. Malo.

Il y arriva au commencement de 1689. La guerre étoit alors allumée contre l'Angleterre et la Hollande ; on armoit à S. Malo des vaisseaux en course. Il demanda et obtint la permission de s'embarquer en qualité de volontaire, sur une frégate nommée *la Trinité*, de 18 canons, que sa famille faisoit armer, pour aller contre les ennemis de l'état.

Voilà du Guay-Trouin à l'abri des dangers auxquels la jeunesse bouillante est toujours exposée au milieu des grandes villes ; mais il

va bientôt être environné par cette multitude de périls qui menacent sans cesse l'homme de mer. La fortune sembla vouloir l'éprouver pendant sa premiere campagne ; lui faire connoître tout ce qu'il y a de plus terrible sur cet élément, afin qu'il n'en fût plus effrayé. Il fut continuellement tourmenté par le mal de mer : la frégate sur laquelle il étoit, prit un vaisseau anglois chargé de sucre et d'indigo ; et, pendant qu'elle le conduisoit à S. Malo, elle fut surprise au milieu de la nuit par un coup de vent du nord qui la jeta sur les côtes de Bretagne, au milieu d'un grand nombre d'écueils, où elle fut obligée de mouiller toutes ses ancres, d'amener les basses ver-

gues, ses mâts de hune, et pour derniere ressource, de mettre sa chaloupe à la mer; mais elle fut engloutie dans les brisans des rochers. L'équipage, persuadé que la frégate alloit avoir le même sort, étoit dans la consternation, et regardoit sa perte comme certaine; mais le vent passa tout-à-coup au sud, fit pirouetter la frégate et la poussa aussi loin des écueils que la longueur de ses cables pouvoit le permettre. La tempête s'appaisa; la mer se calma; on alla relever la prise qui avoit été poussée sur des vases où elle avoit échoué, et on arriva le lendemain à Saint-Malo.

Si-tôt que la frégate eut été carénée, elle remit à la mer pour aller encore en croisiere. Les incommo-

dités que le jeune du Guay-Trouin avoit essuyées, les dangers auxquels il avoit été exposé, ne le rebuterent point, il voulut encore monter dessus. A peine la frégate fut en pleine mer ; qu'elle rencontra un corsaire de Flesssingue qui étoit aussi fort qu'elle. Ceux qui composoient son équipage, étoient trop braves pour hésiter un seul instant à attaquer le corsaire : c'étoient des Malouins. Ils l'aborderent de long en long : le maître d'équipage de la frégate voulut avoir la gloire de sauter le premier sur le vaisseau ennemi ; mais il tomba entre les deux vaisseaux qui se joignirent dans ce moment, l'écraserent et firent rejaillir une partie de sa cervelle sur les habits de du Guay-
Trouin

Trouin qui étoit auprès de lui et se préparoit aussi à s'élancer sur le corsaire. Ce spectacle horrible l'arrêta un instant : il sentit que n'étant pas autant accoutumé aux mouvemens des vaisseaux que ce malheureux qu'il venoit de voir périr, il pourroit essuyer le même genre de mort. Si-tôt que les vaisseaux furent accrochés, les Malouins s'élancerent sur le corsaire, l'enleverent l'épée à la main, après avoir soutenu trois abordages consécutifs. Du Guay-Trouin, dont la frayeur s'étoit promptement dissipée, montra tant de valeur qu'il reçut les éloges de tout l'équipage.

Cette campagne fit connoître à du Guay-Trouin toutes les horreurs d'un naufrage, celles d'un aborda-

ge sanglant, et ne le rebuta pas. L'année suivante, il demanda à se rembarquer sur une frégate de 28 canons, nommée le *Grénedan*, que sa famille faisoit équipper. Cette nouvelle frégate rencontra une flotte de quinze vaisseaux marchands anglois; comme ils avoient beaucoup d'apparence, la plupart des officiers françois les prirent pour des vaisseanx de guerre, et le capitaine étoit incertain sur le parti qu'il devoit prendre. Du Guay-Trouin, cédant à son impétuosité naturelle et au desir de se signaler, lui dit qu'il avoit examiné la flotte angloise avec ses lunettes d'approche; qu'elle n'étoit composée que de vaisseaux marchands; que son honneur, ses in-

térêts et ceux de sa famille deman-
doient qu'il l'attaquât. Quoiqu'il ne
fût que simple volontaire, le ca-
pitaine crut devoir garder des mé-
nagemens avec lui, parce que la
frégate appartenoit à ses parens, et
donna ordre d'aller sur la flotte.
Le vaisseau commandant percé à
quarante canons et monté de vingt-
huit, fut d'abord enlevé. Du Guay-
Trouin essuya un coup de pistolet
de la part du capitaine anglois;
mais il perça seulement son habit,
sans le blesser. Du Guay-Trouin
l'abattit d'un coup de sabre, et
le vaisseau se rendit. Aussi-tôt
le capitaine de la frégate françoise
appela du Guay à haute voix, lui
ordonna de repasser à son bord avec
les plus braves soldats qu'il pour-

roit rassembler parmi ceux qui l'avoient suivi. Il obéit, et, un instant après, la frégate aborda un autre vaisseau anglois de 24 canons. Du Guay-Trouin s'avança jusque sur le boussoir pour s'élancer le premier dans le vaisseau ennemi; mais la secousse de l'abordage et celle du beaupré de la frégate françoise qui brisa le couronnement de la poupe du vaisseau anglois, furent si violentes, qu'elles le firent tomber à la mer avec un autre volontaire qui étoit à côté de lui. Comme ce dernier ne savoit pas nager, il auroit péri s'il ne se fût accroché à quelques débris de la poupe du vaisseau anglois. Les François qui étoient dans le premier vaisseau ennemi qu'on avoit

enlevé, l'apperçurent, mirent leur canot à la mer, et on le sauva. Du Guay-Trouin tint toujours ferme une manœuvre qu'il avoit à la main : plusieurs matelots allerent à son secours et le tinrent par les pieds à bord de la frégate. Si-tôt qu'il fut revenu à lui, il sauta sur le vaisseau ennemi; et, quoiqu'il fût mouillé même par dessus la tête, il se battit avec intrépidité, jusqu'à ce que le vaisseau se fût rendu. Cette seconde action fut suivie de la prise d'un troisieme vaisseau; et la frégate françoise auroit pris un plus grand nombre de vaisseaux ennemis, si la nuit ne l'eût empêchée de suivre la victoire.

Lorsque la frégate fut de retour à S. Malo avec les trois prises,

le capitaine et tous ceux qui composoient l'équipage, rendirent un témoignage si avantageux de la conduite du jeune du Guay, que sa famille ne balança pas à lui confier le commandement d'une petite frégate de quatorze canons. A peine fut-il arrivé sur la croisiere, qu'une tempête le jeta dans la riviere de Limerik. Il y fit faire une descente et s'empara d'un château qui appartenoit à un lord de ce nom; brûla deux vaisseaux qui étoient sur les vases; battit un détachement de la garnison de Limerik qui voulut s'y opposer, et se retira en bon ordre. Lorsqu'il fut de retour à S. Malo, il demanda à changer de vaisseau, parce que celui qu'il montoit, n'étoit pas bon voilier, et lui avoit fait

manquer plusieurs prises. On lui donna une frégate de dix-huit canons qui se nommoir la *Coëtquen*.

Il mit en mer au commencement du printems de 1692 avec une autre frégate de la même force que la sienne. Elles découvrirent sur les côtes d'Angleterre une flotte de 30 vaisseaux anglois, escortés par deux frégates de 16 canons chacune. Du Guay - Trouin les attaqua l'une après l'autre, et s'en rendit maître au bout d'une heure. L'autre frégate de S. Malo donna pendant ce tems dans les vaisseaux marchands. Elle en prit douze. Les François se mirent en devoir de les conduire dans le premier port de Bretagne qui se présenteroit : mais ils rencontrerent une escadre de cinq

vaisseaux de guerre anglois qui les attaqua et leur reprit deux vaisseaux marchands ; les poursuivirent ; leur tirerent toutes leurs bordées pour reprendre les autres. Du Guay-Trouin les fit entrer dans l'île de Bréhant ; et quand ils furent en sûreté, il se refugia dans la rade d'Argui qui est à neuf lieues de S. Malo, et toute environnée d'écueils que les Anglois ne connoissent pas. Quelques vaisseaux de l'escadre angloise voulurent aller l'y attaquer; mais ils virent le danger qui les menaçoit et se retirerent. Peu de jours après il sortit de cette rade et se trouva obligé de régler lui-même la route de son vaisseau, parce que tous ses pilotes avoient été tués ou blessés, et que les officiers qui auroient pu y suppléer avoient

été obligés de descendre à terre pour se faire panser de leurs blessures. Une tempête le jeta jusque dans la manche de Bristol, et si près de terre qu'il fut forcé de mouiller sous une île nommée Londei, située à l'entrée de la riviere de Bristol. A ce danger, il en succeda un autre qui n'étoit pas moins pressant. Si-tôt que l'orage fut diminué, du Guay-Trouin apperçut un vaisseau de guerre anglois, monté de soixante canons, qui faisoit route pour venir mouiller où il étoit. Pour l'éviter, il fit mettre toutes ses voiles sous des fils de carrel, prêts à se déployer; coupa promptement ses cables; mit à la voile d'un côté pendant que le vaisseau anglois entroit de l'autre. Celui-ci, l'ayant apperçu, se hâta

de lui donner la chasse, et l'auroit infailliblement pris si la nuit n'étoit venue. Du Guay-Trouin, échappé à ce danger, se remit en croisiere, prit deux vaisseaux anglois venant des Barbades; les conduisit à S. Malo, où il désarma. La nature avoit donné à du Guay-Trouin des talens prodigieux pour la marine. A peine a-t-il fait deux campagnes qu'il est un brave capitaine, un pilote habile et un soldat intrépide: il sait éviter les dangers et vaincre les ennemis qu'il attaque : cependant, il n'a que 19 ans.

Lorsqu'il étoit à terre, il oublioit les fatigues qu'il avoit essuyées sur mer, se livroit aux plaisirs, principalement à celui des femmes pour lequel il avoit un

penchant presqu'invincible. Son frere ainé, qui l'aimoit tendrement, faisoit toutes les démarches qu'il croyoit nécessaires pour son avancement : il obtint pour lui le commandement d'une flûte du roi, nommée le *Profond*, ce qui engagea du Guay-Trouin à se rendre à Brest, pour prendre possession de ce vaisseau. La campagne qu'il fit cette année, qui étoit 1693, ne fut pas heureuse. Il croisa trois mois entiers sans faire de prise, et fut attaqué une nuit par un vaisseau de guerre Suédois de 40 canons, qui le prit pour un Algérien, et s'opiniâtra à le combattre jusqu'au jour, qu'il connut sa méprise. Pour comble de malheur, la fievre maligne se mit

dans son équipage, et lui enleva quatre-vingts hommes. Il fut obligé de relâcher à Lisbonne, pour donner aux malades le tems de se rétablir, et pour faire carener son vaisseau. Il lui arriva une aventure assez désagréable pendant cette relâche : son maître canonnier déserta : quelques jours après son évasion, du Guay le rencontra sur une place qui est près de la marine, voulut le prendre au colet; mais le canonnier fit un saut en arriere, mit la dague dans une main et l'épée dans l'autre. Du Guay-Trouin étoit trop bouillant et trop brave pour s'arrêter à l'aspect de ces deux armes, il avança sur le soldat rebelle, le blessa en deux endroits. Le soldat, se

voyant

voyant pressé si vivement, prit la fuite : du Guay-Trouin le poursuivit, et étoit près de le joindre, lorsque plusieurs Portugais mirent l'épée à la main, et lui fermerent le passage. Du Guay-Trouin, cédant à la fureur qui le transportoit, s'élança sur eux, les écarta ; rejoignit le canonnier : il levoit le bras pour le frapper ; mais son pied heurta contre une pierre, et il tomba. Le canonnier profita de cet accident pour se sauver dans une église. Comme c'est un asyle assuré dans ce pays, du Guay-Trouin n'alla pas plus loin. Si-tôt qu'il eut fait carener son vaisseau, et que son équipage fut rétabli, il remit en mer ; prit un vaisseau Espagnol chargé de sucre ; en vit

plusieurs autres ; mais il ne put les joindre parce que son vaisseau étoit mauvais voilier. Il alla désarmer à Brest, et se rendit delà à S. Malo. Il y eut encore une aventure presqu'aussi désagréable que celle qui lui arriva à Lisbonne. Il avoit engagé le prévôt de salle d'un fameux maître-d'armes de Paris, pour qu'il donnât des leçons aux officiers, et aux volontaires de son vaisseau, et l'entretint lui-même dans l'exercice des armes qu'il aimoit beaucoup. Pendant la campagne ce prévôt força, par son insolence, du Guay-Trouin à le faire mettre deux fois aux fers. Le prévôt se vanta qu'il se vengeroit de cet affront lorsqu'il seroit à terre, et eut la hardiesse de publier dans la ville

de S. Malo, qu'il avoit voulu faire mettre l'épée à la main à du Guay-Trouin, qui n'avoit osé se mesurer avec lui. Un lieutenant d'infanterie, de la garnison, fut assez imprudent pour rapporter ces propos à du Guay-Trouin. Celui-ci part aussi-tôt, va chercher le prévôt pour le punir de son insolence : il le rencontre dans une rue avec deux de ses camarades; avance sur lui, tenant sa canne levée et toute prête à le frapper. Le prévôt s'apperçoit de son dessein, fait un saut en arriere et met l'épée à la main. Du Guay-Trouin tire la sienne, avance sur lui, rompt sa lame à un demi-pied de la poignée; mais il est si transporté de colere qu'il n'y fait pas attention,

et porte plusieurs coups à son adversaire : celui-ci est si effrayé qu'il ne se met pas en garde : mais un de ses camarades donne un coup d'épée par derriere à du Guay-Trouin, qui est si ému qu'il ne le sent pas. Plusieurs personnes arrivent et emmenent du Guay-Trouin chez lui. Sa mere vit son habit rempli de sang par derriere : elle poussa un cri ; se hâta de faire appeler un chirurgien qui le pansa ; trouva que la plaie n'étoit pas dangereuse, et le guérit très-promptement.

Peu de tems après on donna à du Guay-Trouin le commandement d'une frégate du roi nommée le *Hercule*, montée de 28 canons, avec laquelle il alla en croisiere à

l'entrée de la Manche. Il y prit d'abord quatre vaisseaux, tant Hollandois qu'Anglois, ensuite deux qui sortoient de la Jamaïque, et étoient considérables par leurs forces et par leurs richesses. Les détails de cette action sont assez intéressans pour les présenter au lecteur.

Il avoit croisé plus de deux mois, et ne se trouvoit plus de provisions que pour quinze jours au plus ; il étoit chargé d'un assez grand nombre de prisonniers, et plusieurs de ses matelots étoient malades. Les officiers, même tout l'équipage demandoient qu'on relâchât, disant que l'ordonnance du roi étoit positive à ce sujet. Du Guay-Trouin assure dans ses mémoires,

qu'il avoit un secret pressentiment qu'il lui arriveroit quelque heureuse aventure, et qui l'engageoit à reculer de jour en jour. Voyant qu'on le pressoit de plus en plus, il fit assembler tout son équipage, demanda qu'on tînt encore la mer pendant huit jours, et que l'on diminuât la ration ordinaire d'un tiers, assura que si l'on faisoit quelque capture, il en accorderoit le pillage. Dans un jeune homme vif et bouillant l'imagination s'échauffe facilement. La derniere nuit qu'il devoit tenir la mer, il crut voir en songe deux gros vaisseaux qui venoient à toutes voiles sur le sien. Il se réveilla, se leva promptement; alla sur le gaillard: le jour qui commençoit à paroître

lui fit effectivement découvrir deux gros vaisseaux. Il crut que c'étoient deux vaisseaux de guerre, parce qu'ils avançoient à toutes voiles pour le reconnoître, et qu'ils en avoient toute l'apparence. Il sentit que la prudence demandoit qu'il vît si ces vaisseaux étoient meilleurs voiliers que le sien : avant que de s'engager avec eux, il prit chasse. Voyant qu'il alloit beaucoup mieux, il revira tout-à-coup de bord ; leur livra combat, et s'en rendit maître après une résistance assez vive.

Ces deux vaisseaux étoient de 48 canons, et en avoient chacun 28 de montés : ils étoient chargés de sucre, d'indigo et de beaucoup d'or et d'argent. Le pillage fut très-

grand, à cause de la parole qu'il avoit donnée; cependant ces prises procurerent au roi et aux armateurs des sommes considérables. Du Guay-Trouin les conduisit dans la riviere de Nantes; fit carener son vaisseau; retourna en croisiere à l'entrée de la Manche; y prit deux autres vaisseaux, l'un Anglois et l'autre Hollandois; les conduisit à Brest, où il désarma.

Au commencement de 1694, on lui donna le commandement d'une autre frégate du roi, nommée la *Diligence*; de 40 canons. Il alla d'abord croiser à l'entrée du détroit de Gibraltar, y fit trois prises, et relâcha à Lisbonne pour faire carener son vaisseau. Son zele à remplir son devoir, ses soins,

ses fatigues et ses peines ne l'empêchoient point de songer aux femmes. Il lia connoissance avec plusieurs entr'autres avec la maîtresse du comte de Prado, de qui elle recevoit des sommes considérables; selon l'usage de presque toutes les filles qui vivent dans son état, elle dépensoit d'une main ce qu'elle recevoit de l'autre. Du Guay-Trouin avoit gagné son cœur; elle voulut lui faire des présens considérables; mais il n'accepta d'elle qu'une tabatiere qui étoit assez jolie sans être riche. Dans ce tems-là le comte de Prado et le marquis d'Attalaya, son cousin-germain, étoient disgraciés de la cour de Portugal, et vivement poursuivis par l'ordre du roi, pour

avoir tué le corregidor de Lisbonne. M. le Vidame d'Esneval, qui étoit ambassadeur de France en Portugal, pria du Guay-Trouin de recevoir ces deux seigneurs sur son bord, et de les passer en France. Il les reçut avec d'autant plus de satisfaction, que le comte de Prado étoit gendre du maréchal de Villeroi, ce qui faisoit pour ce comte une forte recommandation auprès d'un françois. Du Guay-Trouin déroboit à ses occupations tout le tems qu'il pouvoit pour le passer avec eux. Le comte fut très-étonné de voir, entre ses mains, la tabatiere dont nous avons parlé. Du Guay-Trouin ignoroit alors l'intérêt qu'il y prenoit, et s'en servoit sans aucune précaution : mais

l'attention du comte à examiner cette tabatiere, et ses questions firent connoître à du Guay le motif de son étonnement. Il fit les réponses que l'honnêteté et la prudence demandoient en pareil cas.

Du Guay-Trouin découvrit quatre vaisseaux Flessinguois, de 20 à 30 canons chacun : ils venoient de Curaco; étoient chargés d'indigo et de piastres. Il les joignit; leur livra combat; se rendit maître du plus fort : mais la résistance et la manœuvre de ce vaisseau sauverent les trois autres, qui s'enfuirent à la faveur d'un brouillard et de la nuit qui survinrent. Avant de commencer l'attaque, du Guay-Trouin voulut engager les deux seigneurs portugais à descendre à

fond de cale; leur représenta que le Portugal n'étant point en guerre avec la Hollande, ils s'exposoient, sans nécessité, à être estropiés, ou peut-être tués : malgré ses représentations et ses prieres, ils voulurent être spectateurs du combat. Du Guay-Trouin conduisit sa prise à S. Malo, où il débarqua les deux seigneurs portugais, qui lui firent connoître qu'ils étoient fort contens des attentions qu'il avoit eues pour eux.

Il remit, sans perdre de tems, à la voile; alla vers les côtes d'Angleterre, où il découvrit une flotte de 30 voiles, escortée par un vaisseau de guerre anglois de 56 canons. Du Guay-Trouin arriva sur lui dans le dessein de l'attaquer, même

même de l'aborder : mais ayant rencontré, dans sa route, un vaisseau de la flotte, il apprit de lui qu'elle n'étoit chargée que de charbon de terre : il crut qu'il ne devoit pas hazarder un combat douteux pour un objet de si peu de conséquence. Etant prêt à le prolonger, il reprit, tout-à-coup, ses armures en l'autre bord, sous pavillon anglois, pour aller chercher quelque prise plus importante. Le capitaine du vaisseau de guerre anglois, qui avoit d'abord pris le françois pour un de sa nation, s'apperçut, par la manœuvre de celui-ci, qu'il s'étoit trompé, et se mit en devoir de lui donner la chasse. Du Guay-Trouin, pour lui faire connoître que ce

n'étoit pas la crainte qui lui avoit fait éviter le combat, fit carguer ses basses voiles, et l'attendit. Le vaisseau anglois fit aussi carguer les siennes. Du Guay-Trouin crut que l'anglois s'en tiendroit là, et fit remettre le vent dans ses voiles ; mais il s'apperçut que l'autre vouloit encore le suivre ; mit encore en panne, et, faisant amener pavillon anglois qu'il avoit toujours gardé à la poupe, il ordonna qu'on le hissât en berne, pour marquer le peu de cas qu'il faisoit du vaisseau anglois, dont l'équipage se trouva tellement offensé, qu'il tira sur le vaisseau françois trois coups de canons à balle : celui-ci en lâcha un pareil nombre à boulet, sans daigner arborer son pavillon

blanc. Du Guay-Trouin, ne voulant pas perdre plus de tems inutilement, prit le large et laissa le vaisseau de guerre anglois avec sa flotte.

Quinze jours après il tomba, dans un moment où le tems étoit fort embrumé, au milieu de six vaisseaux de guerre anglois, qui portoient 50 à 70 canons, et fut forcé de combattre, parce qu'il se trouvoit entre la côte d'Angleterre et eux. Un de ces vaisseaux, nommé l'*Aventure*, le joignit le premier : ils se livrerent combat, toutes leurs voiles déployées, et il dura près de quatre heures avant qu'aucun des autres vaisseaux de l'escadre pût les joindre. Du Guay-Trouin, étant près de doubler les

Sorlingues qui le gênoient dans sa course, commençoit à croire que la bonté de son vaisseau le tireroit d'affaire; mais le vaisseau ennemi coupa les deux mâts de hune du sien. Ce terrible accident l'arrêta, et fut cause que l'ennemi le joignit à portée du pistolet; cargua ses basses voiles et le rangea de fort près. Du Guay-Trouin prit aussi-tôt la résolution d'en venir à l'abordage, et de sauter le premier sur son bord, pour donner l'exemple. Il ordonna aux officiers, qui se trouverent auprès de lui; de faire monter tout l'équipage sur le pont, fit en même tems préparer les grapins, et pousser le gouvernail à bord; mais par malheur, un de ses lieutenans

apperçut, par un des sabords, le vaisseau ennemi si près du françois, qu'il crut que le timonnier du dernier s'étoit mépris, n'imaginant pas que du Guay-Trouin voulût tenter un abordage dans la situation où il se trouvoit, et fit changer la barre du gouvernail. Du Guay-Trouin ignoroit ce changement de gouvernail, et attendoit, avec impatience, l'instant de la jonction des deux vaisseaux : il étoit tout prêt à s'élancer sur le vaisseau ennemi, comme on vient de le voir : mais, voyant que le sien n'obéissoit pas à son gouvernail, il courut à l'habitacle, trouva la barre changée : il la fit promptement remettre ; mais le capitaine ennemi ayant pénétré son dessein,

avoit fait rappareiller ses deux basses voiles, et pousser son gouvernail pour éviter le françois : ces deux vaisseaux s'étoient approchés si près l'un de l'autre, que le beaupré du françois avoit brisé le couronnement de la poupe de l'Anglois. La méprise du lieutenant fit perdre à du Guay-Trouin l'occasion de signaler son courage de la maniere la plus étonnante dont on ait jamais entendu parler : il auroit enlevé, à la vue d'une escadre ennemie, un vaisseau beaucoup plus fort que le sien.

Pendant ce combat, les cinq autres vaisseaux anglois avançoient à toutes voiles : le vaisseau le *Monk* arriva, et combattit le françois à la portée du pistolet. Trois

autres de l'escadre, qui le joignirent, le canonnerent de leur avant. Le commandant ennemi resta spectateur du combat. Du Guay-Trouin piqué de son indifférence, mit au travers et lui tira plusieurs coups de canon ; mais il ne put l'engager à lui répondre. L'équipage du vaisseau françois, se voyant dans le danger le plus pressant, perdit courage, et malgré les exhortations du capitaine, se retira à fond de cale : il blessa même, avec son épée, plusieurs soldats qu'il vouloit arrêter : c'étoit un lion dont le danger augmentoit la fureur. Pendant qu'il se débattoit au milieu du carnage ; qu'il cherchoit à exciter ses gens à disputer encore la victoire, ou, au moins,

à la perdre avec gloire, le feu prit à la sainte-barbe de son vaisseau. La fortune s'étoit entiérement déclarée contre lui : ce coup terrible n'abattit point encore le courage de ce héros : il descendit dans la sainte-barbe, fit éteindre le feu ; ordonna qu'on apportât sur les écoutilles des barils remplis de grenades, en jeta un si grand nombre dans le fond de cale, qu'il força la plupart de ceux qui s'y étoient retirés, à remonter sur le pont. Ayant rétabli plusieurs postes, il fit tirer quelques volées de canon de la premiere batterie, avant que de remonter sur son gaillard : en y arrivant, il eut la douleur de trouver son pavillon bas, soit que la drisle eût été

coupée par une balle, soit qu'on l'eût amené pendant qu'il étoit à la sainte-barbe. Il ordonna, à l'instant, de le remettre; mais tous les officiers lui représenterent que ce seroit livrer inutilement son équipage à la boucherie; que les ennemis ne feroient aucun quartier, si, après avoir vu le pavillon baissé pendant un assez long espace de tems, ils s'appercevoient qu'on le remît, et qu'on voulût s'opiniâtrer à combattre, sans aucun espoir de résister, puisque le vaisseau se trouvoit sans mât. Malgré ces justes remontrances, il balançoit encore : l'idée de se rendre prisonnier lui étoit odieuse. Il fut dans cet instant renversé sur le pont par un boulet qui, après avoir

coupé plusieurs (1) baux, alla expirer sur sa hanche : il resta pendant plus d'un quart-d'heure sans connoissance, et on le transporta dans sa chambre. Le capitaine du *Monk* envoya son canot pour le chercher, et lui céda sa chambre; le fit mettre dans son lit; donna ordre qu'on le traitât avec tout le soin et toute l'attention possibles.

L'escadre angloise continua de croiser pendant vingt jours; se rendit ensuite à Plimouth : les officiers en général marquerent beaucoup d'égards à du Guay-Trouin.

---

(1) Les baux sont des piéces de bois qui traversent le navire d'un bout à l'autre en largeur, et servent à porter les planchers que l'on nomme ponts ou tillacs.

Lorsqu'ils furent partis, on lui donna la ville pour prison, ce qui lui procura l'occasion de faire plusieurs connoissances, entr'autres, celle d'une jeune et jolie marchande qui, par la suite, lui procura la liberté. Cette aventure mérite que nous en donnions ici les détails.

Ce vaisseau de guerre anglois qui escortoit une flotte chargée de charbon de terre, comme on l'a dit ci-dessus, vint relâcher à Plimouth, après avoir conduit la flotte à sa destination. Le capitaine reconnut le vaisseau françois; étant encore irrité de la bravade que du Guay-Trouin lui avoit faite, il présenta requête à l'amirauté; demanda qu'on lui fît son procès, pour avoir tiré sur son vaisseau à

boulet sous pavillon anglois, ce qui étoit contre toutes les loix de la guerre, et demanda qu'on le mît provisoirement en prison, jusqu'au retour d'un courier qu'il alloit dépêcher à Londres. Sur cette requête, l'amirauté ordonna qu'on arrêtât du Guay-Trouin; on le conduisit dans une chambre grillée, et on mit une sentinelle à sa porte. La seule grace qu'on lui accorda, fut de se faire apprêter à manger dans sa chambre, et de permettre aux officiers françois d'aller lui tenir compagnie. Les capitaines mêmes des compagnies angloises, qui gardoient les prisonniers tour-à tour, y dînoient fréquemment. Cette jolie marchande, dont nous avons parlé, alloit

alloit souvent lui rendre visite. Il arriva qu'un françois réfugié, capitaine d'une des compagnies angloises, en devint éperdument amoureux, et conçut le desir de l'épouser. Voyant qu'elle avoit beaucoup d'amitié pour du Guay-Trouin, il lui communiqua son projet, et le pria de lui être favorable auprès d'elle. Du Guay-Trouin fut d'abord offensé qu'on lui proposât de céder une maîtresse qu'il aimoit : mais la réflexion l'arrêta ; elle lui fit connoître que cette aventure pourroit le tirer de l'embarras, même du danger où il se trouvoit. Il répondit au capitaine qu'il le serviroit de tout son cœur ; mais qu'il étoit trop gêné dans sa prison ; qu'il lui seroit im-

possible de réussir, s'il ne lui procuroit les occasions d'entretenir celle dont il vouloit faire sa femme, dans un endroit où il seroit plus libre ; que l'auberge voisine de la prison étoit fort commode par sa situation ; que sa maîtresse pourroit s'y rendre, sans faire naître aucun soupçon ; que se trouvant avec elle en particulier, il emploieroit tous les moyens qu'il croiroit nécessaires pour la disposer en sa faveur ; lui promit même de le faire avertir quand il seroit tems, afin qu'il eût la satisfaction de passer avec elle le reste de la soirée. L'amour du capitaine alloit jusqu'à la passion : il ne pouvoit manquer d'accepter un projet qui lui procuroit le moyen de voir

celle qui en étoit l'objet. Il promit à du Guay-Trouin de faire tout ce qui dépendroit de lui, le jour qu'il seroit de garde à la prison, pour lui faciliter le moyen de voir la jeune marchande dans l'auberge indiquée.

Lorsque du Guay - Trouin eut la parole de cet officier, il écrivit à la jeune marchande; lui représenta, de la maniere la plus touchante, combien il étoit affligé de rester si long - tems en prison; qu'il succomberoit bientôt à sa douleur, s'il ne recouvroit sa liberté; qu'elle pouvoit la lui procurer sans compromettre son honneur. Une femme se laisse aisément persuader par un homme qu'elle aime : la jeune marchande

répondit à du Guay-Trouin qu'elle feroit tout ce qu'il vouloit exiger d'elle. Sur cette promesse, du Guay-Trouin écrivit à un capitaine suédois, dont le vaisseau avoit relâché dans la riviere de Plimouth ; le pria de lui vendre une chaloupe équipée d'une voile, de six avirons, de six fusils et d'un pareil nombre de sabres, avec du biscuit, de la bierre, un compas de route et quelques autres provisions ; lui demenda, en outre, de lui envoyer quelques-uns de ses matelots, sous prétexte de visiter les prisonniers françois ; de leur faire porter secrétement un habit pareil au leur, pour le remettre à son maître d'équipage qui parloit fort bien sué-

dois, et qui, étant comme eux de haute stature, pourroit sortir de la prison avec eux à l'entrée de la nuit.

Le capitaine suédois fit ce que du Guay-Trouin lui demandoit, et le maître d'équipage sortit de la prison sans être reconnu. Il convint avec le capitaine suédois qu'on lui paieroit environ 770 livres pour sa chaloupe, et les fournitures qu'on lui avoit demandées, à condition qu'elles seroient prêtes dans un tems marqué; que six de ses gens attendroient du Guay-Trouin à un rendez-vous hors de la ville, et qu'ils l'escorteroient jusqu'à la chaloupe.

L'auberge où du Guay-Trouin devoit se trouver avec la jeune

marchande, étoit adossée à une montagne : du second étage on entroit dans un jardin disposé en terrasses, dont la derniere répondoit à une petite rue très-écartée, et qui conduisoit sur le haut de la montagne. Pour arriver à cette rue, il falloit escalader un mur qui la séparoit d'avec le jardin, et ce fut ce qu'il résolut de faire pendant que le capitaine anglois le croiroit occupé à disposer la jeune marchande en sa faveur. Pour cet effet, il avoit ordonné à son valet de chambre, qui avoit la liberté de sortir pour acheter des provisions, et à son chirugien qui alloit à l'hôpital panser les françois blessés, de ne pas manquer de se rendre, sur les quatre heures du soir,

derriere le mur dont on vient de parler, et de l'y attendre pour le conduire à l'endroit où les Suédois devoient se trouver.

Le jour marqué étant arrivé, le capitaine, ayant vu l'objet de ses vœux entrer dans l'auberge, courut en avertir du Guay-Trouin, le laissa sortir de sa prison avec un officier françois qui étoit dans la confidence. Il les pria de ne pas le faire attendre long-tems. Du Guay se rendit auprès de la jeune marchande; se hâta de lui marquer ce qu'il crut devoir à la complaisance qu'elle avoit de lui procurer sa liberté, sauta promptement avec son camarade, par-dessus le mur du jardin. Son chirurgien et son valet de chambre

l'attendoient derriere le mur : ils le conduisirent avec son camarade au lieu du rendez-vous. Ils y trouverent six Suédois, bien armés, qui leur firent faire deux lieues à pied pour les conduire à la chaloupe.

Du Guay-Trouin et les quatre François qui l'accompagnoient, savoir, l'officier, compagnon de sa fuite, son maître d'équipage, son chirurgien, son valet et lui, s'embarquerent dans la chaloupe, sur les six heures du soir ; aussi-tôt ils partirent et rencontrerent, en passant dans la rade, deux vaisseaux de guerre anglois qui y étoient mouillés, et qui les interrogerent : les François répondirent comme s'ils eussent été des

pêcheurs anglois ; continuerent leur route, et se trouverent, à la pointe du jour, hors de la grande rade. Ils y rencontrerent encore une frégate anglòise qui couroit sa bordée pour entrer à Plimouth : elle s'opiniâtra à vouloir leur parler, et ils auroient été reprit, si le vent, en cessant tout-à-coup, ne leur eût fourni le moyen de s'éloigner d'elle à force de rames.

Ils la perdirent de vue ; se trouverent en pleine mer, et accablés de fatigue. La nuit les surprit ; mais ils n'avoient pas de tems à perdre : du Guay-Trouin et son maître d'équipage se relevoient tour-à-tour ; pour gouverner sur un compas de route éclairé par un petit fanal. Pendant que du

Guay-Trouin tenoit le gouvernail, il se trouva si accablé de fatigue, qu'il s'endormit ; mais il fut bientôt réveillé par un violent coup de vent qui donnant dans la voile, coucha la chaloupe : elle fut remplie d'eau dans un instant. Aussi-tôt du Guay-Trouin largua l'escoute en poussant, en même tems, le gouvernail à arriver vent arriere : par cette prompte manœuvre il évita un naufrage d'autant plus certain, qu'ils étoient à plus de quinze lieues de toute terre. Ses compagnons, qui dormoient, ayant de l'eau par-dessus le tête, furent bientôt réveillés. Ils se hâterent de se lever et de vuider, avec leurs chapaux, l'eau qui étoit dans la barque : le bis-

cuit et la bierre furent entiérement gâtés. La chaloupe étant soulagée, ces infortunés continuerent leur route, le jour suivant, vers les huit heures du soir, ils arriverent sur les côtes de Bretagne, à deux lieues de Tréguier. La joie de se voir échappés aux périls qui les avoient menacés, fit qu'ils oublierent leurs fatigues, s'élancerent sur le rivage pour embrasser leur terre natale, et pour rendre grace à Dieu de les avoir conservés. Ils gagnerent ensuite le village le plus prochain, où ils ne trouverent que du lait et du pain bis, que l'appétit leur fit trouver délicieux : pour lit on leur donna de la paille fraîche sur laquelle ils dormirent d'un profond someil.

Si-tôt que le jour parut, ils se rendirent à Tréguier, delà à S. Malo. En y arrivant, de Guay-Trouin apprit que son frere ainé étoit parti pour Rochefort; qu'il y faisoit armer le vaisseau du roi le *François*; lui en destinoit le commandement, lorsqu'il seroit de retour d'Angleterre. Du Guay-Trouin prit la poste; alla joindre son frere; trouva le François mouillé à la rade de la Rochelle et prêt à partir. Il le monta le lendemain; alla en haute mer; établit sa croisiere sur les côtes d'Angleterre et d'Irlande. Il y prit d'abord cinq vaisseaux chargés de tabac et de sucre, et peu après un sixieme chargé de mâts et de pelleterie, venant de la nouvelle

Angleterre. Celui-ci s'étoit séparé depuis deux jours d'une flotte de 60 voiles, escortée par deux vaisseaux de guerre anglois ; l'un nommé le *Sans-Pareil*, de cinquante quatre canons ; l'autre le *Boston*, de trente-huit, mais percé à soixante-douze. Les habitans de Boston l'avoient fait construire et charger de très-beaux mâts, et de pelleteries très-recherchées, dans le dessein d'en faire présent au roi d'Angleterre. Du Cuay-Trouin demanda, avec empressement, au capitaine du dernier vaisseau marchand, qu'il avoit pris, où cette flotte pouvoit être : il avança à toutes voiles vers le côté qu'il induiqua, et, sur le midi, il eut connoissance de la flotte. Dans

l'impatience où il étoit de prendre sa revanche contre les Anglois, il attaqua sur-le-champ, les deux vaisseaux de guerre qui servoient d'escorte : dès les premieres bordées il démâta le Boston de son grand mât de hune, coupa sa grande vergue ; alla ensuite aborder le Sans-Pareil, y jeta ses grapins au milieu d'un feu mutuel de canon et de mousqueterie ; fit lancer un si grand nombre de grenades sur le vaisseau ennemi, que ses ponts et see gaillards furent nettoyés dans un instant : alors il fit battre la charge, et les François commençoient à pénétrer sur son bord, lorsque le feu prit à sa poupe avec tant de violence, que du Guay-Trouin fut obligé de faire

promptement pousser son vaisseau au large, pour qu'il ne brûlât pas avec celui des ennemis. Le feu étant éteint, les François allerent une seconde fois à l'abordage, mais le feu prit aussi dans leur hune et leur voile de misaine, ce qui les obligea de déborder encore. La nuit survint et toute la flotte angloise se dispersa, à l'exception des deux vaisseaux de guerre que du Guay-Trouin conserva très-soigneusement. Il fit changer ses voiles qui étoient criblées ou brûlées : les ennemis travaillerent de leur côté à se réparer.

Dès la pointe du jour le combat recommença avec la même ardeur : du Guay-Trouin aborda une troisieme fois le Sans-Pareil,

dont les deux grands mâts tomberent dans les porte-haubans. Cet accident l'ayant mis hors d'état de combattre et de s'enfuir, du Guay-Trouin empêcha ses gens de sauter à bord : il fit promptement pousser au large, et alla sur le Boston qui mit alors toutes ses voiles au vent pour se sauver, mais les François le joignirent et s'en rendirent maîtres en peu de tems. Ils retournerent sur le Sans-Pareil qui, étant ras comme un ponton, fut aussi obligé de se rendre.

Un hollandois, capitaine d'une prise que du Guay-Trouin avoit faite peu de jours auparavant, alla lui faire un compliment sur la victoire qu'il venoit de remporter,

lui dit : « J'en ai aussi remporté une sur le capitaine Anglois de la prise qui vous a donné avis de cette flotte ; étant descendus tous deux à fond de cale un moment avant que le combat commençât, l'Anglois m'a dit : camarade, réjouissons-nous ; nous serons bientôt libres, le vaisseau le Sans-Pareil est monté par un des plus braves capitaines de toute l'Angleterre ; il a pris à l'abordage, avec ce même vaisseau, le fameux (1) Jean-Bart, et le chevalier de Forbin. Le capitaine du Boston n'est pas moins brave et est aussi-bien équipé : ils ont fortifié leur équi-

(1) Ce fut en 1687 : voyez les détails dans la vie de Jean-Bart qui fait partie de cette collection.

page de celui d'un vaisseau Anglois qui s'est perdu, depuis peu, sur la côte de Boston. Ainsi ce vaisseau françois ne pourra leur résister long-tems. « Le capitaine hollandois assura à du Guay-Trouin qu'il lui avoit répondu : « Je crois que le capitaine François est plus brave que vos deux Anglois, et je parie, sur ma tête, qu'il les battra. Alors, ajouta-t-il, la fierté Angloise s'est trouvée offensée, il m'a dit que j'en avois menti; je lui ai donné un soufflet; nous en sommes venus aux mains, et je l'ai fort maltraité. Je vous demande en grace, ajouta-t-il, de le faire monter sur le pont afin qu'il voye, de ses yeux, ces deux vaisseaux anglois soumis, et qu'il en crêve de dépit. » Du

Guay-Trouin voulut jouir du plaisir délicieux pour un François, de voir par sa valeur à lui-même, l'orgueil anglois humilié : il envoya chercher ce capitaine Anglois, lui dit : *Voilà le Sans-Pareil, voilà le Boston : vois dans quel état ils sont : je les ferai radoubèr dans un des ports de France.* Cet Anglois s'arracha les cheveux ; jura d'une maniere à faire trembler même des matelots, et se retira. Peu de tems après on apporta à du Guay-Trouin les brevets de Jean-Bart et du chevalier Forbin, qui avoient été enlevés par le Sans-Pareil, et que le capitaine de ce vaisseau avoit toujours gardés depuis.

On eut beaucoup de peine à amariner les deux vaisseaux an-

glois : la chaloupe et le canot du François étoient tout criblés. Il survint même une tempête qui pensa faire périr ces trois vaisseaux : ils étoient dans un désordre affreux. Presque tous les officiers du Sans-Pareil avoient été tués, et du Guay-Trouin avoit perdu plus de la moitié de son équipage. La tempête les sépara : M. de Boscher conduisit, avec beaucoup de peine au Port-Louis le Sans-Pareil, dont il avoit pris le commandement. Le Boston fut repris à la vue de l'île d'Ouessant, par quatre corsaires de Flessingue, et du Guay-Trouin gagna le port de Brest, avec son vaisseau qui étoit démâté de ses mâts de hune et de son artimon, et tout délabré.

Cette action qui se passa en 1694, fit beaucoup de bruit à la cour : Louis XIV, qui s'étoit fait une loi de récompenser ses braves officiers, envoya une épée à du Guay-Trouin. M. de Pontchartrain, alors ministre et secrétaire d'état au département de la marine, depuis chancelier de France, lui écrivit en même tems une letrre très-obligeante, par laquelle il l'exhortoit de mettre promptement son vaisseau en état d'aller joindre M. le marquis de Nesmond, qui étoit aux rades de la Rochelle avec quatre vaisseaux de guerre. Du Guay-Trouin se hâta d'obéir, et si-tôt qu'il fut arrivé à sa destination, l'escadre partit pour aller croiser à l'entrée de la Manche.

Ils y trouverent trois vaissseaux de guerre Anglois : du Guay-Trouin joignit à la portée du fusil, le plus fort qui étoit monté de 60 canons, et qui se nommoit l'*Espérance*. Il se préparoit à l'aborder, lorsque le marquis de Nesmond, qui, comme tous ses autres vaisseaux, avoit flamme et pavillon anglois, fit tirer un coup de canon à balle sous le vent sans changer de pavillon. Alors tous les officiers qui étoient sur le bord de du Guay-Trouin, lui représenterent que le commandant n'ayant point arboré pavillon blanc, ce coup de canon étoit, sans doute, un ordre de l'attendre ; que s'il ne s'y conformoit pas, il tomberoit dans le cas de la désobéissance ;

enfin qu'il étoit contre toute vraisemblance que le commandant eût dessein de le faire combattre sous pavillon ennemis. Il ne céda qu'avec dépit à ces remontrances, parce qu'on lui ôtoit l'occasion de se signaler ; mais il fut encore bien plus affligé un quart-d'heure après que le marquis de Nesmond mit son pavillon blanc, et tira un autre coup de canon pour commencer le combat. A l'instant, il fit remettre sa grande voile et lâcha toute sa bordée sur le vaisseau l'Espérance, et M. de la Villestreux, capitaine du *Saint-Antoine*, de 56 canons, attaqua en même-tems l'*Anglesey*, de 58 canons ; mais à peine eurent-ils lâchés trois ou quatre bordées, que

M. de Nesmond joignit l'Espérance et le combattit à portée du pistolet ; le démâta de son grand mât et s'en rendit maître. M. de la Villestreux fut blessé mortellement en abordant l'Anglesey, et son vaisseau fut tellement désemparé de ses voiles et de ses manœuvres, que l'ennemi s'échappa avec son camarade à la faveur de la nuit.

Du Guay-Trouin se plaignit à M. de Nesmond, de ce qu'il l'avoit obligé de carguer sa grande voile, par ce coup de canon à balle qu'il avoit tiré sous pavillon anglois, et l'avoit privé, par-là, de l'honneur qu'il alloit acquérir sous ses yeux, en abordant le vaisseau l'Espérance, lui ajouta que ses

ses officiers et tout son équipage pourroient attester qu'il y étoit préparé. Le marquis lui répondit qu'il en étoit fâché; mais que c'étoit une méprise de son capitaine de pavillon qui n'avoit pas fait attention au pavillon anglois; qu'au reste, il s'étoit trés-bien acquitté de son devoir. Cependant les équipages des autres vaisseaux ayant vu du Guay-Trouin le plus près des ennemis, et n'ayant pas fait attention au coup de canon que le commandant avoit tiré sous pavillon anglois, avoient été très-surpris de le voir carguer sa grande voile, et interpréterent sa manœuvre à son désanvantage; allerent même jusqu'à faire des chansons contre lui; mais ils en firent par

la suite beaucoup en son honneur, et lui rendirent justice. D'ailleurs, le Marquis de Nesmond rendit des témoignages publics de sa valeur et de sa conduite. En 1695, du Guay-Trouin reçut ordre de la cour d'accompagner, avec son vaisseau le François, M. de Beaubriant, qui commandoit le vaisseau le *Fortuné*, et d'aller sur le Spitzberg, pour détruire les baleiniers hollandois. Ils sortirent tous deux du Port-Louis, pour se rendre à leur destination; mais ils furent tellement contrariés par les vents, qu'ayant consommé toute leur eau, ils furent obligés d'aller en faire aux îles de Féro. Voyant ensuite que la saison étoit trop avancée pour aller au Spitzberg,

ils resterent à croiser sur les arcades. Rebutés de n'y rencontrer aucun vaisseau ennemi, ils tournerent vers les côtes d'Irlande. Les équipages des deux vaisseaux étoient consternés, de voir que la campagne, près de finir, seroit infructueuse pour eux. Du Guay-Trouin cherchoit à établir parmi eux l'espérance et la joie : guidé par un présentiment qui, selon son aveu, ne le quittoit jamais, il leur assuroit avec hardiesse, qu'ils rencontreroient quelque heureuse avanture, qui les dédommageroit de leurs peines et de leurs fatigues. Sa prédiction fut accompli : ils rencontrerent sur les Blasques, trois vaisseaux anglois, qui venoient des Indes Orientales,

étoient très-considérables par leur force, et encore plus par leurs richesses. Le commandant, nommé *la Défense*, étoit percé à 72 canons, et monté de 58; le second, nommé *la Résolution*, étoit percé à 60, et monté de 56; le troisieme, dont on ignore le nom, avoit 40 canons montés. Ils se mirent en ligne attendirent les deux vaisseaux françois. M. de Beaubriant donna en passant sa bordée au commandant anglois, poussa sa pointe, et attaqua le second, qu'il s'attacha à combattre. Du Guay-Trouin le suivit, le beaupré sur la poupe : aussi-tôt qu'il eût dépassé le commandant, il le combattit si vivement qu'il s'en rendit maître, courut, sans

perdre de tems, sur le troisieme, qui fuyoit à toutes voiles, et qui, se voyant pressé, prit le parti de se défendre, ce qu'il fit avec beaucoup d'opiniâtreté; mais il fut enfin obligé de se rendre : les trois vaisseaux anglois furent conduits au Port-Louis.

Après cette heureuse campagne, du Guay-Trouin alla à la cour : il avoit envie de voir Louis XIV ; M. de Pontchartrain le présenta à sa majesté, qui lui dit qu'elle étoit contente de ses services. Du Guay-Trouin, flatté de cet accueil, conçut un desir encore plus vif de se signaler. Il alla à Paris, où la facilité qu'il trouvoit à satisfaire sa passion pour les femmes, le retint quelque tems;

mais l'amour de la gloire le réveilla : il eut honte lui-même de s'être endormi dans la volupté ; partit sur-le-champ pour Port-Louis arma le *Sans-Pareil*, qu'il avoit pris sur les Anglois, n'y fit mettre que 42 canons, afin de le rendre plus léger. Il mit en mer au commencement de 1696 ; se rendit sur les côtes d'Espagne ; apprit par des vaisseaux neutres, qu'il rencontra, qu'il y en avoit trois hollandois dans le port de Vigo, qui y en attendoient un de guerre anglois pour les escorter. Sur cet avis, il forma le projet de faire usage du *Sans-Pareil*, pour tromper ces vaisseaux hollandois ; se présenta un matin à l'entrée de Vigo, ayant pavillon et flammes

d'Angleterre, ses basses voiles carguées, ses perroquets en banniere, et un iacht anglois au bout de sa vergue d'artimon, manœuvre qu'il avoit vu faire aux Anglois en pareil cas. La fabrique angloise du *Sans-Pareil* aida à tromper les Hollandois : deux de leurs vaisseaux mirent à la voile, et allerent se ranger sous son escorte ; le troisieme en auroit fait autant, s'il eût été en état de lever l'encre. Les deux que du Guay-Trouin prit, étoient chargés de gros mâts et d'autres marchandises précieuses.

Etant en route pour les conduire dans le premier port de France qu'il rencontreroit, il se trouva à la pointe du jour à trois lieues, sous le vent de l'armée ennemie.

Alors il ordonna à ceux qui commandoient les deux prises, d'arborer pavillon hollandois, et d'arriver vent arriere, après l'avoir salué de sept coups de canon chacun. Se confiant ensuite dans la bonté et la fabrique du *Sans-Pareil*, il fit voile vers l'armée ennemie, avec autant d'assurance et de tranquillité, que s'il avoit été un de leurs vaisseaux, qui, après avoir parlé à des Hollandois, venoit les rejoindre.

Deux gros vaisseaux et une frégate s'étoient d'abord détachés de la flotte ennemie, pour aller le reconnoître; mais, trompés par sa manœuvre, ils cesserent de lui donner la chasse, et rejoignirent leur flotte: la frégate s'opiniâtra à

vouloir parler aux deux prises, et les joignit. Du Guay-Trouin, qui naviguoit tranquillement en apparence avec les ennemis, étoit désolé, de voir que ses prises alloient lui être enlevées par cette frégate. S'étant apperçu que son vaisseau étoit meilleur voilier que ceux des ennemis qui étoient près de lui, il le fit courir insensiblement largue, pour se mettre de l'avant, et força tout-à-coup de voiles; alla se placer entre ses prises et la frégate, lui barra le chemin, l'attaqua à la vue de toute l'armée : il l'auroit même enlevée, s'il lui avoit été possible de l'aborder; mais le capitaine qui la montoit eut assez de prudence et d'habileté, pour se tenir toujours à la distance d'une portée de fusil, au vent,

et envoya son canot au bord de du Guay-Trouin. Ceux qui étoient dessus s'apperçurent, à moitié chemin, que c'étoit un François, et s'en retournerent. Du Guay-Trouin, voyant qu'il étoit découvert, fit arborer le pavillon blanc, et commença le combat. La frégate lâcha toute sa bordée; mais ne pouvant soutenir le feu du canon et de la mousqueterie du vaisseau françois, elle revira de bord, alla à la rencontre de plusieurs gros vaisseaux qui venoient à son secours. Elle avoit été si maltraitée, qu'elle fit signal de détresse. Les vaisseaux s'arrêterent pour la secourir; ce qui donna le tems à du Guay-Trouin de rejoindre ses prises; il les conduit au Port-

Louis. L'étonnement est épuisé, de voir tant de prudence, de valeur et de fermeté dans un jeune homme de vingt-trois ans.

Si-tôt qu'il eut mis ses prises en sûreté, il partit, et alla croiser à l'entrée de la Manche, où il rencontra un vaisseau flessinguois, qui venoit de Curaco. Il le prit, le conduisit au port de Brest; fit équiper une frégate de 16 canons, en donna le commandement à un de ses jeunes freres, qui avoit été plusieurs fois en course avec lui, et alla croiser sur les côtes d'Espagne. L'eau leur manquant, ils mouillerent entre le port et les îles de Bayonne; s'embarquerent dans un canot avec quelques volontaires, avancerent vers une anse, où

ils avoient apperçu un ruisseau. A peine y furent-ils arrivés, qu'on leur tira plusieurs coups de fusils, des retranchemens qui bordoient le rivage. Ils mirent pied à terre, forcerent les retranchemens, et s'y établirent. Lorsqu'ils eurent du renfort, du Guay-Trouin envoya son frere avec cinquante hommes pour attaquer, à revers, un gros bourg où les milices du pays s'assembloient, et alla avec cent hommes le prendre de front. Le jeune du Guay, cédant à son ardeur, hâta sa marche, enleva dans un instant les retranchemens du bourg; mais il reçut, en les franchissant, un coup de fusil dans l'estomac. Du Guay-Trouin avoit forcé ces retranchemens de son côté, et étoit

occupé

occupé à faire donner quartier à quatre-vingts Espagnols qui avoient mis les armes bas, lorsqu'il reçut cette triste nouvelle. Il resta d'abord immobile; se réveilla ensuite; courut comme un furieux sur un parti d'ennemis qui faisoit encore résistance, le sacrifia presque tout entier à sa douleur. Alors tous ses soldats se livrent au pillage. Il vit tout-à-coup paroître une troupe de cavaliers, sur une hauteur qui n'étoit pas éloignée. A la vue du danger, il reprit ses sens, rassembla promptement ses soldats, courut à l'endroit où étoit son frere, le trouva étendu à terre, et baigné dans son sang. Il le fit porter à bord de son vaisseau, et laissa aux officiers le soin de faire rembar-

quer ses gens. Deux jours après, son frere expira entre ses bras. Il ordonna de lever l'ancre, et d'aller à *Viana*, ville de Portugal, sur la côte d'Espagne, où il fit inhumer son frere. Toute la noblesse des environs assista aux funérailles, et parut fort sensible à la perte d'un jeune homme qui emportoit les regrets de tous les équipages.

Du Guay-Trouin s'étant acquitté de ce fatal devoir, se remit en mer, pour consommer le reste de ses vivres. Il rencontra un vaisseau hollandois, revenant du Curaco, s'en rendit maître, le conduisit à Brest, où il désarma ses deux vaisseaux. L'image de son frere expirant entre ses bras, le suivoit par-tout, et ne lui laissoit

de repos ni jour ni nuit. Il resta six mois dans l'oisiveté, ou plutôt dans l'accablement.

Enfin, il se présenta une occasion de réveiller cette activité qui lui étoit naturelle; et que la douleur avoit endormie. M. de Cluseaux, intendant de la marine à Brest, et qui avoit beaucoup d'estime pour lui, l'engagea à prendre le commandement de trois vaisseaux qu'il vouloit envoyer au-devant de la flotte de Bilbao : l'un se nommoit *le Saint-Jacques des Victoires*, étoit de quarante-huit canons; l'autre, le *Sans-Pareil*, de quarante-deux, et la frégate la *Léonore* en avoit seize. Du Guay-Trouin monta *le Saint-Jacques des Victoires*, confia le commande-

ment du *Sans-Pareil* à M. de Boscher, son parent, qui lui avoit toujours servi de capitaine en second, et dont il connoissoit la valeur et la capacité. Il mit à la voile au printems de 1696.

Huit jours après son départ de Brest, il eut connoissance d'une flotte escortée par trois vaisseaux de guerre hollandois, commandés par le baron de Wassenaer. Les deux premiers étoient de cinquante-quatre canons, et le troisieme de trente-huit. Il les conserva pendant deux jours, au bout desquels il découvrit deux frégates de Saint-Malo, l'une de trente canons, commandée par M. de Bélisle-Pepin; l'autre, de trente-huit, l'étoit par M. Desaudrais-Dufrêne.

Il les joignit, et les engagea à le seconder dans l'entreprise qu'il vouloit faire.

Les troix vaisseaux de guerre ennemis étoient en panne au vent de leur flotte ; les François arriverent sur eux. Du Guay-Trouin avoit formé le projet de donner en passant sa bordée à un d'eux, et d'aller ensuite aborder le commandant ; mais celui auquel il vouloit la donner, mit le vent dans ses voiles d'avant, appareilla sa misaine, changea par cette manœuvre celle de du Guay-Trouin, qui ne put le dépasser pour aller au commandant. Celui-ci arriva sur lui, dans le dessein de le mettre entre deux feux. Du Guay-Trouin prit alors le parti d'aborder le vais-

seau qu'il n'avoit pu dépasser, et le capitaine du *Sans-Pareil*, qui le suivoit de près, coupa le chemin au commandant, l'aborda ensuite de long en long, avec une hardiesse et une conduite admirables. Les deux frégates de Saint-Malo attaquerent en même-tems le troisieme vaisseau; et l'autre frégate donna dans le milieu de la flotte marchande. Du Guay-Trouin enleva très-promptement le vaisseau qu'il avoit abordé; il alla ensuite au secours du *Sans-Pareil*, qui essuyoit un feu terrible du commandant, auquel il étoit accroché. Au moment qu'il arriva près d'eux, la poupe du *Sans-Pareil* sauta en l'air : un boulet avoit mis le feu à des caisses remplies de gargousses;

plus de 80 hommes furent écrasés ou jetés à la mer. Le feu étant près de se communiquer à la soutte aux poudres, on s'attendoit à chaque instant à le voir périr. Dans ce pressant danger, M. Boscher, qui commandoit ce vaisseau, conserva assez de fermeté et de sang-froid, pour faire couper ses grapins, et pousser au large. Aussi-tôt du Guay-Trouin s'avança pour prendre sa place. Le feu mutuel du canon, de la mousqueterie et des grenades, rendit ce nouvel abordage terrible et très-meurtrier. Les soldats, excités par la valeur de leurs chefs, combattoient avec un courage qui approchoit de la fureur. Ceux de du Guay-Trouin furent repoussés jusqu'à quatre fois : il en périt un

si grand nombre, qu'il fut obligé de faire pousser son vaisseau au large, pour laisser reprendre haleine à ceux qui restoient, et réparer le désordre où son vaisseau se trouvoit.

Pendant ce tems, les deux frégates françoises s'emparerent du troisieme vaisseau ennemi, qu'elles avoient attaqué. Du Guay-Trouin, en vit une à portée de la voix, ordonna à celui qui la commandoit, d'avancer sur le commandant ennemi, pour entretenir le combat, et lui donner le tems de se préparer à revenir à la charge. Il le fit; mais il fut tué, dès la premiere bordée que l'ennemi tira sur sa frégate; ce qui y jeta le désordre : elle se mit en travers, et attendit du

Guay-Trouin qui, à cette nouvelle, devint furieux. Il dit à M. de Langavan, capitaine en second de la frégate, qu'il falloit venger la mort de son premier capitaine, et de le suivre. Aussi-tôt il retourna sur le commandant, avec la résolution de vaincre ou de périr. Ce dernier combat fut encore plus terrible que les autres : presque tous les officiers ennemis furent tués ou blessés ; le baron de Wassenaer fut très-dangereusement blessé en quatre endroits, et tomba sur son gaillard de derriere, où il fut pris, ayant encore les armes à la main.

Du Guay-Trouin perdit plus de la moitié de son équipage dans cette action : le premier lieutenant de son vaisseau, qui étoit son cousin-

germain, fut tué, aussi-bien que deux autres de ses parens, qui étoient sur le *Sans-Pareil*, et une quantité prodigieuse d'autres officiers. Le *Saint-Jacques des Victoires*, que commandoit du Guay-Trouin, étoit percé de plusieurs coups à l'eau, et entr'ouvert par les abordages réitérés : il couloit bas. Cependant, il ne restoit dessus qu'un seul officier, et cent cinquante hommes, des moindres de l'équipage, qui fussent en état de servir, et il falloit garder plus de cinq cents officiers hollandois. Du Guay-Trouin les employa à pomper et à puiser l'eau, de l'avant à l'arriere du vaisseau. Pour les contenir, l'officier qui restoit et lui étoient obligés d'avoir continuelle-

ment l'épée à la main ; mais toutes les pompes et tous les puits ne suffisoient pas pour arrêter l'eau : on fut obligé de jeter à la mer tous les canons du second pont et du gaillard, les mâts et les vergues de rechange, les boulets, les pinces de fer, et jusqu'aux cages à poules : enfin, le danger devint si pressant, que l'eau pénétroit jusqu'à l'entre-pont. Du Guay-Trouin fut pénétré de la plus vive douleur, en voyant plus de cent malheureux blessés, qui, pour fuir l'eau qui les gagnoit, se traînoient sur les mains, en poussant des gémissemens terribles, sans qu'il fût possible de les secourir. Dans ce péril extrême, il prit le parti de faire promptement gouverner vers les côtes de

Bretagne, qu'il croyoit être peu éloignées, afin de périr plus près de terre, où quelques-uns de l'équipage pourroient se sauver sur les débris du vaisseau. On suivit son idée, et le vaisseau fut sauvé. Pour faire cette route, on fut obligé de présenter au vent le côté de babord, où il étoit percé à fleur d'eau : ses trous se trouvant par ce moyen élevés au-dessus de la mer, elle n'y entra plus avec la même impétuosité, et à force de travail, on soulagea le vaisseau, au moins de deux pieds d'eau; mais les matelots qui étoient placés en garde sur le mât de beaupré, crierent qu'ils voyoient les brisans des rochers, et que le vaisseau alloit périr dessus, si l'on ne reviroit dans l'instant du

côté

côté de tribord. Ce nouveau danger étant encore plus pressant que l'autre, du Guay-Trouin ordonna de changer de route ; mais le vaisseau se remplit d'eau comme auparavant. On représenta le babord au vent, et l'on fit cette manœuvre trois fois pendant la nuit. Lorsque le jour parut, on reconnut que le vaisseau étoit entre l'île de Grois et la côte de Bretagne. Alors du Guay-Trouin fit mettre un pavillon rouge sous les barres de hune, et tirer des coups de canon de distance en distance, pour attirer un prompt secours. Plusieurs batteaux se rendirent à bord du vaisseau, et le firent entrer dans le port-Louis. Les trois vaisseaux de guerre hollandois arriverent le

même jour, avec 12 de leur flotte marchande et les trois frégates françoises. Le *Sans-Pareil* s'y rendit le lendemain, après avoir été exposé à une multitude de dangers.

Un des premiers soins de du Guay-Trouin, en arrivant à terre, fut de s'informer de l'état où se trouvoit le Baron de Wassenaer, qu'il savoit être très-dangereusement blessé. Il se hâta même d'aller le voir, lui offrit sa bourse et tous les secours dont il pouvoit avoir besoin. Le baron lui marqua beaucoup de reconnoissance pour ses offres, sans les accepter ! lui dit qu'il se seroit plus aisément consolé de son malheur, s'il avoit pu se faire porter à bord de son vaisseau, où il étoit persuadé qu'il auroit reçu

tous les secours et toutes les honnêtetés que les hommes généreux ne manquent jamais de procurer et de faire à un ennemi vaincu. Du Guay-Trouin jugea de-là que le baron n'avoit pas lieu de se louer de ceux qui s'étoient rendus maîtres de son vaisseau : il en fut indigné contre les officiers, principalement contre celui qui commandoit ; lui en fit des reproches très-vifs, lui causa même des mortifications humiliantes, quoique ce fût son proche parent.

Sur le témoignage que le ministre rendit au roi de cette action, il prit du Guay-Trouin à son service, en qualité de capitaine de frégate légere. Du Guay se rendit à la cour, pour le remercier de l'honneur qu'il

lui faisoit; en reçut des marques de bonté et de satisfaction. On lui donna le commandement de deux vaisseaux, le *Solide*, et l'*Oiseau*, pour aller croiser sur les côtes d'Angleterre. En allant à Brest pour les armer, il passa par Saint-Malo, engagea deux de ses amis à l'accompagner dans son expédition, avec deux vaisseaux de trente-six canons, qu'ils montoient. Du Guay-Trouin se hâta de faire ses préparatifs, et étoit prêt à partir, lorsque Louis XIV jugea à propos de donner la paix de l'Europe.

Pendant les quatre années qu'elle dura, notre héros passoit les hivers à Brest, lieu de son département, et les étés à Saint-Malo, où, depuis que les Anglois l'avoient bombar-

dé, le roi envoyoit, tous les printems, un corps d'officiers et de soldats de la marine. Il s'occupoit ordinairement à travailler, pour se perfectionner dans les sciences et les exercices qui avoient rapport à son état; mais il se livroit quelquefois à son goût pour les femmes et pour le jeu. Il lui arriva à S. Malo une aventure, qui fut la suite d'une affaire qu'il avoit eue, lorsqu'il étoit de retour de sa premiere campagne sur mer. En voici le détail.

Un gentilhomme des environs de Saint-Malo, avec lequel il avoit fait cette premiere campagne sur mer, lui marquant beaucoup d'amitié, l'engagea à aller passer quelques jours à une maison de cam-

pagne que son frere ainé avoit aux environs, où il lui promit de lui procurer le plaisir de la chasse. Du Guày-Trouin accepta la proposition, et fut reçu avec le plus grand accueil. On lui procuroit pendant le jour tous les plaisirs qu'on peut desirer à la campagne, et le soir, le frere ainé l'engageoit à jouer au piquet. Le jeune, en se promenant, et, feignant d'être occupé à toute autre chose, regardoit, avec attention, le jeu de du Guay-Trouin, et, par des signes concertés, indiquoit à son frere la couleur qu'il avoit à craindre. Du Guay perdit quarante pistoles qu'il avoit dans sa bourse et, trente sur sa parole. En prenant congé de ces deux gentilshommes, il leur

laissa une obligation de trente pistoles ; les pria de ne parler de cette dette à personne, parcequ'il craignoit que sa mere n'en fût instruite, et en conçût du chagrin : il leur promit en même-tems de les payer au retour de la campagne qu'il alloit faire : il lui jurerent sur leur honneur, qu'ils lui garderoient le secret. Les honnêtes gens font rarement ce serment, parce qu'ils ont de l'honneur, et qu'ils ne le compromettent pas légérement ; les scélérats le font sans répugnance, parce qu'ils n'ont rien à compromettre.

Les deux gentilshommes firent assigner la mere de du Guay-Trouin, si-tôt qu'ils surent qu'il étoit embarqué ; leur odieuse avi-

dité ne fut pas satisfaite ; ils furent déboutés de leur demande. Du Guay-Trouin fut informé à son retour, de leur procédé à l'égard de sa mere : alors il les jugea : prit la résolution de ne pas les payer ; même de leur faire rendre, s'il le pouvoit, les quarante pistoles qu'il leur avoit données. L'affaire resta là pendant un assez long espace de tems : enfin ils le citerent, sans l'en avertir, au tribunal de MM. les maréchaux de France : n'ayant pas comparu, ses adversaires obtinrent un ordre de l'arrêter. Il fut averti de ce qu'on avoit fait contre lui, se présenta devant ses juges, leur fit une peinture si naturelle du mauvais procédé des deux gentilshommes à son

égard, donna en même tems des preuves si convainquantes de leur mavaise-foi, que MM. les maréchaux firent une réprimande très-vive aux deux gentilshommes, et renvoyerent du Guay-Trouin hors de cour et de procès. Il fut très-long-tems sans rencontrer ses adversaires, et les avoit oubliés, lorsque le jeune alla s'asseoir auprès de lui à une comédie qu'on jouoit à S. Malo. Toute la colere du Guay-Trouin se réveilla; il résolut de se venger; s'informa de sa demeure; l'attendit au passage; lui fit mettre l'épée à la main; le blessa au point qu'il fut obligé de rester six semaines au lit. Lorsqu'il fut guéri, le commandant de la place les fit venir tous deux, et

leur défendit les voies de fait; ce qui mit fin à cette affaire. Suivons notre héros dans sa carriere militaire.

Vers le commençement de l'année 1701, le roi nomma du Guay-Trouin capitaine en second de la *Dauphine*, vaisseau de sa majesté: mais, la guerre s'etant allumée, on le fit débarquer, pour armer en course deux frégates du roi; la *Bellone*, de trente-huit canons; et la *Railleuse*, de vingt-quatre. Comme il n'y en avoit point d'autre à Brest en état de croiser, il en fit venir de Saint-Malo deux, de quarante canons chacune: l'une commandée par M. Porrée, officier de réputation, qui le joignit assez promptement. Voyant que

l'autre tardoit trop, ils mirent à la voile, allerent croiser sur les Orcades; y prirent trois vaisseaux hollandois, venant de Spitzberg; mais une tempête les sépara, et jeta deux des prises sur les côtes d'Escosse, où elles périrent. Lorsque la tempête fut appaisée, du Guay-Trouin chercha à rejoindre son camarade : il découvrit un vaisseau de guerre hollandois de trente-huit canons, qui croisoit pour couvrir les pêcheurs de harengs. Il arriva sur lui, arbora son pavillon, fit prolonger la civadiere, afin de l'aborder plus aisément. Le vaisseau hollandois cargua ses basses voiles; mit en panne avec son grand hunier sur le mât, et le vent dans son petit. Du Guay-

Trouin étoit près de le ranger sur le vent, et avoit déja son beaupré par le travers de la poupe de l'ennemi, lorsque celui-ci mit tout-à-coup son grand hunier en ralingue, appareilla sa misaine, et, traversant ses voiles d'avant, arriva si promptement, qu'il mit le beaupré du vaisseau françois dans ses haubans, et lui fit essuyer tout le feu de son artillerie, sans qu'il pût lui riposter que de deux canons de l'avant. C'est dans cette situation terrible, que du Guay-Trouin déploye ses talens, que sa présence d'esprit et son courage le guident. Il sent que l'abordage seul peut le dérober au danger qui le menace : il ordonne, et montre en même-tems l'exemple. Il saute sur le vais-

seau

seau ennemi, est suivi par son jeune frere, qui est son lieutenant, et bientôt par tout l'équipage. Le capitaine hollandois est tué avec tous les officiers; le reste de l'équipage est taillé en piéces, et le vaisseau est enlevé.

Les deux vaisseaux avoient éte si maltraités dans le combat, que du Guay-Trouin fut obligé d'aller dans un des ports de l'île d'Irlande, pour les faire réparer; il y reçut un coup de vent si terrible, qu'il pensa périr à l'ancre; fut obligé de remettre à la voile, et d'y laisser sa prise, qui en sortit peu de tems après, et fit naufrage sur les côtes d'Ecosse. Du Guay-Trouin prit encore un vaisseau hollandois; mais il coula bas, et une grande

partie de son équipage périt. Notre héros ne trouvant point son camarade, résolut d'aller terminer sa croisiere à l'entrée de la Manche; mais la tempête l'y suivit, mit son vaisseau en très-mauvais état, et l'engagea à retourner à Brest, où il désarma. Son camarade ne fut pas plus heureux que lui. M. Porrée rencontra un vaisseau de guerre hollandois, l'attaqua, chercha à l'aborder; mais il eut un bras emporté d'un boulet de canon; reçut, un instant après une blessure au bas-ventre, et fut obligé de lâcher prise : il ne guérit que par une espece de miracle. La *Railleuse*, qui étoit montée par un des parens de du Guay-Trouin, fut jetée, par la tempête, près de

Lisbonne, où elle relâcha, et se rendit ensuite à Brest.

En 1703, le roi accorda à du Guay-Trouin le commandement de trois vaisseaux ? l'*Eclatant*, de 66 canons ; le *Furieux*, de 62 ; et le *Bienvenu*, de 30. Il monta le premier, ne mit que 58 canons dessus, 56 sur le *Furieux* : il fit venir deux frégates de Saint-Malo, les joignit aux trois vaisseaux de roi ; mit promptement à la voile; alla croiser sur les Orcades, où il savoit que quinze vaisseaux hollandois, revenant des Indes Orientales, devoient passer. En y arrivant, il découvrit effectivement quinze vaisseaux, avança pour les reconnoître, vit que c'étoit une escadre de vaisseaux de guerre hollandois,

qui attendoit ceux qui devoient revenir des Indes Orientales. Du Guay-Trouin fit promptement mettre toutes les voiles au vent, pour les éviter ; mais il y en avoit parmi eux cinq ou six qui étoient très-bons voiliers : ils joignirent le *Furieux* et le *Bienvenu* ; alloient prendre le dernier, lorsque du Guay-Trouin fit carguer les basses voiles de l'*Eclatant*, qu'il montoit, et demeura de l'arriere de ses deux vaisseaux, afin de les couvrir. Un des vaisseaux ennemis s'avança à la portée du pistolet, pour le combattre ; mais trois ou quatre bordées de canon et de mousqueterie, que du Guay-Trouin lui lâcha à bout portant, le démâterent entiérement, et le raserent comme

un ponton. Les autres vaisseaux, qui poursuivoient le *Furieux* et le *Bienvenu*, vinrent promptement au secours de leur camarade; attaquerent l'*Eclatant* avec fureur. Pendant qu'ils étoient occupés à le canonner le *Furieux* et le *Bienvenu* s'éloignerent, et on les perdit de vue, à la faveur d'un brouillard qui s'éleva. Les ennemis s'opiniâtrerent â poursuivre l'*Eclatant* et à les combattre; mais, ses camarades étant hors de péril, il fit de la voile, se mit en très-peu de tems hors de la portée des ennemis, et rejoignit sa petite escadre avant la nuit. Ce combat fut d'autant plus glorieux pour du Guay-Trouin, qu'il se défendit seul contre six vaisseaux, et garantit ceux de

son escadre du danger qui les menaçoit.

Il se rendit sur les côtes de Spitzberg, où il prit, rançonna ou brûla plus de quarante vaisseaux baleiniers, et la brume lui en fit manquer un très-grand nombre d'autres. Ayant appris qu'il y en avoit environ deux cents dans le port de Grouenhave, il partit pour s'y rendre; étoit déja engagé entre les pointes qui forment la baie, lorsqu'il s'éleva un brouillard si épais et un si grand calme, que ses vaisseaux, ne gouvernant plus, furent jetés par les courans, jusque dans le bord de l'île de Vorland, par les 81 degrés de latitude nord, et si près d'un banc de glaces qui s'étendoit à perte de vue, qu'ils

eurent beaucoup de peine à l'éviter. Il vint enfin un peu de vent, qui les poussa au large, et les mit en état de retourner au port Grouenhave ; mais ils n'y trouverent plus les deux cents vaisseaux hollandois.

La saison étant fort avancée, du Gauy-Trouin retourna en France avec toutes ses prises. L'année suivante, qui étoit 1704, il obtint du roi la permission de faire construire deux vaisseaux de cinquante-quatre canons chacun, et une corverte de huit. L'un des vaisseaux fut nommé le *Jason*, l'autre *Auguste*, et la corvette fut appelée la *Mouche*. Du Guay-Trouin monta le *Jason* : il donna le commandement de l'*Auguste* à M. Desmarques, et celui de la *Mouche* à

M. Bouréneuf-Gravé. Lorsque ses vaisseaux furent prêts, il alla croiser vers les Sorlingues ; y trouva d'abord une garde-côte anglois, de 72 canons, nommé la *Revanche*, qui vint le reconnoître à portée de canon. Quoique du Guay-Trouin fût éloigné d'environ trois lieues de ses camarades, il avança sur lui, dans l'intention de l'aborder. Aussi-tôt l'Anglois prit chasse vers les Sorlingues, et du Guay-Trouin ne put le joindre qu'à la portée du fusil ; ils combattirent pendant trois heures. Enfin l'Anglois, qui cherchoit toujours à éviter l'abordage, se réfugia dans les ports des Sorlingues ; ce qui obligea du Guay-Trouin à revirer, pour aller rejoindre ses

camarades. Peu de jours après, le même vaisseau anglois contre lequel du Guay-Trouin s'étoit battu, rencontra la *Mouche*, qui s'étoit séparée du *Jason* et de l'*Auguste* : il s'en empara.

Le *Jason* et l'*Auguste* continuerent leur croisiere ; ils découvrirent pendant la nuit une flotte de trente voiles, qui sortoit de la Manche ; la conserverent jusqu'au jour : ils virent qu'elle étoit escortée par un vaisseau de guerre anglois de 54 canons, nommé le *Coventry*. Du Guay-Trouin fit signal à l'*Auguste*, de donner au milieu de la flotte, et s'avança vers le vaisseau de guerre pour l'aborder ; mais, se livrant à son impétuosité naturelle, il le dépassa de la portée du pisto-

let, et manqua ce premier abordage : il revint sur lui, et s'en rendit maître en moins de trois quarts d'heure. L'*Auguste* prit 12 vaisseaux de la flotte ; le reste se sauva à la faveur de la nuit. Les deux François se rendirent à Brest, avec leurs prises.

Pendant cette relâche, du Guay-Trouin obtint du roi la permission de faire encore construire une frégate de 26 canons, qu'on nomma la *Valeur*. Il en confia le commandement à son jeune frere, dont l'application et la bravoure donnoient des grandes espérances. En attendant qu'elle fût achevée, il remit en mer le *Jason*, l'*Auguste*, et deux frégates de 26 canons, qui se joignirent à lui. Il fit trois

prises angloises, à la vue du cap Lézard : il avoit fait mettre sa chaloupe à la mer avec deux officiers, et soixante de ses meilleurs matelots, pour les amariner. A la pointe du jour, il vit paroitre deux gros vaisseaux de guerre, qui arriverent sur lui avec tant de vîtesse, qu'il n'eut le tems, ni de faire revenir ses gens à bord, ni de se préparer au combat, de la maniere qu'il auroit desiré. Il donna cependant le signal à ses camarades; alla à la rencontre du plus gros vaisseau ennemi, nommé le *Rochester*, de 66 canons, se présenta pour l'aborder. Si-tôt que ce vaisseau le vit à la portée du pistolet, près de le prolonger, il lui lâcha une bordée de canons chargés à

mitrailles, brisa toutes ses voiles d'avant : comme elles n'avoient plus ni bras de bouline ni escoutes, elles se coëfferent sur les mâts, et firent prendre au vaisseau vent d'avant : malgré son gouvernail. L'ennemi profita de cette circonstance, lui tira une seconde bordée, qui l'enfiloit de l'arriere à l'avant, et mit beaucoup de ses gens hors de combat. Tous ses mâts furent endommagés, la vergue du grand hunier fut coupée en deux, tomba sur la grande voile ; la perça à droite et à gauche, de maniere qu'il ne pouvoit plus manœuvrer. Dès qu'il lui fut possible de mettre le vent dans ses voiles, il lâcha sa bordée à l'ennemi, gouverna ensuite vent arriere, pour travailler

à se rétablir ; mais, en faisant cette manœuvre, il rangea de fort près le second vaisseau ennemi, nommé le *Modéré*, de 56 canons, contre lequel l'autre vaisseau françois canonnoit de loin. Ce second vaisseau ennemi, et du Guay-Trouin se tirerent, en passant, leur bordée de canon et de mousqueterie. Du Guay-Trouin continua de gouverner vent arriere, afin de rejoindre l'*Auguste*, son camarade, et de revenir à la charge avec lui, si-tôt qu'il auroit pu mettre ses manœuvres en ordre. Son camarade, loin d'aller à son secours ou de l'attendre, mit des voiles pour s'éloigner de lui. Les deux vaisseaux ennemis s'étant mis, l'un à tribord, l'autre à bas-bord, combattoient contre lui

avec toute la vigueur possible. Il faisoit feu sur eux des deux bords, défendit qu'on mît davantage de voiles, même qu'on coupât le cablot de sa chaloupe, qui étoit à la remorque, craignant de faire connoître sa situation aux ennemis, et d'intimider son camarade, qui étoit déja au point qu'il fit appareiller toutes ses voiles, pour s'éloigner plus vîte. Les deux frégates ne firent aucun mouvement pour aller à son secours. Il semble que le dessein des uns et des autres étoit de le sacrifier; mais il arriva que son vaisseau, sans avoir de grand hunier, sans aucunes menues voiles, traînant une chaloupe à la remorque, alloit encore plus vîte que l'*Auguste* avec toutes ses voiles,

Il lui fit plusieurs fois signal de venir lui parler ; mais ce fut inutilement. Alors du Guay-Trouin lui fit tirer un coup de canon à balle : il avoit pris la résolution de cesser de tirer sur les Anglois, et de diriger tous ses canons sur lui, s'il tardoit plus long-tems à obéir au signal L'*Auguste* cargua enfin ses voiles ; et les ennemis, voyant les deux vaisseaux françois réunis, arriverent vent arriere, tirerent chacun leur bordée à l'*Auguste*, et cesserent le combat. Cette distinction marquoit le cas qu'ils faisoient de lui. L'histoire présente des traits de bravoure sans nombre ; elle en présente aussi de lâcheté sans nombre. L'année précédente, du Guay-Trouin s'étoit exposé seul, comme on l'a vu,

pour empêcher ce vaisseau d'être pris par les Anglois. Il est bien affligeant pour un homme courageux, d'être si mal secondé, et bien fâcheux pour un état, d'avoir des officiers aussi mauvais que celui qui commandoit l'*Auguste*. La manœuvre des deux frégates fut aussi blâmable que celle de l'*Auguste* ; loin de se tenir à portée de fournir du renfort à du Guay-Trouin, s'il avoit abordé, elles s'éloignerent avec les prises, pour juger des coups en toute sûreté.

Du Guay-Trouin, se trouvant trop exposé avec de tels camarades, se hâta d'aller relâcher à Brest ; fit l'impossible pour faire donner le commandement de l'*Auguste* à un officier, qui en fût plus digne que

celui qui l'avoit; mais ce lâche capitaine trouva des protecteurs aussi lâches que lui : on lui donna encore le commandement de ce vaisseau. Du Guay-Trouin en fut indigné ; il vouloit quitter le service. Ainsi la France pensa perdre un grand homme, parcequ'on appuyoit un homme méprisable. Mais, c'est en vain que l'histoire donne des leçons.

Du Guay-Trouin étouffa son ressentiment, n'écouta que son zele pour sa patrie : il remonta sur son vaisseau ; mais il se joignit au *Protée*, que commandoit M. de Roquefeuille, aimant mieux servir sous les ordres d'un brave capitaine, que de commander à des gens sur lesquels il ne pouvoit compter. Ils

allerent croiser à l'entrée de la Manche ; et n'ayant fait aucune rencontre digne d'attention, ils retournerent à Brest, où l'on caréna le *Jason* et l'*Auguste.*

Au printems de l'année suivante, qui étoit 1705, du Guay-Trouin monta encore le *Jason*, le chevalier de Nesmond eut le commandement de l'*Auguste*; et le jeune du Guay prit celui de la frégate la *Valeur*, qui étoit prête. Ils établirent leur croisiere à l'entrée de la Manche; y trouverent deux vaisseaux de guerre anglois; l'*Elisabeth*, de 72 canons, et le *Chatam*, de 54, qui arriverent sur les trois vaisseaux françois. Ceux-ci leur épargnerent la moitié du chemin : du Guay-Trouin avança sur l'*Eli-*

sabeth, et se présenta pour l'aborder, du côté de bas-bord. Les bordées de canon et la mousqueterie furent tirées de part et d'autre, presqu'à bout touchant. Le petit mât de hune de l'*Elisabeth* tomba; mais le grand feu et la fumée qui sortoient des deux vaisseaux, empêcherent du Guay-Trouin de s'en appercevoir, et furent cause qu'il ne modera pas assez sa course, pour jeter ses grapins sur ce vaisseau; le dépassa, malgré lui, de la portée du pistolet. L'ennemi profita de cette circonstance, arriva par la poupe du *Jason*, lui lâcha sa bordée de tribord. Du Guay-Trouin arriva au même instant, lui riposta, le tint sous le feu de sa mousqueterie, et fit gou-

verner son vaisseau de maniere à ne pas manquer un second abordage. Le capitaine de l'*Elisabeth* fit tous ses efforts pour l'éviter; mais du Guay-Trouin le serra de si près, que l'Anglois sentit qu'il alloit être accroché malgré lui. Son équipage, voyant les officiers et les soldats du *Jason* rangés sur le pont, ayant le sabre à la main, et tout prêts à s'élancer sur l'*Elisabeth*, fut saisi d'effroi: tous les postes furent abandonnés, et le capitaine baissa pavillon. Le *Chatam*, qui étoit très-bon voilier, prit la fuite, et se retira sur les côtes d'Angleterre.

Le lendemain de cette action, il s'éleva une tempête si terrible, que de du Guay-Trouin prit la

résolutiou de retourner à Brest, avec l'*Auguste* et l'*Elisabeth*. La frégate la *Valeur*, que commandoit le jeune du Guay, avoit été séparée d'eux par la tempête. Dans leur route, ils rencontrerent deux corsaires flessinguois, l'un de 40 canons, l'autre de 36. Du Guay-Trouin avança sur eux, attaqua le plus fort, qui se nommoit l'*Amazone* ; lui lâcha une bordée de canon et de mousqueterie ; mais il ne l'incommoda pas beaucoup, et les deux corsaires prirent chasse, l'un d'un côté, et l'autre de l'autre. Du Guay poursuivit celui qu'il avoit déja attaqué. Il étoit commandé par un très-brave capitaine, qui se défendit comme un lion, pendant plus de deux heures. Son

vaisseau se trouvant rasé comme un ponton, par les décharges réitérées que du Guay-Trouin lui faisoit tirer, il fut forcé de se rendre. Le chevalier de Nesmond poursuivit l'autre corsaire pendant un assez long espace de tems, et n'ayant pu le joindre, il se rallia au *Jason*. Ils retournerent à Brest avec leurs deux prises.

Le jeune du Guay avoit été séparé du *Jason* et de l'*Auguste*, par une tempête comme nous l'avons dit, il rencontra un corsaire de de Flessingue, aussi fort d'équipage que lui : il l'attaqua, et prit à l'abordage, mais deux corsaires de la même nation, de 36 canons chacun, attirés par le bruit du canon, fondirent tout-à-coup sur

lui, le forcerent d'abandonner sa prise, et lui donnerent chasse jusqu'à S. Jean-de-Luz, où il se retira. Il se remit en mer peu de tems après, rencontra un vaisseau marchand anglois, chargé de sucre et d'indigo ; se prépara à le conduire à Brest, où il espéroit trouver son frere ainé. Il eut encore le malheur de rencontrer un corsaire flessinguois de 44 canons, qui voulut lui faire abandonner sa prise. Quoique son équipage fût fort diminué, et qu'il fût de moitié moins fort en artillerie, il soutint l'attaque avec vigueur, essuya deux abordages consécutifs, se battit avec tant de courage et de prudence, qu'au rapport de son équipage, il auroit enlevé le corsaire,

si dans le choc il n'eût été mortellement blessé d'une balle qui lui fracassa toute la hanche. Il reçut ce funeste coup dans le tems même que le pont et le gaillard de l'ennemi étoient abandonnés, que les François passoient sur son bord. Alors ils retournerent promptement sur la frégate, la pousserent au large du vaisseau ennemi, qui n'eut pas assez de courage pour profiter de la consternation où se trouvoient les François. Le jeune du Guay mit sa prise en sûreté, et arriva mourant à Brest. Son frere aîné, instruit de son arrivée, courut à son bord, le transporta lui-même à terre, et lui procura tous les secours possibles. Ces soins, cette tendresse furent inu-

tiles ; le jeune du Guay expira peu de jours après. La mort de ce dernier frere lui rappela celle du premier, et rouvrit une plaie qui ne guérit jamais. Ses regrets étoient d'autant plus justes, que dans un âge encore tendre, ses deux freres montroient les plus grands talens pour la marine, et lui avoient prouvé qu'il pouvoit faire avec eux les entreprises les plus hardies. On voit tous les jours les espérances qui paroissent les mieux fondées, s'évanouir par un accident imprévu, et l'homme éprouve sans cesse que les décrets de l'Eternel sont impénétrables.

Il falloit des entreprises hardies; il falloit l'espoir des triomphes, pour endormir la douleur de ce

héros. Le marquis de Coëtlogon, lieutenant-général des armées navales, étoit dans la rade de Brest, avec dix-sept vaisseaux de guerre : il avoit appris que les Anglois en avoient rassemblé vingt-un, pour fermer l'entrée de la Manche, et brûloit d'envie de les attaquer. Du Guay-Trouin se hâta d'aller lui offrir ses services. Le marquis de Coëtlogon, qui avoit entendu vanter ses talens, accepta son offre avec la plus grande satisfaction ; mais on n'entreprit pas cette expédition, parce que le comte de Château-Renaud, qui commandoit à Brest, fit assembler un conseil de guerre, où l'on décida que les ennemis étoient trop supérieurs pour qu'on allât les attaquer. Du

Guay - Trouin dit dans ses mémoires, qu'il est persuadé qu'on auroit battu les ennemis, si on les avoit attaqués; parce qu'ils étoient moins forts que les François, quoique supérieurs en nombre. Il ajoute que presque tous les conseils qui ont été tenus dans la marine, ont pris le parti le moins honorable et le moins avantageux; qu'il est persuadé que dans les occasions où le péril est grand, et le succès incertain, c'est au commandant à décider, sans assembler le conseil. La nature, ajoute encore ce grand homme, qui abhorre la destruction, suggere imperceptiblement à la plupart des membres du conseil tant de raisons plausibles sur les inconvéniens à crain-

dre, que le résultat est toujours de ne point combattre, parce que la pluralité des voix l'emporte.

Du Guay-Trouin, voyant qu'on ne vouloit pas suivre les intentions du marquis de Coëtlogon, mit à la voile avec ses deux vaisseaux, le *Jason* et l'*Auguste;* se rendit à l'entrée de la manche. Deux jours après qu'il y fut arrivé, il découvrit un vaisseau qui venoit à sa rencontre, et qui passa entre lui et son camarade. Ils revirerent tous deux sur lui, et le conserverent pendant la nuit. A la pointe du jour, Du Guay-Trouin vit que c'étoit le *Chatam*, qui lui avoit échappé, lorsqu'il prit l'*Elisabeth*. Le capitaine du *Chatam* reconnut aussi le *Jason*, et revira prompte-

ment vent arriere. Les deux François en firent autant, et le tinrent entr'eux. Cette situation pressante le força de combattre. Il attaqua l'*Auguste*, qui, de son côté, le canonna avec une grande vivacité. La crainte que du Guay-Trouin avoit que ce vaisseau ne lui échappât une seconde fois, l'engagea à prendre toutes les précautions pour assurer le succès de son abordage. Il ordonna à tous ses gens de se coucher sur le pont, parce qu'il vouloit aborder le vaisseau ennemi, sans tirer un seul coup. Il étoit près de le prolonger, lorsque la sentinelle cria du haut des mâts, qu'elle découvroit plusieurs vaisseaux venant à toutes voiles. Du Guay-Trouin prit ses lunettes d'ap-

proche, et reconnut que c'étoit l'escadre angloise que le marquis de Coëtlogon avoit eu envie d'aller attaquer. Aussi - tôt il revira de bord, et fit signal à l'*Auguste* d'en faire autant. Celui-ci laissa le *Chatam*, mais en si mauvais état, qu'il fut obligé de mettre à la bande, dès qu'il fut éloigné de la portée du canon. Les deux vaisseaux françois prirent chasse, et mirent toutes leurs voiles au vent : mais cette escadre, qui étoit composée des meilleurs vaisseaux d'Angleterre, et tout nouvellement carénés, joignit bientôt l'*Auguste*. Du Guay-Trouin, ne voulant pas l'abandonner, l'attendit, lui conseilla de jeter à la mer ses ancres, sa chaloupe, ses mâts, ses vergues de

rechange, pour pouvoir échapper à ce danger pressant.

Ces précautions furent inutiles : les ennemis portoient le premier vent avec eux ; vers les cinq heures du soir, ils joignirent les deux vaisseaux françois à portée du canon. Six d'entr'eux se détacherent pour aller sur l'*Auguste ;* les quinze autres poursuivirent le *Jason ;* et le *Rochester* de 64 canons, le joignit à la portée du pistolet ; lui envoya toute sa bordée de canon et toute sa mousqueterie ; à bout portant. Elles ne causerent cependant pas beaucoup de perte à du Guay - Trouin, parce qu'il avoit ordonné à tout son équipage, même aux officiers, de se coucher le ventre sur le pont ; de ne se

relever qu'au signal qu'il leur en donneroit; de crier tous ensemble, *vive le roi;* de pointer tous les canons les uns après les autres, sans se presser. Ses ordres furent ponctuellement exécutés, et sa décharge de canon et de mousqueterie jeta plus de cent hommes bas sur le *Rochester.* Le désordre fut si grand sur ce vaisseau, que du Guay-Trouin l'auroit enlevé, s'il n'eût pas pris la précaution d'arriver vent arriere, et n'eût pas été soutenu de près par plusieurs gros vaisseaux. Alors le vent cessa, et les ennemis, qui avoient harcelé le *Jason* pendant un assez long espace de tems, l'entourerent de toutes parts, vers minuit, et le laisserent tranquille : ils étoient persuadés

qu'il ne leur échapperoit pas, et qu'à la pointe du jour ils s'en rendroient maîtres avec moins de risque, et beaucoup plus de facilité. Du Guay-Trouin en étoit lui-même convaincu : il assembla tous ses officiers ; leur déclara que, ne voyant aucune apparence de sauver le vaisseau du roi, il falloit au moins soutenir la gloire de ses armes jusqu'à la derniere extrêmité ; que son intention étoit d'essuyer, sans tirer, le feu des vaisseaux qui l'environnoient, et d'aller aborder, debout au corps, le commanda, ajouta qu'il se tiendroit lui-même au gouvernail, jusqu'à ce qu'il fût accroché au vaisseau ennemi ; que ce vaisseau, ne s'attendant pas à un pareil abor-

dage, et n'ayant, par conséquent, pas le tems de faire ses dispositions pour le soutenir, ils feroient une action brillante, avant de succomber sous le nombre; enfin qu'il étoit certain que, de quelque maniere que la chose tournât, le pavillon du roi ne seroit jamais baissé, tant qu'il l'auroit à sa garde. MM. de la Jaille et de Bourgneuf-Gravé, ses deux principaux officiers, approuverent sa résolution, et tous ceux qui composoient l'équipage, lui assurerent qu'ils périroient plutôt que de l'abandonner. Tout est préparé pour exécuter cette étonnante résolution : du Guay-Trouin sait que tout son monde est prêt à le seconder; son ame est tranquille; il goûte le plai-

sir délicieux, pour un guerrier tel que lui, de voir qu'en périssant il se couvrira de gloire. Il va se mettre sur son lit, pour prendre quelques momens de repos; mais l'idée de la scène terrible qui est près de commencer, le réveille à chaque instant. Il se leve, retourne sur le gaillard; parcourt des yeux les vaisseaux qui l'environnent; arrête ses regards sur le commandant, qu'il reconnoît aux feux qui sont à la poupe, et à celui qui est à la grande hune. Une multitude d'idées roule dans sa tête, pendant le morne silence qui l'environne : il jette les yeux sur l'horizon, apperçoit qu'il s'y forme une noirceur, qu'elle augmente. En habile marin, il juge que le

vent va venir; fait appareiller ses voiles sans bruit, et diriger de ce côté; emploie ce qui lui reste d'avirons pour gouverner son vaisseau, afin qu'il prête le côté au vent lorqu'il viendra. Le vent souffle tout-à-coup, trouve les voiles du vaisseau de du Guay-Trouin prêtes à le recevoir; il les enfle, et le vaisseau part. Les ennemis, endormis dans la confiance, n'ont point fait les mêmes préparatifs; ils se réveillent, voient du Guay-Trouin qui leur échappe; ils travaillent à mettre toutes leurs voiles au vent, et perdent à se préparer un tems qu'il emploie à s'éloigner. Le *Honster* le joint encore à portée du fusil, le canonne dans la hanche, mais du Guay-Trouin lui

riposte

riposte si vivement, qu'il le force de reculer, enfin de l'abandonner.

Vers le midi, l'escadre angloise voyant que ses efforts étoient inutiles, cessa de le poursuivre, et le *Honster* resta aussi de l'arriere de lui. Alors du Guay-Trouin se regarda comme un homme véritablement ressuscité, ayant cru sincérement qu'il seroit enseveli sous les ruines du *Jason*. Il résolut de relâcher dans le premier port de France qu'il trouveroit, parce qu'il avoit été obligé, pour sauver son vaisseau, de jeter à la mer tous ses mâts, toutes ses vergues de rechange et toutes ses ancres, à l'exception d'une. Le lendemain, à la pointe du jour, il rencontra un corsaire de Fles-

singue de 20 canons, nommé le *Paon*, le prit et le conduisit au Port-Louis.

Vous qui courez la même carriere que du Guay-Trouin, dites-nous ce qu'on doit admirer le plus dans ce héros, qui se dérobe au danger le plus pressant. Est-ce le courage, qui lui fait braver le grand nombre d'ennemis, et prendre la résolution de combattre? Est-ce la fermeté, qui lui fait donner des ordres avec le même sang-froid que s'il eût eu des forces suffisantes pour résister? Est-ce son zele pour la gloire du roi, l'honneur de la patrie, qui l'engage à se sacrifier, plutôt que de souffrir que le pavillon qui lui est confié soit déshonoré? Est-ce enfin

le talent de connoître le caprice des élémens, d'en profiter, en excitant l'étonnement et l'admiration de ceux qu'il a su tromper? Vous vous glorifiez avec raison, citoyens de Saint-Malo, d'avoir eu un pareil compatriote! Ce fut dans votre marine, dans la marine marchande, qu'il reçut ces leçons qui l'ont conduit à l'immortalité. Il avoit à peine trente-deux ans, quand il fit cette glorieuse action. Ce fut en 1705, et il étoit né en 1673.

Aussi-tôt qu'il fut arrivé au Port-Louis, il prit un ancre, un mât de rechange, remit promptement à la voile, quoique son vaisseau fût très-maltraité, et alla chercher l'*Auguste* : il croisa pendant quinze

jours, sans le trouver; ce qui lui parut être un mauvais présage. Il rencontra l'*Amazone*, ce vaisseau flessinguois qu'il avoit pris la campagne précédente, et qu'un de ses amis avoit armé pour aller le joindre. Ils prirent deux vaisseaux hollandois venant de Curaco, chargés d'argent et de cacao. L'*Amazone* en conduisit un à Saint-Malo, et du Guay-Trouin se rendit à Brest avec l'autre. En y arrivant, il apprit que l'*Auguste* avoit été enlevé par les Anglois; en voici les principales circonstances :

Des six vaisseaux qui s'étoient détachés de la flotte angloise pour le poursuivre, comme nous l'avons dit, un le joignit, lui livra combat. M. de Nesmond, qui com-

mandoit l'*Auguste*, se défendit vigoureusement, et le vent ayant cessé, il se servit de ses avirons pour s'éloigner. Le calme dura toute la nuit, et favorisa sa retraite au point qu'à la pointe du jour, il se trouva à cinq lieues loin des vaisseaux qui le poursuivoient : mais le vent s'étant levé, ils le rejoignirent sur les cinq heures du soir ; l'attaquerent, l'un après l'autre, le démâterent, et s'en rendirent maîtres.

Lorsque du Guay-Trouin eut fait radouber le *Jason*, il remit en mer avec ce seul vaisseau ; alla croiser sur les côtes d'Espagne, dans le dessein de joindre l'armée navale de France, que commandoit M. le comte de Toulouse,

amiral de France ; mais il ne la découvrit pas, et prit à l'entrée de la riviere de Lisbonne, un vaisseau anglois, se rendit de-là à l'entrée du détroit de Gibraltar, où il trouva deux frégates angloises venant du Levant ; l'une de 30 canons, et armée en guerre ; l'autre de 26, chargée de marchandises. Il les attaqua, et les prit au bout de trois quarts d'heure ; conduisit ensuite ses prises à Brest. Dans sa route, il prit encore un vaisseau anglois de 500 tonneaux, chargés de poudre pour l'armée ennemie ; enfin il en rencontra un cinquieme, s'en empara, et conduisit le tout à Brest.

L'année suivante, qui etoit 1706, il arma le *Jason* et le *Paon*, ce

vaisseau flessinguois de 20 canons, qu'il avoit pris l'année précédente, et en donna le commandement à M. de la Jaille, officier de mérite. Il eut ordre d'attendre M. de Ruis, lieutenant de vaisseau, qui devoit se joindre à eux avec l'*Hercule* de 54 canons, et d'aller se jeter dans Cadix, qui étoit menacé d'un siége; d'y servir avec ces trois vaisseaux et leurs équipages, sous les ordres du marquis de Valdecagnas, capitaine-général et gouverneur de la place. Il apprit en même tems que le roi l'avoit nommé capitaine de vaisseau; ce qui redoubla son zele pour le service de sa majesté.

Voyant que l'*Hercule* tardoit trop à le joindre, il alla le cher-

cher au Port-Louis, où il étoit, et prit en route un vaisseau flessinguois, nommé le *Marlboroug*, de 36 canons. Il le conduisit au Port-Louis; mit promptement à la voile avec le *Paon* et l'*Hercule*, pour aller à sa destination.

Etant à la hauteur de Lisbonne, environ quinze lieues au large, il découvrit une flotte de 200 voiles, venant du Brésil, escortée par six vaisseaux de guerre portugais, portant depuis cinquante jusqu'à quatre-vingts canons: cette flotte occupoit un grand espace. Il apperçut un peloton de vingt navires marchands, avec un vaisseau de guerre; ils étoient à trois lieues au vent, et séparés du corps de la flotte. Du Guay-Trouin vit qu'il

pourroit aisément joindre cette flotte sous pavillon anglois, l'aborder, et que ses autres vaisseaux auroient le tems de prendre quelques navires marchands, avant qu'ils fussent secourus du reste de la flotte. La frégate le *Paon* étoit alors à quatre lieues de lui ; mais le tems étoit trop précieux pour qu'il l'attendît ; d'ailleurs, il auroit pu donner de la défiance aux ennemis en temporisant. Il dit à M. de Ruis de couper le peloton séparé, pendant qu'il aborderoit le vaisseau de guerre. Ils arborerent aussi - tôt pavillon anglois. Du Guay-Trouin s'avança vers le vaisseau de guerre portugais, comme s'il avoit eu intention de lui parler en passant. Le Portugais mit en

panne pour l'attendre ; mais comme il étoit à l'encontre du François, et qu'il n'étoit pas possible que celui-ci exécutât son abordage avec succès, il cargua ses basses voiles, le rangea sous le vent, afin de l'empêcher d'arriver sur la flotte. Du Guay-Troin fit mettre son pavillon blanc, si-tôt qu'il fut à la portée du pistolet ; lui fit tirer toute sa bordée de canon et toute sa mousqueterie. Le Portugais, surpris, ne répondit que de cinq ou six coups de canon ; et, le feu de la mousqueterie de du Guay-Trouin l'empêchant de manœuvrer ses voiles d'avant, il eut le tems de le prolonger, pour exécuter l'abordage. Les grapins étoient prêts à l'accrocher lorsque l'*Her-*

cule passa à toutes voiles sous le beaupré des deux vaisseaux , en tirant sa bordée. Pour éviter que les trois vaisseaux ne fussent brisés , du Guay - Trouin mit promptement ses voiles sur le mât, et arriva. Cette manœuvre imprudente de l'*Hercule* lui fit manquer son abordage : mais voyant que le vaisseau portugais ne faisoit plus de résistance , il laissa à l'*Hercule* le soin de l'amariner , et alla sur les vaisseaux marchands. Ces navires avoient tous arrivé , vent arriere , sur la flotte , et les vaisseaux de guerre étoient venus à toutes voiles à leur secours , de maniere que du Guay - Trouin se trouva à portée du canon de ces vaisseaux de guerre , avant d'avoir

pu joindre un seul vaisseau marchand. M. de Ruis, auquel du Guay-Trouin avoit laissé le soin d'amariner le premier vaisseau de guerre, au lieu de l'aborder, et de jeter sur son bord quelques-uns de ses gens, se contenta d'y envoyer sa chaloupe. Les Portugais, revenus de leur surprise, tirerent des coups de fusil dessus, pour l'empêcher d'aborder. M. de Ruis la fit revenir; canonna ce vaisseau si vivement, qu'il mit sa mâture en piéces, et y renvoya une seconde fois sa chaloupe.

Pendant ce tems, du Guay-Trouin étoit occupé à combattre de loin les autres vaisseaux de guerre, pour les retarder, et donner à M. de Ruis le tems d'amariner le vaisseau

seau pris ; mais il l'abandonna, et dit à du Guay - Trouin qu'il en avoit promptement retiré ses gens, parce qu'il alloit couler bas. Le jour alloit finir, et du Guay-Trouin fut obligé de s'en tenir à ce que M. de Ruis lui dit. Cependant il conserva la flotte toute la nuit. Le lendemain, à la pointe du jour, il apperçut ce vaisseau, qui, loin d'avoir coulé à fond, s'étoit remâté, et avoit pris sa place en ligne avec les autres. Du Guay - Trouin, surpris, fit venir à son bord M. de Ruis et deux de ses principaux officiers, leur demanda pourquoi ils lui avoient assuré que ce vaisseau alloit incessamment couler bas ; et si, en retirant leur monde de dessus, ils

ne s'étoient pas assurés du capitaine, ou de quelqu'autre officier Portugais. M. de Ruis lui répondit qu'il avoit été si pressé de retirer son équipage, à l'approche des vaisseaux de guerre ennemis, qu'il n'avoit songé à faire aucun prisonnier.

Du Guay-Trouin jugea par ce discours, que le pillage seul avoit occasionné cette faute; que ses matelots, voyant venir les vaisseaux de guerre portugais au secours de leur camarade, avoient eu peur d'être pris avec les richesses considérables dont ils s'étoient emparés; que pour éviter ce malheur, ils avoient crié que le vaisseau alloit couler bas; qu'il n'y avoit pas un moment à perdre pour

se sauver. Dans cette idée, il ne fit aucun reproche à M. de Ruis, et crut qu'il étoit plus à propos de lui fournir l'occasion de réparer sa faute, en le mettant dans le cas d'aller aborder le commandant portugais. Du Guay-Trouin se chargea de le couvrir du feu de tous les autres vaisseaux ennemis, pendant qu'il feroit son abordage. Il lui conseilla de ne pas tirer un coup, avant que ses grapins fussent jetés de l'avant et de l'arriere, de nommer, pour sauter à bord, la moitié de ses officiers, le tiers de ses soldats et de ses manouvriers, avec deux hommes de chaque canon, afin que les postes restassent garnis. Il lui dit en outre, qu'il donneroit ordre à M. de la

Jaille, capitaine du *Paon*, d'aller à son secours, aussi-tôt qu'il le verroit accroché au commandant portugais; de faire passer tout son équipage sur l'*Hercule*, afin de remplacer ceux qui auroient sauté sur le vaisseau portugais, et, que par ce renfort, il se trouvât en état de combattre, comme s'il n'avoit pas jeté de monde sur le vaisseau ennemi. Il ajouta : « En prenant ces précautions, vous enleverez sûrement ce gros vaisseau. Son entrepont est fort embarrassé par les marchandises, et son équipage est composé d'hommes de différentes nations, et doit être très-peu aguéri. » Il fit en même tems sentir à M. de Ruis, que s'il ne se chargeoit pas lui-meme de cet

abordage, c'étoit parce que la manœuvre qu'il auroit à faire pour le couvrir, étoit la plus délicate et la plus dangereuse; lui dit qu'il espéroit qu'aussi-tôt qu'il auroit enlevé ce gros vaisseau, il le couvriroit à son tour, quand il iroit aborder le vice-amiral portugais.

Ces arrangemens étant faits, du Guay-Trouin et son camarade arriverent sur les vaisseaux ennemis, qui les attendoient en ligne, au vent de leur flotte. Ils essuyerent toute leur premiere bordée, sans tirer, et M. de Ruis aborda avec une intrépidité incroyable le commandant, qui étoit monté de quatre-vingts canons. Il jeta ses grapins dessus, et lui donna dans le ventre toute sa bordée de ca-

non, chargée à double charge. La mousqueterie et les grenades y tuerent une grande quantité d'hommes, et acheverent d'y mettre le désordre. M. de Ruis auroit certainement enlevé ce vaisseau d'emblée, s'il avoit pris garde à sa manœuvre. Le commandant ennemi, avant d'être accroché, avoit appareillé sa misaine et sa civadiere, et poussé son gouvernail à arriver. Ainsi ces deux vaisseaux, se trouvant liés ensemble, prirent lof pour lof en l'autre bord, de maniere que le vent prit sur toutes les voiles du portugais, et se conserva dans celles de l'*Hercule*. Il arriva de-là, que les voiles de l'un étant orientées à courir de l'avant, et celles de l'autre à caler, les grapins rompi-

rent, et les deux vaisseaux se séparerent, avant que les soldats de l'*Hercule* eussent pu sauter sur le vaisseau ennemi. Pendant ce tems, du Guay - Trouin étoit occupé à combattre et à soutenir le feu des deux matelots du commandant.

L'*Hercule* se trouvant désemparé, voulut s'écarter, pour se raccommoder plus facilement ; et, faisant de la voile, il passa par le travers de deux vaisseaux de guerre portugais, qui le maltraiterent beaucoup. Du Guay-Trouin resta seul au milieu des ennemis : toutes ses voiles étoient hâchées, le vent avoit cessé, son vaisseau ne pouvoit plus manœuvrer. Heureusement pour lui, les vaisseaux portugais avoient beaucoup de peine à

se remuer, à cause de leur pesanteur. Du Guay - Trouin trouva moyen, à l'aide de ses avirons, de revirer de bord sur un qui, ne pouvant avancer, étoit resté en panne, assez loin de ses camarades. Il fit tous ses efforts pour le doubler au vent, afin de l'aborder; mais il lui fut impossible de le ranger sous le vent, plus près que la demi - portée de fusil, parce que toutes ses manœuvres d'avant étoient coupées, que beaucoup de ses gens étoient hors de combat, et que le corps de son vaisseau étoit fort maltraité. Il se contenta de donner au Portugais toute sa bordée en passant, et continua sa route, pour se tirer hors de la portée des autres vaisseaux en-

nemis, qui le canonnoient sans relâche.

Dès qu'il fut débarrassé, il fit signal à l'*Hercule* et au *Paon* de se rallier. Il dit à M. de Ruis qu'il falloit faire encore un effort; que les ennemis étoient à proportion plus incommodés qu'eux, et qu'on devoit les poursuivre sans relâche. Aussi-tôt il arriva sur eux et ses camarades le suivirent de près. La vîtesse de son vaisseau lui fit gagner deux lieues sur l'*Hercule* et sur le *Paon*. Il joignit, vers la fin du jour, les vaisseaux de guerre portugais, qui étoient un peu restés de l'arriere, pour couvrir leur flotte. Ils étoient si maltraités, qu'ils abandonnerent celui qui avoit été démâté et pris le jour précédent

par M. de Ruis. Du Guay-Trouin avançoit le plus promptement qu'il pouvoit, pour le joindre, et s'en emparer, avant que la nuit fût venue : il avoit déja mis sa chaloupe à la mer pour l'amariner, lorsqu'il découvrit les brisans des écueils nommés *Arcatophes*, à porté du fusil sous le vent. Le vaisseau portugais toucha dessus, et alla échouer entre le fort de Cascaies et celui de S. Julien. Du Guay-Trouin eut à peine le tems de revirer de bord, pour éviter de faire naufrage sur ces brisans. Il dit dans ses mémoires, que la fortune lui fut contraire dans cette occasion, et refusa de l'enrichir, parce que ce vaisseau, dont il manqua, par plusieurs circonstan-

ces, de se rendre maître, étoit richement chargé : mais s'il fut privé des richesses, il en fut dédomagé par une gloire immortelle, qu'il acquit dans cette action, où il montra des talens et un courage incroyables. Trois boulets passerent entre ses jambes ; son habit et son chapeau furent percés de plusieurs coups de fusil ; il reçut de légeres blessures par des éclats : il sembloit enfin que les boulets et les balles alloient le chercher par-tout où il portoit ses pas.

Après cette aventure critique, il se rendit à Cadix avec ses deux camarades. Le marquis de Valdecagnas les reçut avec le plus grand accueil, et chargea du Guay-Trouin de garder les Pontals. Ce-

lui-ci envoya une partie de ses canoniers et de ses matelots, servir l'artillerie des deux forts de l'entrée, et employa le reste de son équipage à travailler aux batteries, et à mettre tous les postes qui lui étoient confiés en état de résister. Il fit armer et remplir de soldats plusieurs chaloupes ; les tint toutes prêtes à servir, en cas de besoin ; fit armer, à ses dépens, un vaisseau en brûlôt ; le plaça avec un va et vient dans la passe du Pontal qui lui parut la plus aisée à forcer. Ayant appris qu'il n'y avoit pas pour quinze jours de vivres dans la place, quoique le gouverneur eût, sous ce prétexte, exigé de fortes contributions de tous les négocians,

il représenta avec fermeté à ce gouverneur, qu'il étoit absolument nécessaire d'y pourvoir promptement, sinon, que l'on seroit obligé de livrer la place à l'armée ennemie, qui étoit arrivée sur les côtes du Portugal. Ces justes remontrances déplurent à M. de Valdecagnas, au point qu'il saisit le premier prétexte qu'il put trouver, pour mortifier du Guay-Trouin.

On reçut peu après à Cadix des nouvelles de Lisbone, au sujet du combat qu'il avoit livré aux vaisseaux qui escortoient la flotte portugaise. Elles annonçoient que le marquis de Sainte-Croix, qui commandoit cette flotte, avoit été tué avec plusieurs autres officiers : que

cinq des vaisseaux de guerre étoient entrés à Lisbonne fort délabrés ; que le sixieme ayant été démâté et poursuivi de fort près, étoit échoué entre les forts de Cascaies et de S. Julien ; mais qu'on avoit sauvé une partie de ses effets. On ajoutoit que ce dernier vaisseau revenoit de Goa, qu'il avoit relâché au Brésil, où il s'étoit joint à la flotte ; qu'il portoit plus de deux millions de piastres, et que le pillage que les gens de l'*Hercule* y avoient fait, étoit estimé deux cents mille écus ; qu'il y étoit resté quatorze matelots françois, que la trop grande précipitation avoit empêché d'en retirer, et qu'on les avoit mis au cachot, en arrivant à Lisbonne.

On apprit encore que l'armée navale des ennemis avoit quitté les côtes d'Espagne, et qu'il n'y avoit pas d'apparence qu'elle eût le projet d'entreprendre le siege de Cadix.

Sur cette nouvelle, du Guay-Trouin fit sortir ses vaisseaux des Pontals, et ayant appris qu'il y avoit dans le port de Gibraltar soixante navires chargés de vivres et de munitions pour l'armée ennemie, il forma le projet d'y aller avec son brûlot et de les brûler; et il auroit pu l'exécuter facilement, parce qu'ils n'étoient soutenus par aucun vaisseau de guerre; mais M. de Valdecagnas ne voulut jamais consentir à cette expédition, et du Guay-Trouin,

ayant ordre de lui obéir, fut obligé de laisser échapper l'occasion de servir avantageusement les couronnes de France et d'Espagne.

Pendant que les vaisseaux étoient à la rade de Cadix, les barques de la douane espagnole insulterent les chaloupes françoises ; les visiterent même ; ce qui étoit contre le droit de la nation françoise. Du Guay-Trouin s'en plaignit, sans pouvoir obtenir justice. Une barque espagnole insulta encore une chaloupe françoise, la visita : l'officier qui se présenta pour s'y opposer, fut maltraité. Du Guay-Trouin se fit rendre compte par cet officier et par l'équipage, de ce qui s'étoit passé. Voyant que l'insulte étoit grave, il détacha

deux chaloupes, en donna le commandement à M. de la Jaille, lui ordonna d'aller arrêter la barque espagnole qui avoit insulté son officier, et de n'user de violence qu'à la derniere extrémité. La barque espagnole, s'étoit mêlée parmi plusieurs autres, et M. de la Jaille eut peine à la reconnoître. Elle prit chasse, lorsqu'elle vit que les deux chaloupes alloient droit sur elle, fit feu de ses pierriers et de sa mousqueterie, tua deux soldats françois, en blessa deux autres, et M. de la Jaille eut le devant de son habit emporté. Alors il aborda cette barque, s'en rendit maître, et la conduisit à bord du vaisseau de du Guay-Trouin. Les Espagnols en y arri-

vant, lâcherent tout leur feu : les françois, furieux, leur tuerent trois hommes, et en blesserent autant.

Le lendemain au matin, du Guay-Trouin descendit à terre, avec MM. de Ruis et de la Jaille, pour informer le gouverneur de ce qui s'étoit passé, et lui demander satisfaction. de Valdecagnas ne voulut même pas le voir; il le fit arrêter dans son antichambre, par le major de la place, et conduire à la tour de Sainte-Catherine. M. Regnaud, qui étoit françois, et lieutenant-général au service d'Espagne, résidoit alors à Cadix; il fut si surpris de cette violence, qu'il se hâta d'aller représenter à M. de Valdecagnas de

quelle conséquence étoit son procédé. Le trouvant peu disposé à l'écouter, il dépêcha un exprès au marquis de Villadarias, gouverneur d'Andalousie, et beau-frere de M. de Valdecagnas, pour le conjurer de se hâter de venir à Cadix interposer son autorité, et arrêter les suites terribles que cette affaire ne pouvoit manquer d'avoir. M. de Villadarias arriva le jour suivant à Cadix, fit assembler un conseil, où il fut simplement décidé que l'armée navale des ennemis s'étant retirée, et le secours des vaisseaux françois n'étant plus nécessaire à la conservation de la place, on feroit sortir de prison l'officier françois, et qu'il mettroit à la voile, quand il le jugeroit à

propos. L'on fit donc sortir du Guay-Trouin de prison, et on le conduisit à ses vaisseaux. Justement indigné de cet horrible procédé, il résolut d'en faire instruire le roi de France, espérant que sa majesté en tireroit une satisfaction authentique. En effet, Louis XIV, s'étant fait rendre compte de la conduite de du Guay-Trouin et de celle qu'on avoit tenue à son égard, exigea du roi d'Espagne, qu'il otât le gouvernement de Cadix à M. de Valdecagnas, et celui de l'Andalousie à M. de Villadarias qui avoit eu la hardiesse, en écrivant au sujet de cet affaire, de se servir de termes peu respectueux à l'égard du roi de France. L'histoire présente sans cesse des

hommes qui, pour amasser des richesses et commettre des injustices, abusent de l'autorité que les places leur donnent; mais on y en trouve bien peu qui subissent la punition qui leur est due.

Du Guay-Trouin se hâta de quitter un lieu si désagréable pour lui, et prit la route de Brest. A quelque distance de Cadix, il rencontra une flotte angloise de quinze vaisseaux, escortée par le *Gaspard*, frégate de 36 canons. Il fit signal à ses vaisseaux de donner dans la flotte, alla attaquer le *Gaspard*, et s'en rendit maître, après un combat très-rude. Ses camarades prirent douze vaisseaux marchands, qui furent conduits à Brest. Du Guay-Trouin avoit

pour le capitaine de la frégate tous les égards qui sont dus à un brave officier ; mais celui-ci fut assez injuste pour attribuer ces politesses à la crainte que du Guay-Trouin avoit de tomber à son tour entre les mains des anglois, et assez indiscret pour lui en faire confidence, en mangeant avec lui. Du Guay-Trouin qui, dans la conduite qu'il avoit tenue, n'avoit été guidé que par son caractere seul, fut tellement indigné contre cet insolent, qu'il tint à son égard une conduite toute différente, afin de lui faire connoître que s'il considéroit la valeur dans un ennemi vaincu, il savoit dompter son orgueil, et en même-tems braver toutes sortes d'événe-

mens, lorsqu'il s'agissoit de combattre pour sa patrie.

Louis XIV, qui s'étoit fait une loi de récompenser le mérite, nomma du Guay-Trouin chevalier de Saint-Louis. Ce brave guerrier avoit pour son roi un amour mêlé de respect et de vénération : il voulut goûter la satisfaction de recevoir l'acolade de ses mains, se rendit à Versailles. Sa majesté le reçut avec bonté, et lui fit connoître qu'elle étoit contente de son zele et de ses services : elle lui accorda en 1707 le commandement du *Lys*, de 74 canons ; de l'*Achille*, de 66 ; du *Jason*, de 54 ; de la *Gloire*, de 40 ; de l'*Amazone*, de 36, et de l'*Astrée*, de 22. Il se rendit promptement à Brest, choi-

sit des officiers dont le mérite lui étoit connu ; mit à la voile ; alla croiser sur les côtes de Portugal, dans l'espérance d'y rencontrer la flotte du Brésil qu'on attendoit. Il y prit deux vaisseaux anglois assez richement chargés. N'ayant point de nouvelles de la flotte du Brésil, il se rendit à l'entrée de la Manche, y fit quatre autres prises sur les Anglois ; retourna à Brest, où il fit caréner ses vaisseaux. Il les joignit à six autres, que commandoit le comte de Forbin, chef d'escadre, et qui étoit venu relâcher dans ce port. Ils reçurent ordre de la cour d'aller au-devant d'une flotte considérable, qui devoit partir d'Angleterre pour transporter des troupes et des munitions

en Catalogne. Ils mirent à la voile le 9 octobre ; alla se poster à l'ouverture de la Manche. Au bout de trois jours, le comte de Forbin s'écarta d'environ quatre lieues de du Guay-Trouin, et parut faire route du côté de Dunkerque, lieu de son désarmement ; mais il changea tout-à-coup de manœuvre et de route. Du Guay-Trouin crut qu'il avoit fait quelque découverte, et avança du côté qu'il avoit pris. Il apperçut effectivement une flotte considérable, qu'il crut être celle dont la cour leur avoit donné avis. Du Guay-Trouin s'approcha du comte, pour concerter avec lui sur la maniere d'attaquer cette flotte : voyant qu'il avoit arboré pavillon de chasse, il mit toutes

ses voiles au vent, et chassa sur la flotte angloise. Son escadre étant carénée de frais, devança celle de Forbin d'une lieue. Il étoit déja à portée de canon de la flotte ennemie, lorsque le comte de Forbin, au grand étonnement de tous les équipages, alla se mettre en travers, et prit un ris dans ses huniers, dans un tems où l'on auroit pu porter perroquets sur perroquets. La soumission que du Guay-Trouin crut devoir, un officier général l'obligea, mais contre son gré, d'imiter cette manœuvre. La flotte ennemie étoit sous le vent de cinq gros vaisseaux de guerre, qui s'étoient rangés en lignes (1) :

(1) Mémoires de M. du Guay - Trouin, *in*-12. pag. 124 et suiv.

ils avoient d'abord prit les François pour des corsaires rassemblés, et n'en faisoient pas beaucoup de cas ; mais si-tôt que ceux-ci eurent mis en travers, les Anglois reconnurent leur erreur, et le commandant fit signal aux vaisseaux de transport, de se sauver comme ils pourroient. Si les François les eussent attaqués, au lieu de s'amuser à prendre des ris, comme le comte de Forbin fit, il est certain qu'ils auroient détruit toute cette flotte, et que les projets des alliés contre la France auroient été déconcertés. L'archiduc et le roi de Portugal attendoient avec la plus grande impatience, ce convoi que la reine d'Angleterre leur envoyoit pour les

soulager dans l'extrême détresse où ils étoient. C'est ainsi qu'on voit manquer les opérations les plus brillantes et les plus utiles, quand on a mis ses forces dans des mains qui ne sont pas capables d'en faire usage.

Du Guay-Trouin voyant que le comte de Forbin n'arrivoit pas, et que le jour avançoit, céda à son impatience. Il fit signal aux vaisseaux de son escadre de venir lui parler; ordonna à trois d'aborder chacun un vaisseau de guerre ennemi, et dit au cinquieme de le suivre, et de lui jeter une partie de son équipage, aussi-tôt qu'il le verroit accroché au *Cumberland* de 82 canons, qui étoit le commandant, et qu'il alloit atta-

quer. Il chargea en même-tems le chevalier de Nesmond, qui montoit l'*Amazone*, de donner au milieu des vaisseaux de transport. Aussi-tôt il arriva sur les ennemis, fit coucher tout son équipage sur le pont; donna toute son attention à la manœuvre. Il essuya, sans tirer, tout la bordée d'un des matelots du commandant, ensuite celle du commandant, et feignit de plier. Le commandant ennemi en fut la dupe. Il voulut arriver sur du Guay-Trouin, pour le tenir sous son feu; mais celui-ci revint tout-à-coup au vent, et, par ce mouvement, le beaupré du vaisseau anglois se trouva engagé dans les grands haubans du vaisseau françois; de maniere que

toute l'artillerie du dernier, qui étoit chargée à double charge, et sa mousqueterie, l'enfiloient de l'avant à l'arriere : ses ponts et ses gaillards furent, dans un instant, couverts de morts. Le vaisseau la *Gloire*, commandé par M. de la Jaille, l'aborda, et s'en rendit maître. Alors du Guay-Trouin fit pousser au large, pour se porter dans les endroits où sa présence pourroit être utile. Le chevalier de Beauharnois, qui montoit l'*Achille*, avoit abordé le *Royal Oak* : ses gens s'étoient présentés pour sauter à l'abordage, et il étoit près de s'en rendre maître, lorsque le feu prit dans son vaisseau à des gargousses qui étoient remplies de poudre. Ses ponts et

ses gaillards s'enfoncerent, et plus de cent hommes périrent. Il fit promptement pousser au large, et éteignit le feu. Le vaisseau ennemi profita de cet accident pour se sauver.

(1) Le chevalier de Courserac, qui commandoit le *Jason*, prit à l'abordage le *Chester*; et le chevalier de Nesmond donna au milieu des vaisseaux de transport, comme du Guay-Trouin le lui avoit ordonné, et en enleva une quantité assez considérable. M. de la Moinerie-Miniac, qui montoit le *Maure* aborda le *Ruby*, et s'en rendit maître. Dans le tems qu'il y étoit accroché, le comte de

(1) Ibid.

Forbin alla, à toutes voiles, donner de son beaupré sur la poupe du vaisseau anglois, et prétendit que c'étoit lui qui l'avoit pris; il n'avoit cependant pas jeté un seul homme sur son bord, la déposition des Anglois qui étoient sur ce vaisseau, ne lui fut pas favorable.

Aussi-tôt que du Guay-Trouin eut fait pousser son vaisseau au large *Cumberland*, il examina ce qui se passoit autour de lui. Sa premiere idée fut de poursuivre le *Royal-Oak*, qui fuyoit en mauvais état; mais il vit le chevalier de Tourouvre, qui commandoit le *Blak-Owal*, de 54 canons, et qui étoit de l'escadre du comte de Forbin, attaquer le *Devonshire*, qui

en portoit 92, et s'avancer, avec intrépidité pour l'aborder, étant suivi du *Salisbury*, monté par M. Bart, fils du célebre Jean-Bart, et depuis vice-amiral. Le *Devonshire*, dont l'artillerie étoit formidable, faisoit un feu terrible sur ces deux vaisseaux, et les mettoit en piéces. Du Guay-Trouin vola à leur secours : mais il étoit près d'accrocher le vaisseau ennemi, lorsqu'il vit sortir de sa poupe une fumée si épaisse, que la crainte de brûler avec lui l'engagea à s'arrêter : il se contenta de le canonner à la portée du pistolet, en attendant qu'il eût éteint le feu. Du Guay-Trouin resta dans cette position environ trois quarts d'heure, pendant lesquels le *De-*

vonshire ne cessa de tirer sur lui, et mit plus de 300 hommes de son équipage hors de combat. Ce grand homme, impatient de voir ses gens périr, prit la résolution de l'aborder : déja les vergues se croisent, lorsqu'un de ses lieutenans l'avertir que le feu se répandoit par-tout dans la vaisseau ennemi. Il fit promptement couper les manœuvres qui étoient embarrassées avec celle de l'ennemi. A peine s'étoit-il éloigné à la portée du pistolet de ce vaisseau, qu'il le vit tout en feu : tout l'équipage périt au milieu des flammes et des eaux. Trois matelots seulement se sauverent. S'étant apperçus du motif qui engageoit le vaisseau françois à abandonner son

abordage avec tant de précipitation, passerent dessus, de vergues en vergues. Ils assurerent à du Guay-Trouin, que l'équipage du vaisseau anglois qui venoit de périr, montoit à plus de 1000 hommes; qu'il portoit en outre plus de 300 officiers ou soldats passagers. La vivacité de son artillerie et de sa mousqueterie avoit déja annoncé qu'il y avoit beaucoup de monde dessus.

Le vaisseau de du Guay-Trouin avoit été tout délabré dans ce terrible combat. Le corps, les mâts, les voiles, le gouvernail, les manœuvres étoient en piéces. Enfin, il fut deux jours entiers, sans pouvoir remuer. Du Guay-Trouin se trouva dans un embarras d'au-

tant plus grand, qu'il ne voyoit autour de lui aucun vaisseau françois; ils étoient tous allés à la poursuite des débris de la flotte angloise.

(1) Un contre-maître fit dans ce combat une action qui mérite d'être rapportée : on ne peut présenter trop d'exemples de courage et de présence d'esprit. Il sauta le premier à bord du *Cumberland*, et, par-dessus son beaupré, qui étoit rompu, pénétra jusqu'au pavillon de poupe : il en coupoit la drisse, lorsqu'il vit quatre soldats anglois, qui s'étoient tenus ventre à terre, et qui s'avançoient sur lui, le sabre levé. Dans ce dan-

(1) Ibid. 134 et suiv.

ger

ger imprévu, il conserva la tête, jeta à la mer le pavillon anglois, et y sauta lui-même. Il eut encore la présence d'esprit et la force de ramasser le pavillon dans l'eau, de gagner à la nage une chaloupe que le *Cumberland* avoit à la remorque. Il en coupa le cablot; se servit d'une voile qu'il trouva dedans, et se rendit à bord de l'*Achille*, qui étoit resté en travers sous le vent, pour se rétablir du désordre où son abordage l'avoit mis. Ce pavillon fut porté dans l'église de Notre-Dame de Paris, avec ceux des autres vaisseaux de guerre anglois. Le roi, instruit de cette action, envoya une médaille d'or à ce contre-maître, et le fit maître d'équipage. Ce

brave homme s'appeloit *Honorat Toscan.* Il fut pris en 1712, qu'il naviguoit en sa qualité de maître, avec le chevalier de Fougeray. Les matelots anglois, ayant su que c'étoit lui qui avoit fait la belle action dont on vient de parler, lui firent essuyer toutes sortes d'indignités. Les nations les plus barbares ont toujours respecté la valeur, même dans leurs ennemis.

Revenons à du Guay-Trouin. Lorsque son vaisseau fut en état d'aller, il se rendit à la rade de Brest, où il trouva son escadre et celle du comte de Forbin, le *Cumberland*, le *Chester* et le *Ruby*. M. de Forbin y avoit amené à la remorque le *Cumberland* en triomphe, et comme c'eût été lui qui

s'en fût rendu maître. Il est étonnant qu'un homme tel que le comte de Forbin, qui avoit un mérite réel, voulût usurper un honneur qui ne lui appartenoit pas, et en priver celui auquel il étoit véritablement dû; mais il fut dupe de l'envie qu'il marqua dans ce moment. On sut à la cour qu'il n'avoit dépendu que de lui de prendre le *Royal Oak*. Le comte de Tourouvre, qu'il dépêcha pour porter au roi la nouvelle de cette victoire, fut assez juste pour en attribuer toute la gloire à du Guay-Trouin.

Outre les vaisseaux de transport dont l'*Amazone* s'empara et qu'elle conduisit à Brest, différens corsaires en prirent plusieurs,

et les amenerent dans différens ports de France. Enfin, ce convoi est entiérement dissipé ; l'Archiduc d'Autriche ne reçoit pas un secours nécessaire ; le trône d'Espagne est assuré à la maison de Bourbon, et c'est l'ouvrage de du Guay-Trouin. Il reçut une lettre du comte de Pontchartrain, par laquelle ce ministre lui marquoit que le roi, en considération de ses services, lui accordoit une pension de 1000 liv. sur le trésor royal. Il ne manquoit à du Guay-Trouin aucune des vertus qui caracterisent les grands hommes : il donna dans cette occasion une preuve éclatante de générosité ; il manda au ministre de faire donner cette pension à M. de Saint-Auban, son capitaine en

second, qui avoit eu une jambe emportée à l'abordage du *Cumberland*, ajoutant qu'il avoit plus besoin de pension que lui; et que si sa majesté le jugeoit digne de quelque récompense, il espéroit de sa bonté qu'elle voudroit bien lui accorder des lettres de noblesse, ainsi qu'à son frere ainé; que c'étoit à ses secours, qu'il devoit le bonheur de l'avoir servi utilement. M. le comte de Pontchartrain lui conseilla d'attendre à une autre occasion, pour demander cette grace.

Du Guay-Trouin se rendit à la cour, parla avec zele en faveur des officiers qui s'étoient distingués sous ses ordres. Sa majesté l'écouta, et en avança plusieurs,

entr'autres les chevaliers de *Beau-harnois* de *Courserac* M. *de la Jaille*, M. *St. Auban*, et plusieurs autres. En racontant au roi les détails de son dernier combat, il fit le plus grand éloge de la valeur du chevalier de Tourouvre; présenta l'intrépidité de cet officier avec des couleurs si vives, que sa majesté, se tournant vers M. de Busca, lieutenant des gardes du corps, qui étoit alors auprès d'elle, lui dit: *Feu Ruiter, votre bon ami, en auroit-il fait autant? Sire*, répondit M. de Busca, *on ne peut rien ajouter au portrait que M. du Guay-Trouin vient de faire du mérite et de la bravoure de M. de Tourouvre; mais cela ne m'étonne pas: j'ai connu deux de ses freres dans les*

troupes de terre de votre majesté ; ils ont autant de valeur que celui dont on vient de parler. M. le maréchal de Villars, qui étoit présent, prit la parole, et ajouta des particularités qui prouvoient que la valeur et la probité étoient héréditaires dans la maison de Tourouvre, Il est bien flatteur pour cette maison, que deux hommes tels que le maréchal de Villars et du Guay-Trouin, aient fait son éloge en présence de Louis XIV. Ce trait historique lui donne un beau lustre.

Le desir que du Guay-Trouin avoit de se rendre, de plus en plus, digne des bontés de sa majesté, l'engagea à quitter la cour, pour aller combattre ses ennemis. Il for-

ma le projet d'une expédition importante ; mais il ne le confia à personne, parce que le succès dépendoit du secret. Pour le remplir, il demanda à sa majesté un plus grand nombre de vaisseaux, et l'obtint. Il savoit que les ennemis avoient envoyé sept vaisseaux de guerre au-devant d'une flotte considérable, qui venoit du Brésil qu'ils croisoient sur les Açores, où elle devoit passer, pour s'y rafraîchir et prendre escorte. Il fit équiper, avec toute la diligence possible, les vaisseaux le *Lys* et le *Saint-Michel* de 74 canons, l'*Achille* de 66, la *Dauphine* de 55, le *Jason* de 54, la *Gloire* de 40, l'*Amazone* de 36, l'*Astrée* de 22. Il prit une corvette de 8 canons, pour servir de découverte,

et fit venir de Saint-Malo une frégate, nommée la *Desmarets*, de 30 canons. Ces préparatifs étant faits au printems de l'année 1708, du Guay-Trouin mit à la voile, alla à la hauteur de Lisbonne, où il apprit, par un vaisseau suédois, que les sept qui devoient aller au-devant de la flotte du Brésil, étoient partis depuis deux mois, pour l'attendre aux Açores. Ils prit aussi-tôt sa route du côté de ces îles, alla se placer à quinze lieues ouest au-dessus, dans un endroit où il falloit que la flotte du Brésil passât, et d'où il ne pouvoit être apperçu ni de l'escadre ennemie, ni des habitans des îles. Il détacha sa corvette, pour aller reconnoître les vaisseaux qui composoient cette escadre. On lui rapporta qu'il

y avoit trois vaisseaux portugais, trois anglois et un hollandois; qu'un des portugais étoit à trois ponts; que tous les autres portoient depuis cinquante jusqu'à soixante-dix canons. Il resta environ trois mois sur ces parages, sans voir paroître la flotte qu'il attendoit. Il voulut aller attaquer les sept vaisseaux de guerre ennemis; mais ils avoient été avertis, par un passager, de l'arrivée de l'escadre françoise, et s'étoient retirés. Une tempête terrible sépara ses vaisseaux : ils furent obligés d'abandonner leur croisière, et de se retirer dans différens ports. La flotte du Brésil passa, et l'armement de du Guay-Trouin fut perdu : il en fut d'autant plus affli-

gé, que son frere et lui y avoient mis presque toute leur fortune.

L'année 1709, il remit en mer, avec l'*Achille*, et les frégates l'*Amazone*, la *Gloire* et l'*Astrée*. On lui avoit donné avis qu'une flotte de soixante voiles devoit sortir sous peu de *Kingsal*, port d'Irlande, étant escortée par trois vaisseaux de guerre anglois, de 70, 60 et 54 canons; qu'elle devoit se rendre dans différens ports d'Angleterre. Il alla croiser sur son passage; la découvrit à la vue du cap Lézard. Persuadé que la fortune seconde souvent la valeur un peu téméraire, il résolut d'attaquer cette flotte; quoique les vaisseaux de guerre ennemis fussent de beaucoup supérieurs aux siens en

artillerie. Il fit signal à l'*Astrée* de donner dans la flotte, avança avec l'*Achille*, l'*Amazone* et la *Gloire*, pour livrer combat aux trois vaisseaux qui étoient en ligne au vent de leur flotte. En passant il lâcha sa bordée de canons et de mousqueterie, au vaisseau de l'arriere du commandant, et aborda ce dernier de long en long. L'agitation des vagues étoit si grande, qu'il ne put jeter un seul homme à bord; son vaisseau se sépara même de l'ennemi. Il tenta trois fois l'abordage, sans pouvoir y réussir; mais il fit un feu si terrible avec son artillerie, sa mousqueterie et les grenades, que les ponts et les gaillards furent couverts de morts, et qu'on les abandonna : les ver-

gues

gues de misaine et du petit hunier furent coupées : enfin ce vaisseau se trouva hors d'état de manœuvrer et de se défendre. Pendant ce tems, l'*Amazone* et la *Gloire* combattoient contre les deux autres vaisseaux de guerre anglois ; mais elles étoient trop foibles pour les aborder : elles auroient même été très-maltraitées, si du Guay-Trouin n'eût envoyé, de tems en tems, une partie de son feu sur les vaisseaux contre lesquels elles combattoient. La *Gloire* fut désemparée : M. de la Jaille, qui la commandoit, alla se placer à une portée de fusil, sous le vent du vaisseau de du Guay-Trouin. Celui-ci, voyant que les ennemis étoient si delabrés qu'on n'avoit

plus rien à craindre de leur part ; et qu'il étoit seul en état de les contenir, fit signal au chevalier de Courserac, qui commandoit l'*Amazone*, de donner dans la flotte. Le chevalier le fit sur-le-champ, amarina cinq vaissseaux chargés de tabac. Les vaisseaux de guerre anglois ne firent aucun mouvement pour l'en empêcher. Du Guay-Trouin auroit pris toute la flotte, même les vaisseaux de guerre, s'il n'étoit survenu tout-à-coup une tempête terrible, qui le sépara des ennemis, et le mit en danger de périr. Il eut beaucoup de peine à gagner le port de Brest avec la frégate la *Gloire*. L'*Amazone* et l'*Astrée* allerent à S. Malo avec deux prises ; une se sauva à Calais,

et deux autres firent naufrage sur la côte d'Angleterre.

Lorsque du Guay-Trouin eut fait raccommoder ses vaisseaux, il retourna à l'entrée de la Manche, avec la frégate la *Gloire*. Sur le déclin du jour, il apperçut un gros vaisseau qui avançoit, vent arriere; le joignit à onze heures du soir, le conserva toute la nuit, et mit feu à poupe, afin que sa frégate, qui n'alloit pas si vîte que son vaisseau, ne le perdît pas de vue. Lorsque le jour parut, il avança sur le vaisseau qu'il avoit conservé. Celui-ci arbora pavillon anglois; établit six canons à l'arriere de sa poupe; fit, en fuyant, plusieurs décharges, qui tuerent beaucoup de monde sur le vais-

seau de du Guay-Trouin, et incommoderent fort ses mâts et ses voiles. Enfin du Guay-Trouin le joignit à la portée du pistolet, l'aborda, et l'enleva en très-peu de tems. Il s'appeloit le *Bristol*, étoit de 60 canons, et tout neuf; mais il coula bas, et presque tous les François qui étoient passés dedans, furent noyés.

Une escadre angloise de quatorze vaisseaux de guerre parut tout-à-coup; mais du Guay-Trouin arriva promptement vent arriere avec sa frégate. Il eut le bonheur d'échapper, quoique son vaisseau fût en très-mauvais état: trois ou quatre vaisseaux anglois joignirent la *Gloire*; et M. de la Jaille, qui la commandoit, fut obligé de se

rendre, après s'être défendu jusqu'à la derniere extrémité. Le lendemain, du Guay-Trouin rencontra une frégate angloise, qui sortoit de la Manche : il s'en rendit maître, et la conduisit dans le port de Brest, où il désarma.

Peu de tems après, Louis XIV donna à du Guay-Trouin des preuves éclatantes de la satisfaction que ses services lui causoient : il lui accorda des lettres de noblesse pour lui et pour son frere : elles sont conçues en ces termes : « Louis, etc. Aucune récompense ne touchant plus ceux de nos sujets qui se distinguent par leur merite, que celles qui sont honorables et passent à leur postérité, nous avons bien voulu accorder

nos lettres d'annoblissement à nos chers et bien amés Luc Trouin de la Barbinais et René Trouin du Guay, capitaines de vaisseaux. Ces deux freres, animés par l'exemple de leur aïeul et de leur pere, qui ont utilement servi pendant longues années dans la place de consul de la nation françoise à Malgue, n'ont rien oublié pour mériter la grace que nous voulons aujourd'hui leur départir. Le sieur Luc Trouin de la Barbinais, après nous avoir aussi servi dans la même place de consul à Malgue, et y avoir soutenu nos intérêts et ceux de la nation avec tout le zele et la fidélité qu'on pouvoit desirer, s'adonna, particuliérement en notre ville et port de S.

Malo, à armer des vaisseaux, tant pour l'avantage du commerce de nos sujets, que pour troubler celui de nos ennemis; et ces armemens ont été portés jusqu'à un tel point, qu'ayant été commandés par ses freres, ils ont eu tout le succès qu'on pouvoit attendre de braves officiers. Deux de sesdits freres ayant été tués, en combattant glorieusement pour l'honneur de la nation, ce que ledit sieur de la Barbinais a soutenu avec une grande dépense, préférant toujours le bien de notre service à ses intérêts; en sorte que, jusqu'à présent, il a, par ses soins, par ses propres biens et son crédit, tenu en mer des escadres considérables de vaisseaux, tant pour le

commerce, que pour faire la guerre aux ennemis. C'est dans le commandement de ces vaisseaux et de ces escadres entieres, que le dit René Trouin du Guay, son frere, a montré qu'il est digne des graces les plus honorables; car en 1689, n'ayant encore que quinze ans, il commença à servir volontaire sur un vaisseau corsaire de 18 canons. Il donna les premieres preuves de sa valeur à la prise d'un vaisseau flessinguois de même force, dont le dit vaisseau corsaire se rendit maître, après deux heures de combat. Il se distingua de même, en servant sur un autre vaisseau corsaire de 26 canons, à l'attaque d'une flotte angloise de quatorze navires de différentes forces, que

le commandant dudit vaisseau se résolut d'attaquer, sur les vives instances dudit sieur du Guay. Aussi, étant rempli d'ardeur et de bonne volonté, il sauta le premier à bord du commandant ennemi, qui fut enlevé; et son activité en cette occasion, fut telle, qu'après la prise de celui-là, il se trouva encore le premier à l'abordage d'un des plus gros navires de la même flotte. Ses campagnes de 1691, 1693 et 1694 furent marquées par une descente qu'il fit dans la riviere de Limerik, où il prit un brûlot, trois bâtimens, et enleva deux vaisseaux anglois qui escortoient une flotte; il prit aussi un vaisseau de quatre Hollandois qu'il attaqua avec une de nos frégates,

dont nous lui avions confié le commandement. Il acquit même beaucoup de gloire dans le commandement de cette même frégate, quoiqu'il se vît réduit à céder, et à se rendre à quatre vaisseaux de guerre anglois, contre lesquels il combattit pendant quatre heures, et y fut dangereusement blessé, et s'étant évadé des prisons d'Angleterre, par une entreprise hardie, cette même année 1694 ne se passa pas sans qu'il donnât des nouvelles marques de sa valeur, ayant, avec un de nos vaisseaux de 48 canons, attaqué et pris deux vaisseaux anglois de 36 et 46 canons, après un combat de deux jours : et peu de tems après, il prit trois vaisseaux venant des Indes, richement

chargés. En 1695, se servant d'un vaisseau qu'il avoit pris la campagne précédente, et d'une frégate commandée par un de ses freres, il fit une descente près du port Vigo, brûla un gros bourg, enleva deux prises considérables, qu'il emmena en France, après avoir perdu son frere en cette occasion, et avoir défendu ses deux prises contre l'avant-garde des ennemis. Le baron de Wassenaër, à present vice-amiral de Hollande, qui commandoit en 1696 trois vaisseaux hollandois, escortant une flotte de vaisseaux marchands de la même nation, éprouva la valeur dudit sieur Trouin-du-Guay, qui le combattit à forces inégales, et cependant se rendit maître du vais-

seau que ledit sieur Wassenaër commandoit, et d'une partie de la flotte qui étoit sous son escorte. La guerre présente ayant commencé, il eut le commandement d'une de nos frégates de 36 canons, et prit un vaisseau hollandois de même force. L'année 1704 fut encore marquée par la prise qu'il fit d'un vaisseau anglois de 72 canons, n'ayant qu'un vaisseau de 54, qu'il montoit; prit encore un autre vaisseau de 54 canons. En 1705, il se rendit maître d'un vaisseau flessinguois de 38 canons, après un rude combat; et un de ses freres, étant à la poursuite de ceux qui lui avoient échappé, reçut une blessure, dont il mourut quatre jours après. Pour l'attacher encore plus

plus particuliérement à notre service, nous l'honorâmes d'une commission de capitaine de vaisseau ; et peu de tems après, il attaqua une flotte de treize navires, escortée par une frégate de 34 canons ; se rendit maître de la frégate et de presque tous les vaisseaux de la flotte ; et ayant, en 1707, joint une escadre de nos vaisseaux armés à Dunkerque, il sut y servir si utilement, avec quatre vaisseaux qu'il avoit sous son commandement, que notre escadre ayant attaqué une flotte escortée par cinq gros vaisseaux de guerre anglois, ledit sieur du Guay-Trouin eut le bonheur d'attaquer et de prendre à l'abordage le commandant, de 82 canons, et de contribuer beaucoup à l'avan-

tage que l'escadre de nos vaisseaux remporta, tant sur les vaisseaux de guerre anglois, que sur la flotte. Enfin, en la présente année 1709, ayant le commandement de quatre vaisseaux de 60, de 40 et de 20 canons, il attaqua une flotte escortée par trois vaisseaux anglois de 50, 60 et 70 canons, en prit plusieurs, et peu de tems après, prit encore à l'abordage un autre vaisseau anglois de 60 canons, qu'il n'abandonna que quand il s'y vit contraint, à la vue de 17 vaisseaux de guerre ennemis; en sorte que ledit sieur du Guay-Trouin peut compter qu'il a pris, depuis qu'il s'est adonné à la marine, plus de 300 navires marchands et 20 vaisseaux de guerre

ou corsaires ennemis. Toutes ces actions considérables, et le zele dudit sieur de la Barbinais, son frere, dont nous sommes pleinement satisfaits, nous ont excité à leur en donner des marques. A CES CAUSES et autres considérations à ce nous mouvant, de notre propre mouvement, grace spéciale, pleine puissance et autorité royale, nous avons lesdits Luc Trouin de la Barbinais et René Trouin-du-Guay, leurs enfans, et postérité nés et à naître en légitime mariage, annoblis et annoblissons par ces présentes signée de notre main; et du titre et qualité de nobles et d'écuyers les avons décorés et décorons. Voulons et nous plaît qu'en tous lieux et endroits,

tant en jugement que dehors, ils soient tenus, censés, réputés nobles et gentilshommes; et comme tels, qu'ils puissent prendre la qualité de nobles et d'écuyers, parvenir à tous degrés de chevalerie et autres dignités, titres et qualités réservés à la noblesse; jouir et user de tous les honneurs, priviléges, prérogatives, prééminences, franchises, libertés et exemptions dont jouissent les autres nobles de notre royaume, tout ainsi que s'ils étoient issus de noble et ancienne race, tenir et posséder tous fiefs, terres et seigneuries nobles, de quelque titre et qualité qu'elles soient. Leur permettons en outre de porter armoiries timbrées, telles qu'elles

seront réglées et blazonées par le sieur d'Hosier, juge d'armes de France, ainsi qu'elles seront peintes et figurées dans ces présentes, auxquelles son acte de réglement sera attaché sous le contre-scel de notre chancellerie; icelles faire mettre et peindre, graver et sculpter en leurs maisons et seigneuries, ainsi que font et peuvent faire les autres nobles de notre royaume. Et, pour leur donner un témoignage honorable de la considération que nous faisons de leurs services, nous leurs permettons d'ajouter à leurs armes deux fleurs-de-lys d'or, et d'y mettre au cimier, pour devise, *dedit hæc insignia virtus*, sans que, pour raison des présentes, lesdits sieurs Trouin et

leurs descendans soient tenus de nous payer ni à nos successeurs rois, aucune finance ni indemnité, dont nous leur avons fait et faisons don par cesdites présentes, à la charge de vivre noblement, et de ne faire aucun acte dérogeant à la noblesse (1). Si donnons en mandement, etc. que ces présentes ils aient à faire registrer, et du contenu en icelles faire jouir et user lesdits sieurs Trouin, leurs enfans nés et à naître en loyal mariage, pleinement, paisiblement

(1) Les armoiries sont un écu d'argent, à une ancre de sable, et un chef d'azur, chargé de deux fleurs-de-lys d'or. L'écu est timbré d'un casque de profil, orné de ses lambrequins d'or, d'azur, d'argent, de sable; et au-dessus, en cimier, pour devise, DEDIT HÆC INSIGNIA VIRTUS,

et perpétuellement, cessant et faisant cesser tous troubles et empêchemens, nonobstant toutes ordonnances, arrêts et réglemens à ce contraires, auxquels et aux dérogatoires y contenus, nous avons dérogé et dérogeons par cesdites présentes : car tel est notre plaisir ; et afin que ce soit chose ferme et stable, nous avons fait mettre notre scel à cesdites présentes. Donné à Versailles, au mois de juin, l'an de grace mil sept cent neuf, et de notre regne le soixante-septieme. *Signé* LOUIS. Et plus bas, par le roi, PHELIPEAUX. »

Du Guay-Trouin se rendit promptement à Versailles, et n'y resta que le tems qu'il falloit pour remercier sa majesté. Il retourna

à Brest, fit armer le *Lys*, l'*Achille*, la *Dauphine*, le *Jason* et l'*Amazone* ; monta le *Lys*, et mit à la voile. Il avoit reçu avis que cinq vaisseaux anglois, venant des Indes orientales, devoient aborder à la côte d'Irlande, sous l'escorte de deux vaisseaux de guerre de 70 canons, et que l'amirauté d'Angleterre en avoit fait partir deux autres de 66, pour aller au-devant des cinq, parce qu'ils portoient des richesses immenses.

Sur ces instructions, du Guay-Trouin établit sa croisiere aux environs des côtes d'Irlande, mais un peu au large. Peu après qu'il y fut arrivé, il rencontra un des vaisseaux que l'amirauté d'Angleterre avoit dépêchés ; le joignit,

même avant que les autres vaisseaux de son escadre fussent à la portée de l'Anglois, et s'en rendit maître, en moins d'une heure de combat. Du Guay-Trouin y trouva les instructions de l'amirauté d'Angleterre ; voyant que ce vaisseau, qui se nommoit le *Glocester*, étoit tout neuf, et qu'il alloit bien, il le fit monter par son capitaine en second ; y mit un nombre assez considérable d'officiers, de soldats, de matelots, et le retint pour croiser avec lui. Un début si heureux lui fit concevoir l'espérance de prendre les vaisseaux des Indes ; mais il fut attaqué d'une dyssenterie qui le mit à l'extrémité : il s'éleva un brouillard si épais que les vaisseaux de son escadre qui ne se

voyoient pas, étoient obligés de se conserver par des signaux continuels de canon, de fusils, de cloches et de tambours. Il dura quinze jours entiers : les vaisseaux des Indes en profiterent, et entrerent dans les ports d'Irlande. Du Guay-Trouin voyant qu'il avoit manqué son coup, et que ses vivres étoient consommés, alla débarquer à Brest; y resta jusqu'à ce qu'il fût rétabli de sa maladie, et se rendit à Versailles, si-tôt qu'il eut recouvré la santé.

Lorsqu'il étoit à la cour, le bruit se répandit que M. du Clerc, capitaine de vaisseau, avoit tenté, avec environ mille soldats, la conquête de *Rio-Janeiro*, une des plus florissantes et des plus riches co-

lonies du Brésil ; qu'une partie avoit été taillée en piéces, en donnant l'assaut à la ville et aux forteresses ; qu'il avoit été fait prisonnier avec six ou sept cents hommes ; que les Portugais traitoient ces prisonniers avec la derniere inhumanité ; que M. du Clerc avoit été assassiné, quoiqu'il se fût rendu à composition. Du Guay-Trouin, à ce récit, entre en fureur : il forme le projet de venger sa patrie, de briser les fers de ses compatriotes ; mais le mauvais succès de la premiere entreprise, l'épuisement où une guerre de dix années à mis l'état, enfin la famine qu'éprouve la France, semble former un obstacle insurmontable à ses desseins. Rien ne

l'arrête : il communique son projet à des gens riches : la confiance qu'ils ont en ses talens les excite : ils forment une compagnie ; arment les vaisseaux qu'il demande. Il part avec le *Lys*, le *Magnanime*, de 74 canons chacun ; le *Brillant*, l'*Achille*, le *Glorieux*, de 66 ; la frégate l'*Argonaute de* 46, l'*Amazone* et la *Bellone* de 36 chacune ; l'*Astrée* de 22, et la *Concorde* de 20. Il fit en outre armer à Rochefort, le *Fidele* de 60 canons, l'*Aigle*, frégate de 40 ; et à Dunkerque, le *Mars* de 56, le *Chancelier* de 40, et la *Glorieuse* de 30 ; ces derniers étoient de Saint-Malo ; deux traversieres et une galiotte à bombes. Il avoit choisi des officiers dont la valeur lui étoit

connue :

connue ; il munit ses vaisseaux de vivres, de tentes, d'outils, enfin de tout ce qui étoit nécessaire pour camper et pour former un siege.

Au bruit d'un armement fait par du Guay-Trouin, la Hollande et l'Angleterre sont dans la consternation : la Hollande équipe des flottes pour garder ses côtes ; l'Angleterre, effrayée, croit que du Guay-Trouin va l'attaquer de tous côtés ; la reine Anne est persuadée qu'il va transporter le prétendant en Angleterre : elle rappelle de Flandres 6000 hommes ; fait de grands préparatifs pour empêcher une descente ; équipe vingt vaisseaux de guerre, pour aller bloquer Dunkerque; mais du Guay-

Trouin est parti lorsqu'ils arrivent. Il rassembla tous ses vaisseaux aux rades de la Rochelle d'où il partit le 9 juin 1711. Le 2 de juillet, il mouilla à une des îles du cap Verd, nommée Saint-Vincent, y mit ses troupes à terre, pour leur faire connoître l'ordre qu'il vouloit qu'elles observassent à la descente. Le 12 septembre, il arriva à la baïe de Rio-Janéiro, entra dans le port, malgré le feu terrible que faisoient sur lui quatre vaisseaux de guerre et trois frégates, qui s'étoient traversés à l'entrée. Ces vaisseaux, voyant que les François étoient près de les aborder et de s'en rendre maîtres, couperent leurs cables, et allerent s'échouer sous les batteries de la

ville. Pour faire connoître cette brillante expédition, nous allons donner une idée de Rio-Janéiro. La baïe est formée par un goulet très-étroit: au milieu est un gros rocher, qui met les vaisseaux dans la nécessité de passer à une portée de fusil des forts qui en défendent l'entrée de tous côtés. A droite, est le fort de Sainte-Croix, garni de 48 gros canons, depuis 18 jusqu'à 48 livres de balles, et une autre batterie de 8 pieces, qui est un peu en dehors de ce fort. A gauche est le fort S. Jean, et deux autres batteries de 48 pieces de gros canons, qui font face au fort de Sainte-Croix. Au dedans, à l'entrée, du côté droit, est le fort de Notre-Dame-de-bon voyage, situé

sur une presqu'île, et muni de 16 pieces de canon de 18 à 24 livres de balles. Vis-à-vis, est le fort Villegagnon, où il y a 20 pieces du même calibre. En avant de ce dernier fort, est celui de Sainte-Théodore, de 16 canons, qui battent la plage. Les Portugais y ont construit une demi-lune. Après ces forts, on voit l'île des Chevres, qui est à une portée de fusil de la ville, et sur laquelle est un fort à quatre bastions, garni de 10 pieces de canon, et sur un plateau; au bas de l'île, est une autre batterie de 4 pieces. Vis-à-vis de cette île, à une des extrémités de la ville, est le fort de la Miséricorde, qui s'avance dans la mer, et est garni de 18 pieces de canon.

Il y a, en outre, plusieurs autres batteries, de l'autre côté de la rade. Enfin les Portugais, ayant été avertis de l'armement qu'on faisoit en France, pour attaquer cette colonie, avoient élevé des retranchemens, par-tout où ils croyoient qu'on pouvoit tenter une descente.

La ville est sur le bord de la mer, au milieu de trois montagnes qui la commandent, et sont couronnées de forts et de batteries. Celle qu'on trouve en arrivant, étoit autrefois occupée par les jésuites ; sur celle qui est à l'opposite, est un couvent de bénédictins, et la troisieme appartient à l'évêque du lieu. Sur la premiere, il y a trois forts ; celui

de S. Sébastien, garni de 14 pieces de canon et de plusieurs pierriers; celui de S. Jacques, où il y a 12 pieces de canon; enfin un troisieme, nommé Sainte-Aloysie, garni de 8 canons. Il y a en outre une batterie de 12 pieces de canon. La montagne que les bénédictins occupent, est fortifiée par de bons retranchemens et des batteries qui donnent de tous côtés. Celle de l'évêque, nommée la Conception, a pour retranchement une haie vive, et est munie de canons placés de distance en distance. La ville est fortifiée par des redans et par des batteries dont les feux se croisent. Du côté de la plaine, elle est défendue par un camp retranché, et par un

fossé rempli d'eau. Au-dedans de ces retranchemens, il y a deux places d'armes, qui peuvent contenir 1500 hommes rangés en bataille : les Portugais y avoient placé une partie de leurs troupes. La garnison de la ville pouvoit monter à 12000 hommes, outre un nombre assez considérable de noirs disciplinés.

Du Guay-Trouin fut étonné de trouver cette colonie si bien fortifiée ; mais il apprit que la reine Anne d'Angleterre, instruite, comme on l'a vu, de l'armement qu'il faisoit, avoit envoyé un paquebot, pour en avertir le roi de Portugal ; que ce prince avoit dépêché ce même paquebot au gouverneur de Rio-Janéiro, pour lui

dire de se tenir sur ses gardes.

Du Guay-Trouin passa toute la journée à forcer l'entrée du port, fit avancer, pendant la nuit, la galiote et les deux traversiers à bombes, et commença à bombarder la ville. A la pointe du jour, il détacha le chevalier de Goyon, avec cinq cents hommes d'élite, pour aller s'emparer de l'île des Chevres. Le chevalier en chassa les ennemis si promptement, qu'ils eurent à peine le tems d'enclouer quelques pieces de leurs canons. En se retirant, ils coulerent à fond deux gros navires marchands, entre la montagne des bénédictins et l'île des Chevres; firent sauter deux de leurs vaisseaux de guerre, qui étoient échoués sous le fort de

la Miséricorde : ils voulurent aussi mettre le feu à un troisieme, qui étoit à la pointe de l'île des Chevres ; mais le chevalier de Goyon y envoya deux chaloupes, qui le prirent, et y arborerent le pavillon du roi. Du Guay-Trouin alla examiner l'île des Chevres : la trouvant avantageuse, il y établit des batteries de canons et de mortiers, et y mit un corps de troupes, pour soutenir les travailleurs. Comme il manquoit d'eau, il résolut de faire promptement descendre à terre, pour s'assurer d'une aiguade ; mit la plus grande partie de ses troupes dans quatre frégates, en confia le commandement au chevalier de la Beauve, avec ordre de s'emparer, pendant la nuit, de

quatre vaisseaux marchands portugais, qui étoient mouillés près de l'endroit où il comptoit faire sa descente. Du Guay-Trouin fit plusieurs fausses attaques, qui attirerent l'attention des ennemis, et le chevalier de la Beauve exécuta facilement ses ordres.

Le 14 septembre, trois mille trois cents hommes, tant officiers, gardes de la marine, volontaires, que soldats et matelots, firent la descente. Il y avoit en outre près de cinq cents hommes qui étoient attaqués du scorbut; mais ils furent en état de servir au bout de quatre à cinq jours. Lorsque la descente fut entiérement faite, du Guay-Trouin divisa sa petite armée en trois brigades, de trois

bataillons chacune ; celle qui servoit d'avant - garde, étoit commandée par le chevalier de Goyon ; celle de l'arriere-garde, par le chevalier de Courserac : il se plaça au centre avec la troisieme, fit ensuite débarquer quatre petits mortiers portatifs et vingt gros pierriers. Le chevalier de la Beauve imagina de faire faire des chandeliers de bois à six pattes ferrées, qui se fichoient en terre, et sur lesquels on plaça les pierriers qui étoient assez solides. Cette artillerie marchoit dans le centre de l'armée, et au milieu du plus gros bataillon, qui s'ouvroit, quand on vouloit en faire usage.

Les chevaliers de Goyon et de

Courserac eurent ordre d'aller, avec leurs brigades, s'emparer de deux hauteurs, d'où l'on découvroit toute la campagne et une partie des mouvemens qui se faisoient dans la ville. M. d'Auberville, capitaine des grenadiers de la brigade de Goyon, chassa quelques partis des ennemis qui s'étoient embusqués dans un bois. Après cette opération, la brigade de Goyon occupa la hauteur qui regardoit la ville; celle de Courserac s'établit sur la montagne opposée, et du Guay-Trouin se plaça au milieu, avec la brigade du centre. Par cette position, les François se trouverent à portée de se soutenir mutuellement; ils étoient maîtres du bord de la mer, et

et les chaloupes leur apportoient tout ce qui leur étoit nécessaire.

Le 15 septembre, du Guay-Trouin voulut voir s'il ne pourroit par couper la retraite aux ennemis, et leur prouver qu'il étoit maître de la campagne. Pour cet effet, il fit mettre toutes ses troupes sous les armes, leur ordonna d'entrer dans la plaine; fit avancer des partis vers la ville, même jusqu'à la portée du fusil. Ils tuerent des bestiaux, pillerent des maisons, sans trouver d'opposition, et sans que les ennemis fissent aucun mouvement. Ils avoient envie d'attirer les François dans leurs retranchemens, qui étoient les mêmes où M. du Clerc s'étoit engagé, et avoit été défait. Du Guay-

Trouin pénétra leur dessein; et voyant qu'ils continuoient à rester dans l'inaction, il fit retirer ses troupes en bon ordre. Il eut cependant grand soin d'examiner le terrein, et vit qu'il lui étoit impossible d'empêcher les habitans de porter leurs richesses dans les bois et sur les montagnes.

Le 16, un détachement françois s'étant avancé, les Portugais firent jouer un fourneau, mais avec trop de précipitation : il ne fit aucun mal. Le même jour, du Guay-Trouin chargea MM. de la Beauve et de Blois d'établir une batterie de 10 canons sur une presqu'île qui prenoit à revers celles de la montagne des Bénédictins, avec ses retranchemens. Le jour sui-

vant, les ennemis brûlerent plusieurs magasins qu'ils avoient au bord de la mer, qui étoient remplis de caisses de sucre, d'agrès et de munitions : ils firent sauter un vaisseau qui étoit resté échoué sous les retranchemens des Bénédictins. Pendant ces mouvemens, quelques partis ennemis couleront le long des défilés et des bois qui bordoient le camp des François; tenterent plusieurs attaques de jour; surprirent pendant la nuit trois sentinelles et les enleverent avec quelques maraudeurs. Cela leur donna l'idée d'un stratagême assez singulier.

Un Normand, nommé du Bocage, avoit commandé dans les dernieres guerres plusieurs bâtimens armés en course, avoit de-

puis passé en Portugal, où il s'étoit fait naturaliser, et avoit obtenu le commandement de quelques vaisseaux de guerre. Il commandoit à Rio-Janéiro un de ceux que du Guay-Trouin y trouva. Après l'avoir fait sauter, il se chargea de défendre les retranchemens des Bénédictins; fit si bien servir les canons qu'il incommoda beaucoup les François. Du Bocage voulant gagner la confiance des Portugais, auxquels il craignoit d'être suspect, leur proposa de se déguiser en matelot et de le conduire à la prison où l'on avoit mis les maraudeurs et les sentinelles: on fit ce qu'il demandoit. Lorsqu'il fut en prison, il se donna pour un des matelots

d'une des frégates de Saint-Malo, qui s'étoit écarté du camp des François et avoit été pris par un parti Portugais. Il joua si bien son rôle, qu'il apprit par les prisonniers quelles étoient les forces des François; en donna connoissance aux Portugais, qui sur son rapport, prirent la résolution d'attaquer le camp des ennemis.

Dans ce dessein, ils firent sortir de leurs retranchemens, pendant la nuit environ 1500 hommes de troupes réglées, qui avancerent jusqu'au pied de la montagne qu'occupoit la brigade de Goyon. Ces 1500 hommes étoient suivis par un corps de milice, qui se posta à moitié chemin du camp des François, et à portée de soûtenir l'atta-

que. Le poste avancé qu'ils avoient dessein d'emporter étoit à mi-côte; il y avoit une maison crénelée, qui servoit de corps-de-garde aux François. Au-dessus, régnoit une haie vive, qui étoit fermée par une barriere. Lorsque le jour parut, les Portugais firent passer plusieurs bestiaux devant cette barriere. Un sergent et quatre soldats, voulant s'en saisir, ouvrirent la barriere, sans en avertir l'officier. A peine eurent-ils fait quelques pas, que des Portugais embusqués exprès, firent feu sur eux, tuerent le sergent et deux soldats : ils passerent ensuite par la barriere et monterent vers le corps-de-garde. M. de Liesta, qui gardoit ce poste avec cinquante hommes, quoique

surpris et attaqué vivement, tint ferme, et donna le tems au chevalier de Goyon de lui envoyer du secours : il fit en même-tems mettre toute sa brigade sous les armes, et prête à charger; envoya promptement une aide-de-camp, avertir du Guay-Trouin de ce qui se passoit. Ce général fit à l'instant partir deux cents grenadiers, par un chemin creux, avec ordre de prendre les ennemis en flanc, si-tôt qu'ils verroient l'action engagée, et mit toutes ses troupes en mouvement. Il courut ensuite vers le lieu du combat, avec une troupe d'élite; vit que MM. de Liesta, de Droualin et d'Auberville soutenoient, avec intrépidité et sans s'ébranler, tous les efforts

des ennemis. A son arrivée, ceux-ci prirent la fuite, laissant sur le champ de bataille plusieurs soldats tués, et une quantité considérable de blessés. On interrogea les derniers ; et du Guay-Trouin, ayant appris d'eux les détails qu'on vient de voir, ne jugea pas à propos de s'engager dans le bois et dans les défilés : il fit faire halte aux grenadiers et aux autres troupes qui étoient en marche. Dans cette action, il y eut trente soldats françois tués ou blessés ; l'aide-de-camp du chevalier de Goyon fut blessé.

Du Guay-Trouin, ayant tout disposé pour battre la ville en brêche, envoya un tambour porter la lettre suivante au gouverneur :

« Le roi, mon maître, voulant, Monsieur, tirer raison de la cruauté exercée envers les officiers et les troupes que vous fîtes prisonniers l'année derniere ; et sa majesté étant bien informée qu'après avoir fait massacrer les chirurgiens, à qui vous aviez permis de descendre de ses vaisseaux, pour panser les blessés, vous avez encore laissé périr de misere une partie de ce qui restoit de ses troupes, les retenant toutes en captivité, contre la teneur du cartel d'échange arrêté entre les couronnes de France et de Portugal. Elle m'a ordonné d'employer ses vaisseaux et ses troupes à vous forcer de vous mettre à sa discrétion, et de me rendre tous

les prisonniers françois, et de faire paier aux habitans de cette colonie des contributions suffisantes pour les punir de leurs cruautés, et dédommager amplement sa majesté de la dépense qu'elle a faite pour un armement aussi considérable. Je n'ai point voulu vous sommer de vous rendre, que je ne me sois vu en état de vous y contraindre, et de réduire votre pays et votre ville en cendres, si vous ne vous rendez à la discrétion du roi mon maître. J'apprends aussi, Monsieur, que l'on a fait assassiner M. du Clerc. Je n'ai point voulu user de représailles sur les Portugais qui sont tombés en mon pouvoir, l'intention de sa majesté n'étant point de faire la

guerre d'une maniere indigne d'un roi très-chrétien, et je veux croire que vous avez trop d'honneur pour avoir eu part à ce honteux massacre ; mais sa majesté veut que vous m'en nommiez les auteurs, pour en faire une justice exemplaire. Si vous différez d'obéir à sa volonté, tous vos canons, toutes vos barricades, enfin toutes vos troupes ne m'empêcheront pas d'exécuter ses ordres, et de porter le fer et le feu dans toute l'étendue de ce pays. J'attends, Monsieur, votre réponse : faites-la prompte et décisive ; autrement vous connoîtrez que, si jusqu'à présent, je vous ai épargné, ce n'a été que pour m'épargner à moi-même l'horreur d'envelopper les innocens

avec les coupables. Je suis, Monsieur, très-parfaitement, etc. »

Le gouverneur renvoya le tambour avec cette réponse :

« J'ai vu, Monsieur, les motifs qui vous ont obligé de venir de France dans ce pays. Pour ce qui regarde le traitement des prisonniers françois, il a été suivant l'usage de la guerre ; il ne leur a manqué ni pain de munition, ni aucun des autres secours, quoiqu'ils ne le méritassent pas, par la maniere dont ils ont attaqué le pays du roi mon maître, sans avoir de commission du roi très-chrétien : cependant, je leur ai accordé la vie au nombre de 600 hommes, comme ces mêmes prisonniers le pourront certifier. Je

les

les ai garantis de la fureur des noirs, qui vouloient les passer tous au fil de l'épée; enfin, je n'ai manqué en rien de ce qui les regarde, les ayant traités suivant les intentions du roi mon maître. A l'égard de la mort de M. du Clerc, je l'ai mis, à sa sollicitation, dans la meilleure maison de ce pays, où il a été tué. Qui l'a tué? C'est ce qu'on n'a pu vérifier, quelques diligences qu'on ait faites, tant de mon côté, que de celui de la justice : je vous assure que si l'assassin se trouve, il sera châtié, comme il le mérite. En tout ceci, il ne s'est rien passé qui ne soit tel que je vous l'expose. Pour ce qui est de vous remettre la place; quelques mena-

ces que vous me fassiez, le roi mon maître, me l'ayant confiée, je n'ai point d'autre réponse à vous faire, sinon que je suis prêt à la défendre jusqu'à la derniere goutte de mon sang : j'espere que le Dieu des armées ne m'abandonnera pas dans une cause aussi juste que celle de la défense de cette place, dont vous voulez vous emparer, sur des prétextes frivoles et hors de raison. Dieu conserve votre seigneurie. Je suis, Monsieur, etc. *Signé*, DOM FRANCISCO DE CASTRO-MORAIS. »

Du Guay-Trouin, ayant lu cette réponse, résolut d'attaquer la place avec la plus grande vivacité. Il parcourut toute la côte, pour examiner les endroits par où l'on pour-

roit la forcer. Le 20, il fit avancer deux de ses vaisseaux près des bénédictins ; leur ordonna, ainsi qu'aux batteries, de faire un feu continuel, et de se disposer à livrer l'assaut le lendemain à la pointe du jour. Pour cet effet, sitôt que la nuit fut arrivée, il fit embarquer dans des chaloupes les troupes destinées à l'attaque des retranchemens des bénédictins, avec ordre d'aller se loger sur cinq vaisseaux portugais qui étoient dans cet endroit. Lorsque ces chaloupes étoient en route, il s'éleva tout-à-coup un orage terrible : les ennemis les apperçurent à la faveur des éclairs, et firent un très-grand feu de mousqueterie sur elles. Du Guay-Trouin donna aussi-tôt ordre

aux batteries et aux vaisseaux de redoubler leur feu. Le bruit du canon, joint aux éclats du tonnerre, jeta la consternation dans la ville : on crut que les François alloient livrer assaut au milieu de la nuit. Le 21, à la pointe du jour, du Guay-Trouin se mit à la tête d'un détachement, pour faire une attaque du côté de la Conception, envoya ordre au chevalier de Goyon d'attaquer par un autre endroit, et fit dire en même-tems aux troupes qui étoient dans les cinq vaisseaux Portugais, de donner l'assaut aux retranchemens des bénédictins. Dans l'instant où toutes ces attaques alloient commencer, M. de la Salle, aide-de-camp de M. du Clerc, et qui étoit resté

prisonnier dans Rio-Janeiro, parut; dit à du Guay-Trouin que les milices et les habitans, effrayés par le feu terrible des François, et craignant qu'ils ne donnassent un assaut général, avoient abandonné la ville; que les troupes réglées avoient été frappées de la même terreur, et qu'elles s'étoient aussi enfuies; mais qu'elles avoient mis le feu aux plus riches magasins, et laissé des mines sous les forts des bénédictins et des Jésuites, dans l'intention d'y faire périr au moins une partie des François; qu'il avoit profité de la confusion où les habitans et les troupes s'étoient trouvés, pour s'enfuir; enfin, qu'il s'étoit hâté de venir avertir le général françois de

ce qui se passoit, afin qu'il sût quel parti il avoit à prendre.

Sur ces avis, du Guay-Trouin pressa sa marche ; s'empara, mais avec précaution, des retranchemens de la conception et des bénédictins ; se mit ensuite à la tête des grenadiers, entra dans la place ; s'empara de tous les forts et des autres postes qui méritoient quelque attention ; fit en même-tems éventer les mines.

En entrant dans la ville, il rencontra les prisonniers qui étoient restés de la défaite de M. du Clerc, et qui avoient profité de la confusion où s'étoient trouvés les habitans et les troupes, pour briser les portes de leurs prisons. Il les fit tous conduire dans le fort des bénédic-

tins ; conféra avec les principaux officiers, sur les mesures qu'on devoit prendre pour arrêter le pillage. On posa des sentinelles ; on établit des corps-de-garde dans tous les endroits nécessaires, et l'on défendit aux soldats et aux matelots, sous peine de la vie, d'entrer dans la ville. L'avidité l'emporta sur la crainte du châtiment : ceux qui composoient les corps-de-garde et les patrouilles, se mêlerent avec les matelots et les soldats pendant la nuit. La plupart des magasins et des maisons furent enfoncés, les vins furent répandus, les vivres, les meubles furent jetés dans les rues. Du Guay-Trouin fit punir de mort plusieurs soldats et matelots ; mais rien ne pouvoit arrêter le pil-

lage : il prit le sage parti d'occuper ses troupes à transporter dans des magasins tous les effets que l'on put ramasser. Le 23, il se rendit maître de tous les forts, et fit enclouer tous les canons des batteries qui n'étoient pas fermées.

Pendant qu'il étoit occupé à ces opérations, plusieurs noirs transfuges lui apprirent que le gouverneur de la ville, et Dom Gaspard d'Acosta, commandant de la flotte, avoient rassemblé leurs troupes ; qu'ils étoient retranchés à une lieue de la ville, et attendoient un puissant secours des mines que devoit leur amener Dom Antoine d'Albuquerque, général assez renommé parmi les Portugais. Sur cet avis, il prit toutes

les précautions qu'il crut nécessaires, pour se défendre en cas d'attaque. Tout étant en ordre, il sentit que son devoir demandoit qu'il veillât aux intérêts du roi et à ceux des armateurs. Les Portugais avoient emporté tout leur or dans les bois, brûlé ou coulé à fond leurs meilleurs vaisseaux, et mis le feu aux plus riches magasins; presque tout ce qui restoit d'effets étoit en proie à l'avidité des soldats et des matelots, qu'on ne pouvoit arrêter. Ce grand homme se trouva dans un embarras terrible : il lui étoit impossible de rester long-tems dans la place, parce qu'il y avoit trouvé peu de vivres, et ne pouvoit pénétrer dans les terres, pour en avoir. Il voyoit

que les dépenses considérables qu'on avoit faites pour l'armement, seroient perdues ; que ses peines et ses travaux seroient sans fruit, mais il trouva des ressources dans son génie et dans sa fermeté : il fit dire au gouverneur, que s'il tardoit à racheter la ville par une contribution, il alloit la réduire en cendres, et en sapper jusqu'aux fondemens ; et, afin de lui faire une impression plus vive, il envoya deux compagnies de grenadiers, brûler toutes les maisons de campagne à demi-lieue à la ronde. Un corps assez considérable de troupes portugaises alla les attaquer, et les auroit taillés en pieces, si du Guay-Trouin n'avoit eu la précaution de les faire suivre par trois autres

compagnies. Le corps de portugais fut enfoncé : on en tua beaucoup, et le reste prit la fuite : l'officier qui le commandoit resta sur la place.

Après cet échec, le gouverneur de Rio-Janéiro envoya deux officiers de marque au général françois, pour traiter du rachat de la ville. Ils lui dirent que, le peuple s'étant enfui avec ses richesses dans les bois et sur les montagnes, il étoit impossible au gouverneur de trouver plus de six cents mille cruzades (1) ; encore demandoit-il beaucoup de tems pour fournir cette somme. Du Guay-Trouin rejeta la proposition avec mépris ;

(1) Monnoie de Portugal qui vaut deux livres de France.

fit voir aux députés qu'il ruinoit absolument les lieux que le feu ne pourroit mettre en cendres.

D'autres Negres déserteurs lui apprirent, peu de tems après, que Dom Antoine d'Albuquerque avoit dépêché un exprès au gouverneur, pour l'avertir qu'il lui amenoit un secours considérable, et qu'il ne tarderoit pas à le joindre. Du Guay-Trouin forma sur-le-champ le projet de faire un coup de main avant cette jonction. Il ordonna à toutes ses troupes de se tenir prêtes à partir sans tambour, lorsque la nuit seroit un peu avancée. On lui obéit avec tant de zèle et de promptitude, que, malgré l'obscurité et la difficulté des chemins, il se trouva à la pointe du jour en présence

présence des ennemis. Son avant-garde, commandée par le chevalier de Goyon, ne fit halte qu'à une demi-portée de fusil de la hauteur qu'ils occupoient, et sur laquelle leurs troupes parurent en bataille : elles avoient reçu un renfort de 1200 hommes, qui étoient arrivés, depuis peu, de l'île-Grande. Du Guay-Trouin fit ranger ses bataillons en front de banniere, prêts à livrer combat. Il eut en même-tems soin de faire occuper les hauteurs et les défilés ; détacha plusieurs petits corps ; leur fit faire un assez grand tour, pour qu'ils prissent les ennemis en flanc, aussi-tôt qu'ils sauroient qu'on seroit aux prises.

Le gouverneur, étonné de l'ac-

tivité des François, envoya à leur général un jésuite, avec deux de ses principaux officiers, pour lui représenter qu'il avoit offert tout l'or dont il pouvoit disposer, et ajouter que tout ce qu'il pouvoit faire, étoit d'y joindre dix mille cruzades, qu'il tireroit de sa bourse; cinq cents caisses de sucre, et tous les bestiaux dont les François pourroient avoir besoin pour leur subsistance; que si ces offres ne lui convenoient pas, il prendroit le parti qu'il voudroit.

Du Guay-Trouin assembla le conseil : on y décida que si l'on passoit sur le ventre des Portugais, l'on ne pourroit plus les faire contribuer, et qu'il falloit accepter les offres du gouverneur. En con-

séquence, on lui demanda pour ôtages douze des principaux officiers ; une soumission de payer les six cents mille cruzades dans quinze jours, et de fournir aux François tous les bestiaux dont ils auroient besoin. On convint en outre, qu'il seroit permis à tous les marchands portugais d'aller à bord des vaisseaux françois et dans la ville, acheter tous les effets et toutes les marchandises qui leur conviendroient.

Le lendemain, 11 octobre, Dom Antoine d'Albuquerque arriva au camp des Portugais, avec trois mille hommes de troupes réglées, moitié cavalerie, moitié infanterie. Pour s'y rendre plus promptement, il avoit fait mettre

l'infanterie en croupe ; s'étoit en outre fait suivre par 600 noirs bien armés, et qui arriverent le lendemain. Ce secours venoit un peu tard, à la vérité ; mais il étoit trop considérable, pour ne pas causer de l'inquiétude à du Guay-Trouin ; d'ailleurs, les noirs transfuges lui assuroient que, malgré la capitulation et les ôtages livrés, les Portugais avoient résolu de l'attaquer pendant la nuit. Il eut soin de se tenir sur ses gardes, et fit porter dans ses vaisseaux toutes les caisses de sucre et les autres marchandises qu'on put rassembler. Comme la plupart de ces marchandises n'étoient de vente que dans les contrées méridionales, il les fit mettre dans trois

vaisseaux, en confia le commandement à M. de la Ruffiniere, et les envoya dans la mer du sud. Il vendit ensuite aux Portugais les vaisseaux qu'il avoit pris sur eux, les marchandises gâtées, et en tira le meilleur parti qu'il put.

Les ennemis, ayant achevé le dernier paiement le 4 novembre, il évacua la ville, garda seulement quelques forts, pour assurer son départ. Il fit mettre le feu à un vaisseau de guerre portugais, qui étoit échoué, et qu'on n'avoit pu relever, et à un navire marchand qu'il n'avoit pu trouver à vendre. Dès le premier jour qu'il étoit entré dans la ville, il avoit eu soin de faire rassembler les vases sacrés, l'argenterie et les ornemens des

églises ; de les faire mettre dans de grands coffres, de punir, même de mort, ceux qui les avoient profanés, et qui s'en trouvoient saisis. Lorsqu'il fut sur le point de partir, il confia ce dépôt aux jésuites, et les chargea de le remettre à l'évêque du lieu. Il dit dans ses mémoires, que ces religieux avoient mérité son estime.

Ce héros a rempli son projet : il se hâte de faire les préparatifs de son départ ; distribue sur les vaisseaux de son escadre les dépouilles des Portugais, dont il va enrichir la France. Persuadé que les éloges sont agréables à ceux qui les ont véritablement mérités, il en donne aux officiers, aux soldats, aux matelots en général ; en

nomme quatre, qui sont MM. de Goyon, de Courserac, de la Beauve et de Saint-Germain; assure que c'est à leur courage, à leur activité et à leur prudence, qu'il doit le succès de son entreprise. S'ôter à soi-même la gloire d'une victoire, d'une conquête, pour l'attribuer à d'autres, c'est triompher encore une fois.

Son escadre mit à la voile le 13 de décembre 1711, et arriva le 29 de janvier 1712 à la hauteur des Açores, où une tempête terrible sépara tous les vaisseaux qui la composoient. Le *Lys*, que du Guay-Trouin montoit, fut démâté; ses voiles furent brisées et emportées: il se trouva dans une si grande détresse, qu'il eut recours

aux signaux ; tira plusieurs coups de canon, mit des feux à ses hautbans ; mais tous les autres vaisseaux étoient aussi maltraités que le sien : ils ne purent le joindre. Le chevalier du Bois de la Motte, qui montoit la frégate l'*Argonaute*, montra dans cette occasion son courage et son amitié pour du Guay-Trouin ; il s'exposa à périr, et se tint toujours à portée de lui donner du secours. Cette tempête dura deux jours avec la même violence. Lorsqu'elle fut appaisée, du Guay-Trouin rejoignit le *Brillant*, l'*Argonaute*, la *Bellone*, l'*Amazone* et l'*Astrée*, et ils entrerent dans la rade de Brest, le 6 Février : l'*Achille* et le *Glorieux* y arriverent deux jours après : le *Mars*, après avoir beaucoup

souffert, se rendit au Port-Louis; l'*Aigle* relâcha à l'île de Cayenne, avec une prise qu'il escortoit. Il périt à l'ancre, et son équipage s'embarqua sur la prise pour repasser en France. On n'a jamais eu de nouvelles du *Magnanime* et du *Fidele*; la tempête les fit sans doute périr. Il y avoit près de 1200 hommes d'équipage, avec un assez grand nombre d'officiers et de gardes-marine. Le *Magnanime* portoit plus de 600000 livres en or et argent, et étoit rempli de marchandises. Ce qui affligea le plus du Guay-Trouin, fut la perte des matelots, des soldats, des gardes-marine et des officiers, entr'autres celle du chevalier de Courserac. Du Guay-Trouin fait, dans ses mémoires,

le plus grand éloge de la valeur, de la prudence du chevalier de Courserac, et assure que la France perdit en lui un grand homme. Ces marques d'estime de la part d'un héros sont bien glorieuses pour la mémoire du chevalier de Courserac.

Le retour du chargement des deux vaisseaux envoyés à la mer du sud, joint à l'or et aux autres effets apportés de Rio-Janéiro, payerent la dépense de l'armement, et procurerent aux intéressés 92 pour cent. On perdit à la mer du sud plus de cent mille piastres, par la mauvaise-foi de ceux auxquels on avoit confié des marchandises. Cette perte, jointe à celle des vaisseaux le *Magnanime*, le *Fidele* et l'*Aigle*,

fut si considérable, qu'on auroit eu encore cent pour cent de plus. Les richesses que du Guay-Trouin apporta en France, furent peu considérables, en comparaison de la perte qu'il causa aux Portugais. Six cents dix mille cruzades de contribution; une quantité prodigieuse de marchandises pillées, ou consumées par le feu, ou portées sur l'escadre françoise; soixante vaisseaux marchands, trois vaisseaux de guerre pris ou brûlés, causerent à la colonie de Rio-Janéiro un dommage de plus de vingt-cinq millions.

Du Guay-Trouin se rendit à S. Malo, pour se reposer pendant quelque tems, au milieu de sa famille, des fatigues qu'il avoit

essuyées dans cette expédition. Son nom remplissoit toute la France; il étoit dans toutes les bouches. Le long des routes, le peuple s'attroupoit autour de lui pour le contempler; chacun vouloit dire : Je l'ai vu. Un jour qu'une grande foule étoit autour de lui, une dame de marque passa : elle demanda ce qu'on regardoit : on lui dit que c'étoit du Guay-Trouin. Aussi-tôt elle perça la foule, pour le mieux voir. Du Guay-Trouin lui paroissant étonné, elle lui dit : *Monsieur, je voulois voir un héros en vie.* On ne peut recevoir un éloge plus flatteur et en même-tems mieux mérité.

Il se rendit à Versailles, vers le mois d'avril 1712, pour faire sa

cour

cour au roi, qui le reçut avec le plus grand accueil. Sa majesté vouloit le nommer chef d'escadre par une promotion particuliere; mais on lui représenta qu'il falloit différer jusqu'à une promotion générale, pour ne pas faire de passe-droit à plusieurs anciens capitaines de vaisseau. Elle lui accorda une pension de 2000 livres sur l'ordre de S. Louis; lui donna la Cornette, au mois d'août 1715, et lui en annonça elle-même la nouvelle, un jour qu'elle le trouva dans la foule des courtisans, lorsqu'elle alloit à la messe. Peu de tems après, Louis XIV mourut. Du Guay-Trouin, qui avoit reçu plusieurs fois de ce monarque des preuves de bonté, fut pénétré de

douleur; il quitta la cour, et se retira dans son pays.

M. le duc d'Orléans, régent du royaume, lui donna le département de Brest et de toutes les côtes de Bretagne; le chargea de veiller à la conservation des vaisseaux; d'en perfectionner la construction; d'entretenir la discipline dans les ports où il commandoit. Son altesse royale le mit à la tête d'un conseil des Indes, qu'elle forma; mais sa santé ne lui permettant pas d'y assister, le cardinal du Bois, alors ministre, le pria, au nom du régent, d'aider ce conseil de ses avis; de faire un mémoire à ce sujet, et de le lui envoyer. Du Guay-Trouin, pour remplir les intentions du prince, alloit le plus

souvent qu'il pouvoit chez ce ministre ; lui communiquoit ses observations , et le ministre les mettoit presque toujours en usage. Après la mort du cardinal du Bois, le régent ordonna à du Guay-Trouin de se rendre une fois par semaine auprès de lui , pour lui dire librement ce qu'il penseroit sur la marine et le commerce. Du Guay-Trouin, flatté de la confiance que ce grand prince lui marquoit, fit tout son possible pour la mériter de plus en plus : il ne cessoit de lui représenter qu'il étoit d'une utilité extrême pour la France , d'entretenir une marine capable d'inspirer de la terreur à ses voisins. Le régent goûtoit ses avis et se proposoit de les suivre, mais la

mort enleva ce grand prince à la France, et priva du Guay-Trouin d'un puissant protecteur.

On ne l'oublia cependant pas à la cour; Louis XV le fit commandeur de l'ordre de S. Louis, le 1 mars, et lieutenant-général le 27 du même mois. En 1731, on lui donna le commandement d'une escadre que l'on se proposoit d'envoyer dans la Méditerranée, pour y faire respecter la nation françoise. Elle étoit composée de l'*Espérance* de 72 canons, du *Léopard* de 60, du *Toulouse* de 60, de l'*Alcion* de 54. Du Guay-Trouin monta l'*Espérance* : il partit le 3 juin, arriva en peu de tems à Alger; força le dey de délivrer plusieurs esclaves italiens, pris sur

les côtes de France. De là, il se rendit à Tunis, fit dire au dey que la cour n'étoit pas contente de ses corsaires, et en obtint satisfaction; passa ensuite à Tripoli de Barbarie, affermit la bonne intelligence qui étoit entre la France et cette nation : il en reçut même de grands honneurs. Il détacha le *Léopard* et l'*Alcion*, pour aller visiter Alexandrie, S. Jean d'Acre, et Seide; alla, avec l'*Espérance* et le *Toulouse* à Alexandrette et à Tripoli de Syrie; l'escadre se rejoignit à l'île de Chypre; et, après avoir mouillé dans différentes îles de l'archipel, elle se rendit à Smirne, où du Guay régla, d'une maniere avantageuse, toutes les affaires qui concernoient la France.

S'il ne donna pas dans cette expédition des preuves de sa valeur, il en montra de ses talens pour les négociations.

La guerre s'étant déclarée avec l'empereur en 1733, et les armemens formidables que faisoient les anglois devenant suspects, la cour fit armer à Brest une escadre de 16 vaisseaux de ligne et de 4 frégates, et en donna le commandement à du Guay-Trouin. L'espoir de se signaler et d'acquérir de nouveaux lauriers, arrêta les maux qui attaquoient sa santé depuis plusieurs années. Il montra autant d'activité que s'il eût été à la fleur de son âge, il alloit continuellement visiter les vaisseaux; faisoit faire tous les jours de nouveaux

exercices à ses troupes, leur apprenoit la manœuvre dans un combat naval, dans les abordages, et principalement dans les descentes, qui, de toutes les opérations maritimes, lui paroissoient demander le plus d'ordre et de précaution.

Tous ces préparatifs furent inutiles, la paix se fit, et l'on envoya à Brest ordre de désarmer les vaisseaux. La tranquillité dans laquelle du Guay-Trouin se trouva, donna la liberté à ses maux de revenir le tourmenter. Il se fit transporter à Paris; mais les médecins décidérent que tout leur art lui seroit inutile. Sentant lui-même sa fin approcher, il écrivit à M. le cardinal de Fleury, pour recommander sa famille au roi. S. E. lui fit cette réponse :

“ Si j'ai différé, Monsieur, de répondre à votre lettre du 17 septembre, ce n'a été que pour la pouvoir lire au roi, qui en a été attendri, et je n'ai pu moi-même m'empêcher de répandre des larmes. Vous pouvez être assuré que sa majesté sera disposée, en cas que Dieu vous appelle à lui, à donner des marques de sa bonté à votre famille; et je n'aurai pas de peine à faire valoir auprès d'elle votre zele et vos services. Dans le triste état où vous êtes, je n'ose vous écrire une plus longue lettre, et je vous prie d'être persuadé que je connois toute l'étendue de la perte que nous ferons, et que personne au monde n'a pour vous des senti-

mens plus remplis d'estime et de considération, que ceux avec lesquels je fais profession, monsieur, de vous honorer. *Signé*, le C. DE FLEURY. „

Après avoir reçu ce dernier témoignage des bontés du roi, et de l'estime de M. le cardinal de Fleury, il ne songea plus qu'à se préparer à la mort, qu'il voyoit approcher sans effroi. Enfin, il mourut le 27 septembre 1736. Ne s'étant pas marié, il ne laissa point de postérité.

Du Guay-Trouin avoit la physionomie noble et agréable; la taille avantageuse et bien proportionnée; beaucoup de goût et d'adresse en même tems pour tous les exercices du corps. Quoiqu'il

eût le caractere très-doux, il étoit fort délicat sur le point d'honneur. Les dignités ne l'énorgueillirent point : il vécut toujours avec ses anciens amis comme s'il n'eût eu que le même mérite et la même fortune qu'eux. S'il rencontroit de ces hommes qui tirent vanité de leur naissance, et croient qu'elle les rend supérieurs aux autres, il leur faisoit sentir, avec vivacité, que le mérite personnel est préférable à tout ; et la crainte qu'il inspiroit tenoit lieu de preuve à ceux qui n'écoutoient pas la raison. Il étoit respecté dans le corps de la marine. Il faisoit observer la discipline militaire avec sévérité : les bons officiers et les bons soldats l'aimoient et l'esti-

moient. Il ne faisoit aucune attention aux sentimens que ceux qu'il méprisoit, avoient à son égard : il étoit naturellement sombre et mélancolique, ne se mêloit presque jamais dans les conversations vulgaires. Né pour de grands objets, il ne s'occupoit que de ceux qui sont au-dessus des hommes ordinaires. Souvent, après lui avoir parlé long-tems, on s'appercevoit qu'il n'avoit ni entendu ni écouté. Il avoit cependant l'esprit juste, et personne ne voyoit mieux que lui ce qui pouvoit faire réussir, ou manquer une entreprise : toutes les circonstances se trouvoient à la fois sous ses yeux. Lorsqu'il formoit un projet, il comptoit sa valeur pour rien ; lorsqu'il l'exé-

cutoit, elle faisoit tout, étoit l'aiguillon des officiers et des soldats.

On assure que du Guay-Trouin avoit des opinions singulieres sur la prédestination, et qu'il les suivoit souvent. Comme presque tous les héros, il étoit généreux et désintéressé. Après avoir pris une multitude de vaisseaux, enlevé les richesses de la plus opulente ville du Brésil, il ne laissa que des biens médiocres. Il n'aimoit ni le vin ni la table; mais il avoit un penchant invincible pour les femmes : c'est le vice des grands hommes, et le moins funeste à l'humanité.

FIN.

VIES
DES
PLUS CELEBRES
MARINS.



MICHEL DE RUITER

VIE DE RUITER,

LIEUTENANT - AMIRAL - GÉNÉRAL DE HOLLANDE ET DE WEST-FRISE.

Par M. Richer, Auteur de plusieurs Ouvrages de Littérature.

TOME PREMIER.



A PARIS,

Chez BELIN, Libraire.

1789.

Avec approbation et privilege du Roi.

AVANT-PROPOS.

RUITER se félicitoit d'être né Hollandois, et la Hollande se glorifioit de le compter au nombre de ses citoyens. Il parut dans un tems où cette nation venoit de secouer un joug qui lui étoit d'autant plus odieux qu'on vouloit encore l'appesantir. Le desir de la liberté avoit armé tous les bras ; développé les talens, excité l'émulation ; tous les officiers, tous les soldats même étoient des héros. Les Hollandois firent des exploits qui étonnerent l'Europe, le

monde entier : ils forcerent un puissant monarque à renoncer aux droits qu'il avoit sur eux, parce qu'il ne pouvoit plus les exiger.

Cette république montra, dès son berceau, le degré de puissance auquel elle pouvoit s'élever : malgré les embarras de la guerre, les dépenses énormes qu'elle étoit obligée de faire, elle s'occupa du commerce ; établit une compagnie des Indes Orientales, et en tira des sommes qui la dédommagerent amplement de celles que la guerre lui coûtoit.

C'étoit sa destinée de ne voir sa liberté solidement établie, qu'après avoir essuyé des troubles intérieurs et soutenu la guerre contre les plus formidables puissances de l'Europe : mais, ce qui sembloit annoncer sa ruine, servoit à sa conservation et à sa gloire. La nécessité de se défendre, tenoit les Hollandois sans cesse sous les armes. Bientôt ils furent en état d'attaquer, et étendirent leur domination dans les quatre parties du monde ; établirent des colonies à Batavia, à Malaca, dans l'île de Cei-

lan, à Paliacate, dans les Moluques, sur la côte de Coromandel, etc. au Cap de Bonne-Espérance, sur la côte de Guinée, dans plusieurs îles de l'Amérique méridionale. Dédaignant le faste, ne s'occupant que du commerce, ils sont devenus le peuple le plus opulent de l'Europe.

Ils ont hérité de la valeur de leurs ancêtres : les anciens appeloient Bataves, les peuples qui habitoient le pays qu'on nomme aujourd'hui Hollande. Jules-César fit alliance avec eux, et s'en servit utilement

contre les Gaulois. Les empereurs Romains les employoient dans toutes les expéditions importantes qu'ils entreprenoient. Leur cavalerie passoit pour la meilleure de ce tems, et leur infanterie combattoit avec une intrépidité extraordinaire. Les Romains, enfin, avoient une si haute idée du courage de ces peuples, qu'ils chercherent plutôt les moyens de gagner leur amitié que de les subjuguer : ils leur donnerent le titre d'alliés de l'Empire.

Lorsque les Francs furent établis dans les Gaules, ils

soumirent les Bataves. Sous la seconde race des rois des France, les officiers de la couronne et les grands seigneurs se rendirent souverains dans les pays qu'ils gouvernoient. Alors les provinces des Pays-Bas essuyerent diverses révolutions : souvent elles furent séparées, et quelquefois réunies sous la domination d'un seul prince. Ces souverains n'avoient point un pouvoir absolu : ils étoient seulement les chefs d'un peuple libre. Ce pays passa enfin sous la domination des derniers ducs de Bourgogne. Phi-

lippe-le-Hardi devint souverain de la Flandre et du Brabant, par son mariage avec Marguerite de Flandre. En 1438, Philippe-le-Bon hérita de la Hollande et du Haynaut, par la mort de Jacqueline de Baviere. En 1477, Marie, fille de Charles-le-Hardi, et unique héritiere de la maison de Bourgogne, porta cette riche succession dans la maison d'Autriche, par son mariage avec Maximilien I, ayeul de Charles-Quint. Ce prince joignit à ces provinces, celles d'Utrecht,

d'Overisel, de Frise, de Groningue et de Gueldre.

Ces divers changemens de souverains n'affoiblirent point l'amour que les Bataves ont toujours conservé pour la liberté : ils voulurent être gouvernés selon leurs anciennes loix. La noblesse et le peuple composoient les états de chaque province ; ils régloient les sommes qu'on devoit donner au souverain, et décidoient sur les affaires importantes. La noblesse avoit la principale direction de ces assemblées ; mais le peuple y donnoit aussi sa voix. Le souverain

rain avoit trois conseils : le premier étoit le conseil d'état, composé des nobles et des personnes les plus distinguées parmi la bourgeoisie, on y régloit les affaires générales des provinces ; le second étoit le conseil des Finances, il régloit l'administration des biens du prince, et des sommes que chaque province lui accordoit ; enfin le conseil privé, qui délibéroit sur les affaires purement dépendantes de l'autorité du prince, et pour prendre des résolutions sur ses desseins particuliers.

Maximilien trouva beaucoup de résistance, lorsqu'après la mort de Marie de Bourgogne, sa femme, il voulut exercer un pouvoir arbitraire sur ce pays. Philippe-le-Beau, son fils, se conduisit avec beaucoup de douceur, et fut chéri par tous les habitans des Pays-Bas. Charles d'Autriche, fils du dernier, fut obligé d'accepter un tuteur que les états lui donnerent pendant sa minorité. Ce prince devenu empereur, roi d'Espagne, traita toujours avec ménagement les habitans des Pays-Bas.

Philippe II, fils de Charles-Quint, avoit un caractere trop dur pour suivre la politique de son pere. Les Pays-Bas étoient dans un état très-florissant avant qu'il en devînt souverain. On y comptoit plus de trois cents cinquante villes environnées de murailles, six mille trois cents bourgs très-considérables, et remplis par un nombre prodigieux d'habitans qui sembloient également nés, pour le commerce, la navigation et la guerre.

Pendant la guerre que Philippe avoit eue à soutenir

contre la France, il avoit fait entrer des troupes Castillanes dans les Pays-Bas. A la paix qui se fit en 1559, les états de ce pays lui présenterent une requête, pour le supplier de les retirer; mais il ne leur fit aucune réponse et laissa les troupes. Cette conduite commença à indisposer ces peuples. Les édits rigoureux qu'il fit publier contre la nouvelle doctrine, l'érection de nouveaux évêchés, acheverent d'aigrir les esprits : on se persuada qu'il vouloit établir en Flandre une inquisition en-

core plus rigoureuse que celle d'Espagne.

Philippe donna le gouvernement des Pays-Bas à Marguerite de Parme, fille naturelle de Charles-Quint ; et nomma pour son conseil le cardinal Granvelle, homme dur et impérieux. Il voulut prendre une autorité absolue, et établir l'inquisition. Guillaume, prince d'Orange, les comtes d'Egmont et de Horn, les marquis de Bergues et de Montigny se liguerent contre ce ministre, et Philippe fut obligé de le rappeller : mais ce prince

persista à vouloir établir l'inquisition dans ce pays, et faire exécuter les édits rigoureux qu'il avoit portés contre les nouvelles religions. On crut que son intention étoit de faire périr tous ceux qui ne faisoient pas profession de la religion romaine. Le peuple s'attroupa, prit les armes, pilla les églises, brisa les images.

Le roi d'Espagne envoya le duc d'Albe dans les Pays-Bas, à la tête d'un corps de troupes de dix mille hommes, avec un pouvoir illimité. Il y arriva vers le

commencement de l'année 1568 ; commença par établir un conseil qu'on nomma *le Conseil de Sang* ; fit trancher la tête à tous ceux qui furent accusés d'avoir eu part aux troubles.

Pendant ce tems Guillaume, prince d'Orange, levoit des troupes en Allemagne. Il les partagea en deux corps ; donna le commandement d'un à Louis, son frere, qui entra dans la Frise, où il battit le comte d'Aremberg ; se mit à la tête de l'autre, passa dans le Brabant : mais le duc d'Albe marcha à sa

rencontre et le força de se retirer. Le vainqueur voulut exiger des contributions exorbitantes : plusieurs villes se révolterent ; le prince d'Orange revint avec de nouvelles troupes ; les rébelles le prirent pour leur chef ; lui prêterent serment de fidélité. Le duc d'Albe assiégea plusieurs villes révoltées ; prit Nearden et Harlem, y commit des cruautés qui acheverent de rendre la domination de Philippe II odieuse dans les Pays-Bas. Les mécontens se rendirent en foule sous les drapeaux du prince

d'Orange : il remporta quelques avantages sur Dom Juan d'Autriche qui avoit succédé au prince d'Albe ; forma l'*Union d'Utrecht* dans laquelle entrerent les provinces de Gueldre, de Zutphen, de Hollande, de Zélande, d'Utrecht, de Frise, d'Overissel et de Groningue. Elle fut signée le 23 janvier 1579. Cette union est la base fondamentale de la république de Hollande. Le roi d'Espagne fit encore des efforts pour faire rentrer la Hollande sous sa domination ; mais ils furent inuti-

les ; son successeur reconnut enfin les Hollandois comme une nation libre et indépendante.

Ils présumerent alors, peut-être, trop de leurs forces ; eurent l'imprudence de mécontenter la France et l'Angleterre ; s'attirerent une guerre qui pensa leur devenir funeste ; mais ce qui sembloit devoir faire leur perte, fit leur conservation. La force de leurs ennemis fit trembler toutes les puissances de l'Europe : elles se liguerent contr'eux, et l'on vit un contraste singulier.

Peu d'années auparavant, la France et l'Angleterre s'étoient réunies contre la maison d'Autriche en faveur de la Hollande; alors cette maison se ligua contr'elles, pour défendre la Hollande. Ce fut dans cette guerre que le héros dont nous présentons la vie déploya ses principaux talens pour la marine.

VIE

VIE

DE

RUITER.

RUITER a rempli le monde de son nom, et prouvé qu'il naît des héros sous le chaume comme sous les lambris dorés.

(*) Ses ancêtres étoient originaires de Berg-op-zoom, ville du Brabant hollandois. Son ayeul, nommé Michel, avoit servi en

(*) Vie de Michel Ruiter, lieutenant-amiral-général de Hollande et de Ouest-Frise, par Gérard Brandt, in-fol. à Amsterdam, 1698, chez P. et J. Blaert.

qualité de soldat, dans le tems que la Hollande combattoit pour sa liberté, contre Philippe II, roi d'Espagne. Il quitta le service; se maria; loua une terre dans un village appellé Goot et situé près de Berg-op-zoom; s'y retira avec sa femme et un fils unique. Il y vivoit tranquillement du fruit de son travail; mais un malheur inattendu le précipita dans la plus affreuse misere. Des cavaliers passerent par son village, lui enleverent deux chevaux qui lui servoient à cultiver sa métairie. Il alla se plaindre aux officiers: il étoit pauvre, mal vêtu; ils ne daignerent pas l'écouter. Le malheur lui inspira de la ruse, lui donna de la hardiesse:

il chercha l'endroit où les cavaliers avoient mis ses chevaux à paître, le découvrit, les enleva pendant la nuit, les conduisit dans un lieu écarté, pour les dérober aux recherches des cavaliers. Ceux-ci ne les trouvant pas le lendemain, se douterent de ce qui étoit arrivé, allerent à la maison de Michel pour les reprendre; voyant qu'il n'y étoit pas, ils y mirent le feu. Le mari et la femme se hâterent de sortir: dans leur premier trouble, ils oublierent leur enfant. La tendresse maternelle avertit bientôt la mere: elle se souvient que son fils est couché dans un grenier qui sert de chambre à la maison; s'élance au milieu

des flammes; va le chercher, le jette par la fenêtre sur une couverture que tendent son mari et une servante; se précipite après lui : ni la mere, ni l'enfant ne sont blessés. Voilà de quelle maniere fut sauvé le pere du grand Ruiter : il se nommoit Adrien.

L'infortuné Michel se rendit à Berg-op-zoom avec sa femme qui tenoit son enfant entre ses bras. Ils trouverent des hommes sensibles qui leur fournirent les secours les plus pressans et les moyens de gagner leur vie. Lorsque leur fils fut en état de travailler, il alla à Flessingue, ville de la Zélande; prit l'état de matelot, ensuite de porteur de bierre; épousa Alida Jans; dont il eut cinq garcons et et six filles.

Celui dont nous allons donner la vie étoit le quatrieme garçon. Il naquit le 24 mars 1607, à huit heures du matin ; on le nomma Michel, comme son ayeul paternel ; et on lui donna le surnom de Ruiter, que portoit son aïeul maternel, il le conserva toujours. Dès sa jeunesse, il annonça ce qu'il seroit un jour : tous ceux avec lesquels il alloit à l'école, redoutoient sa force et son adresse. Un jour qu'on raccommodoit le clocher le plus élevé de Flessingue, il y monta; quitta l'échaffaud; grimpa jusqu'à la pointe, s'assit dessus : tout ceux qui le virent d'en bas, frémirent. Les ouvriers, qui ne l'avoient pas vu monter, ôterent l'échaffaud et les échelles, sans

l'avertir : on le crut perdu ; mais son sang froid et son adresse le sauverent. Il brisa quelques ardoises avec les talons de ses souliers, se fit un passage et descendit. Alors la crainte de ceux qui le voyoient, se changea en étonnement et en admiration. Tout le monde se répétoit dans Flessingue ce que le jeune Ruiter venoit de faire, et assuroit que ce seroit un excellent matelot.

Lorsqu'il fut en âge de travailler pour gagner sa vie, son pere le mit à filer des cordes dans une corderie. Il travailloit avec tant d'activité qu'il gagnoit six sous par jour, somme alors considérable pour cet état. Lorsqu'il fut parvenu au grade de lieutenant-amiral, il disoit lui-même qu'il

avoit été garçon cordier à six sous par jour. Il étoit si vif et si bouillant qu'il avoit souvent dispuste avec ses camarades : le maître cordier le renvoya. Alors il forma le projet de servir sur mer; alla trouver un contre-maître qui le prit à son service et l'embarqua avec lui le 26 décembre 1618. Ruiter n'avoit alors qu'onze ans. Il montra tant de hardiesse et d'adresse en même-tems, qu'on le mit au rang des matelots et on lui en donna la paie.

Spinola, général des troupes Espagnoles, après avoir pris Juiliers, alla camper devant Berg-op-zoom en 1622. Les états généraux connoissant de quelle importance il étoit pour eux de conser-

ver cette derniere ville, se hâte-rent d'y envoyer du secours par mer avec les meilleurs canoniers qui étoient dans les vaisseaux. Ce qui est étonnant, c'est que Ruiter, qui n'avoit encore que quinze ans, fut du nombre; reçut la paie entiere de canonier, et donna à ce siege de grandes preuves de courage et d'adresse. Le duc de Brunswic et Mansfeld ayant amené des troupes au secours des états, Spinola fut obligé de lever le siege.

Après cette expédition, Ruiter retourna sur les vaisseaux avec ses camarades. Il ne tarda pas à obtenir la place de *Bosseman* (*).

(*) C'est un officier qui a soin des ancres et des cordages; de lever les

Dans un combat qui se livra entre un vaisseau Espagnol et celui qu'il montoit, il sauta un des premiers à l'abordage et fut dangereusement blessé à la tête d'un coup d'esponton. Quelque tems après, son vaisseau fut pris par les Espagnols : mais lorsque Ruiter fut à terre, il trouva moyen de s'échapper. Se voyant dénué de tout, il fut obligé de mandier son pain ; traversa la France, arriva dans sa patrie, accablé de fatigue et de misere. Il se mit sur un vaisseau marchand ; s'appliqua à connoître l'art de la navigation.

---

amures, de bosser les cordages ; et de les mettre sur des pieces de bois destinées à les recevoir.

En 1631 il épousa Marie Velters de Grypskerke : mais elle mourut au bout de dix mois en couche d'une fille qui mourut aussi. Ce fut, à peu-près dans ce tems, qu'il fut élevé au grade de pilote, et fit, en cette qualité, plusieurs voyages ; alla au Groenland, à la terre Magellanique qui est à la pointe méridionale de l'Amérique, proche le détroit de le Maire, où il arriva en 1635. Pendant qu'il y étoit, quantité de vaisseaux y furent poussés par une terrible tempête qui les endommagea tous, et les mit dans un très-grand danger. Ruiter eut l'adresse de faire entrer le sien dans une baie où il n'essuya aucun dommage : mais peu de tems après

il fut aussi battu par une tempête qui brisa ses mâts, déchira ses voiles : on ne le sauva que par une espece de miracle.

Ruiter retourna en Hollande, épousa l'an 1636, en secondes noces, Cornélie Engels, née à Flessingue. L'année suivante, plusieurs marchands équiperent deux vaisseaux pour croiser sur les Dunkerquois; confierent le commandement d'un des deux à Ruiter, l'autre à Juste Van-Sluis. Ruiter prit un vaisseau dunkerquois et un hambourgeois qui vouloient passer en contrebande les marchandises qu'ils portoient. Le partage de ces deux prises occasionna beaucoup de disputes entre les équipages des deux vaisseaux. Les matelots de

Ruiter prétendoient que tout leur appartenoit ; ceux de Van-Sluis vouloient en avoir leur part : Ruiter jugea en faveur des derniers, parce qu'on étoit convenu de ce partage avant de mettre à la voile. Son équipage se mutina au point qu'il fut obligé de retourner à terre. Il eut l'adresse d'éviter treize vaisseaux de Dunkerque qui mirent tout en usage pour le prendre.

Pendant les années 1638, 1639, 1640 et 1641, il alla plusieurs fois au Brésil, passa aux Antilles, y fit un trafic très-avantageux. Dans le cours de ces voyages, il examinoit les côtes avec soin et cherchoit toujours à se perfectionner dans la navigation. Il découvrit plusieurs erreurs dans les

cartes

cartes ordinaires et les marqua sur son journal.

Les Portugais s'étant révoltés le 1 décembre 1640 contre l'Espagne, et ayant proclamé roi le duc de Bragance, sous le nom de Jean I, les états généraux crurent que leur intérêt demandoit qu'ils fissent alliance avec eux et leur prêtassent du secours. Ils s'engagerent par un traité à leur fournir une flotte de vingt vaisseaux de guerre, pouvue de toutes les munitions nécessaires, et confierent au prince d'Orange le soin de choisir les officiers. Il nomma Gysels amiral, et, sur le témoignage qu'on rendit à ce prince de la capacité de Ruiter, il le fit capitaine du vaisseau le *Lievre* et

contre-amiral de toute la flotte ; lui en fit délivrer les provisions.

Ruiter partit de Flessingue le 28 juillet 1641 avec une partie de la flotte, et fut joint le 15 août suivant par l'amiral et le vice-amiral qui conduisoient le reste. La flotte ne put doubler le cap de Montégo en Portugal, que le 19 septembre, parce que le vent lui fut contraire. Elle continua sa route, arriva le lendemain à un quart de lieue de Lisbonne. Quelques jours après elle fit voile vers S. Lucar, d'où elle envoya quelques vaisseaux à Cadix pour reconnoître la flotte d'Espagne qui y étoit à l'ancre. Ils y trouverent vingt-quatre vaisseaux tant grands que petits, en rendirent compte à l'a-

miral qui jugea à propos d'aller au cap S. Vincent, où il espéroit trouver les flottes de Portugal et de France combinées. Il y arriva le 4 de novembre, et, au lieu de l'armée portugaise, il rencontra celle d'Espagne, qui, comme nous venons de le dire, étoit composée de vingt-quatre vaisseaux. Il résolut de l'attaquer, quoiqu'il n'en eût que vingt. Le combat commença à huit heures du matin et dura jusqu'à deux heures après midi, que les deux flottes se séparerent. Les Hollandois y perdirent deux vaisseaux, dont l'un fut pris par les Espagnols, l'autre coulé à fond. Ruiter donna dans cette action les plus grandes preuves de courage et de capacité. Il alloit

avec une intrépidité incroyable au secours de tous ceux qu'il voyoit en danger, et en écartoit les ennemis. Son vaisseau avoit tant reçu de coups de canon qu'il étoit tout criblé. Du côté des Espagnols il y eut deux vaisseaux coulés à fond, et onze cents hommes tant tués que blessés.

La flotte hollandoise alla mouiller dans la riviere de Lisbonne, pour radouber les vaisseaux endommagés. Le roi de Portugal lui envoya des rafraîchissemens, et fit présenter par le consul de Hollande, à chaque capitaine une chaîne d'or de la valeur de 150 liv. et à ces chaînes pendoit une médaille sur laquelle étoit son buste.

Les Hollandois mirent à la voile

le 8 janvier 1642 pour retourner dans leur pays, mais ils n'arriverent que le 21 à Flessingue, parce qu'ils furent continuellement battus par la tempête. Depuis ce moment les états généraux ne songerent plus à faire d'expéditions maritimes contre les Espagnols. Ruiter reprit le commandement d'un vaisseau marchand qui appartenoit aux sieurs Lampsens et qu'il avoit déja monté : mais, comme la paix n'étoit pas encore conclue entre l'Espagne et la Hollande, il eut soin de mettre sur ce vaisseau autant de canons qu'il en pouvoit porter, pour se défendre en cas d'attaque. Dans l'année 1643 qu'il faisoit un voyage en Amérique,

il rencontra un vaisseau de guerre espagnol ; chercha à l'éviter ; mais le vaisseau espagnol le joignit ; lui lâcha toute sa bordée, espérant le couler bas. Ruiter se défendit avec tant de courage, de promptitude et d'adresse, qu'il coula l'Espagnol bas. Alors il donna autant de preuves de son humanité, qu'il venoit d'en donner de sa valeur. Il mit tout en usage pour sauver l'équipage ; parvint à en réchapper une grande partie. Il dit au capitaine qui etoit du nombre de ceux à qui il venoit de conserver la vie : *M'auriez-vous traité de la même maniere, avec mes gens, si vous eussiez fait périr mon vaisseau ?* Le capitaine lui répondit : *Mon intention étoit*

de vous faire tous noyer. Ruiter, justement indigné d'une réponse si insolente et si imprudente, ordonna qu'on jetât tous les Espagnols dans l'eau. On se mit aussitôt en devoir d'exécuter cet ordre. Le capitaine Espagnol demanda grace, et Ruiter la lui accorda facilement. Dans un voyage qu'il faisoit à Salé, on l'avertit que cinq vaisseaux algériens l'attendoient avec le dessein d'enlever le sien. Il continua sa route, et arriva sur le soir à la vue des Algériens. Il y passa la nuit; se prépara au combat dès la pointe du jour; n'attendit pas qu'on vînt l'attaquer : il s'élança sur le plus fort des vaisseaux turcs, lui lâcha sa bordée. Cette intrépidité effraya le Turc

qui recula; tomba sur un autre vaisseau ; s'embarrassa tellement avec lui qu'ils furent forcés de fuir tous les deux. Ruiter revira sur un troisieme, lui lâcha sa seconde bordée et le força de se retirer ; tint les deux autres en respect, et arriva sans aucun accident à la rade de Salé. Les habitans de cette ville, qui voyoient ce combat de dessus les muraillee, admirerent le courage et l'habileté de Ruiter : ils le reçurent comme en triomphe ; le conduisirent à cheval par toute la ville ; forcerent les cinq capitaines corsaires qu'il avoit battus, de le suivre à pied, et leur firent toutes sortes d'insultes.

En retournant de France en Hollande, il escorta plusieurs au-

tres vaisseaux marchands ; jeta l'ancre à Wicht et s'y arrêta quelque tems avec les autres vaisseaux, pour éviter les armateurs de Dunkerque qui parcouroient ces parages. Dunkerque appartenoit alors à l'Espagne. Ruiter, voyant que les vents étoient favorables et que l'hiver approchoit, résolut de continuer sa route et de braver les dangers. Les autres capitaines blâmerent sa témérité et refuserent de l'accompagner. Il persista dans son dessein, et, pour réussir, imagina ce moyen : parmi ses provisions il se trouva de vieux beurre d'Irlande qui étoit gâté : il en fit frotter tout le dehors de son vaisseau, les manœuvres, quelques endroits du dedans, et mit à

la voile. Un armateur de Dunkerque l'attaqua sur sa route et en vint à l'abordage : mais le beurre avoit rendu le pont si glissant que les ennemis ne pouvoient se tenir dessus ; ils tomboient les uns sur les autres : on en tua une très-grande quantité, et le reste se hâta de repasser sur son bord. Ruiter continua tranquillement sa route ; arriva à Flessingue ; jeta la joie parmi les marchands intéressés sur son vaisseau. Tout le monde admira sa ruse.

Peu de tems après il monta un vaisseau qui n'avoit que dix-sept hommes d'équipage et quelques pieces de canon : il apperçut un corsaire de Dunkerque monté de cent-vingt hommes, de plus de

vingt pieces de canon, et qui emmenoit une prise assez riche. Il résolut de l'intimider, de s'emparer de la prise; il déploya toutes ses voiles, comme s'il eût voulu aller dessus. Son projet réussit: le Dunquerquois le prit pour un vaisseau de guerre; lâcha sa prise pour se sauver plus vîte. Ruiter s'approcha de la prise, mais il eut peur que le Dunkerquois, qui n'étoit pas encore fort éloigné, ne reconnût sa foiblesse et ne vînt fondre sur lui. Il fit tomber une partie de ses voiles comme si elles se fussent rompues; s'arrêta pour paroître réparer ce désordre; et changea promptement de route avec la prise, lorsqu'il vit le Dunkerquois plus éloigné. A peu de dis-

tance de là il découvrit d'autres corsaires et se trouva fort embarrassé ; mais il apperçut, en même-tems, un navire de guerre de Zélande ; le joignit ; l'engagea à l'escorter, en promettant de partager la prise avec lui.

En revenant de Salé, il rencontra plusieurs corsaires François qui l'arrêterent et voulurent s'emparer de son vaisseau. Il se fit conduire à bord de celui qui lui parut être le chef ; lui dit qu'il trafiquoit sous la protection des états généraux qui étoient alliés du roi de France ; que ce monarque étoit trop équitable, pour ne pas punir ceux de ses sujets qui traiteroient ses amis en ennemis. Cette fermeté étonna le cor-

saire :

saire : il lui offrit à boire, but avec lui, le laissa partir et lui souhaita un heureux voyage.

Dans un autre tems, il transporta différentes marchandises à Salé, les exposa en vente. Le *Sant* ou *souverain* vit une piece de drap d'Angleterre qui lui plut, la marchanda, en demanda le prix et en offrit un beaucoup au-dessous de celui queRuiter vouloit avoir. Ruiter dit qu'il ne pouvoit la donner à ce prix. Le Sant répondit qu'elle ne valoit pas davantage. *Il faut donc qu'elle me reste*, reprit Ruiter. Le Sant dit : *Je veux l'avoir et je n'en donnērai que le prix que j'en offre. --- Je ne puis donner au-dessous de sa valeur un bien qu'on m'a confié.* Le Sant repliqua qu'il

vouloit l'avoir et qu'on se hâtât de la lui céder. Ruiter, voyant qu'il s'échauffoit, lui dit qu'il aimoit mieux lui en faire présent. *Quoi*, repliqua le Sant, *tu as le pouvoir de donner le bien qu'on t'a confié, et tu n'a pas celui de le céder au prix qu'on t'en offre? -- Je ne puis donner ce drap à si bas prix, sans causer de préjudice à la vente de mes autres marchandises; mais je puis, sans aucune conséquence, en faire présent, en cas de nécessité, et pour éviter un plus grand mal.* Le Sant entra en colere, lui dit : *Sais-tu que je puis t'arrêter avec ton vaisseau et toute sa charge? -- Je le sais; mais si tu le fais, tu annonceras à tout l'univers qu'on ne doit pas se fier à ta parole. Si*

je suis ton prisonnier, dis-moi quel prix tu veux mettre à ma rançon : je tâcherai de te le faire fournir. Alors la fureur du Sant éclata : il lui fit les menaces les plus terribles. Ruiter le regardant avec un air de fierté, lui dit : *Si j'étois sur mon vaisssau, tu ne me menacerois pas ainsi.* Le Sant passa dans une autre chambre, en grinçant les dents, en frappant du pied, et dit : *N'est-ce pas dommage qu'un tel homme soit Chrétien !* Ruiter, sans paroître craindre les suites de cette scene se plaignit hautement de la maniere dont on le traitoit, quoique le frere du Sant et plusieurs seigneurs fussent restés auprès de lui.

Une heure après, le Sant ren-

tra ; demanda à Ruiter s'il vouloit enfin lui donner ce drap au prix qu'il lui en offroit. Voyant qu'il persistoit à le refuser, il dit à ceux qui étoient présens : *Vous voyez combien ce Chrétien est fidele à ses maîtres : le seriez-vous autant aux vôtres si l'occasion s'en présentoit ?* Il ouvrit ensuite sa robe et l'habit de Ruiter, prit une de ses mains, la mit sur son estomac ; plaça la sienne sur celui de Ruiter, pour lui marquer qu'il lui accordoit son estime et son amitié ; ordonna qu'on ne lui fît aucun tort ; même qu'on lui prêtât tous les secours dont il pourroit avoir besoin dans ses états. Depuis ce tems les Maures le prirent tellement en amitié, qu'ils ne vouloient

plus trafiquer qu'avec lui, et il pouvoit aisément faire deux voyages dans leur pays, tandis que les autres négocians en faisoient à peine un. Il profita des bonnes dispositions de ce peuple pour lui; fit de fréquens voyages en Barbarie; pénétra fort avant dans les terres et amassa des sommes très-considérables. Il délivroit le plus qu'il pouvoit d'esclaves chrétiens; se faisoit rembourser la rançon par ceux qui étoient en état de le faire, et en faisoit présent à ceux qui ne l'étoient pas. Dans un voyage, son vaisseau échoua devant Salé; les Maures s'empresserent à recueillir ses marchandises et à les faire sécher, sans vouloir recevoir aucun salaire de

leurs peines. Il ne perdit pas la moindre chose. Rebuté par les fatigues qu'il avoit essuyées et les périls auxquels il avoit été souvent exposé, jouissant d'ailleurs d'une fortune assez considérable, il résolut de quitter la mer et de passer le reste de ses jours dans la tranquillité. D'ailleurs le roi d'Espagne avoit conclu la paix avec les Hollandois en 1648 et les reconnoissoit comme une Nation entiérement libre, sous le nom d'*Etats-Généraux*. Un autre motif l'excitoit encore à prendre ce parti : sa seconde femme étant morte au mois de septembre 1651, au commencement de l'année suivante, il épousa en troisiemes noces Anne Van-Gelder, veuve de

Jean Pauluszoon, capitaine d'un vaisseau marchand et qui étoit mort à la Martinique. Cette femme, craignant qu'un pareil accident ne lui enlevât Ruiter qu'elle aimoit tendrement, lui fit promettre qu'il ne retourneroit plus en mer : mais la guerre qui s'alluma entre la Hollande et l'Angleterre le força de manquer à sa parole.

L'Angleterre venoit de donner au monde le spectacle le plus tragique et le plus étonnant qu'on eût encore vu : on avoit décapité le roi Charles I sur un échaffaud, et mis toute l'autorité entre les mains de Cromwell. On ne craignoit pas que la France et l'Espagne prissent les intérêts de

Charles II, fils de l'infortuné Charles I, ces deux puissances étant occupées l'une contre l'autre ; mais on avoit de l'inquiétude du côté de la Hollande, à cause du grand crédit que la maison d'Orange, alliée des rois d'Angleterre, avoit sur les Etats-Généraux. Le parlement d'Angleterre chercha les moyens de faire une alliance étroite avec la république de Hollande, lui envoya des ambassadeurs avec un plein pouvoir; mais on éluda, sous divers prétextes, les négociations qu'ils entamerent plusieurs fois : ils furent même insultés par le peuple, et ils s'en retournerent fort mécontens. Le parlement d'Angleterre résolut de déclarer la guerre

aux Etats-Généraux, et permit aux armateurs de sa nation de prendre les vaisseaux hollandois. Les Etats-Généraux envoyerent des ambassadeurs à Londres pour faire des propositions de paix. Ce fut en vain; les Anglois continuerent les actes d'hostilité contre leurs vaisseaux marchands. Les Etats-Généraux, se voyant forcés de faire la guerre, mirent une armée en mer; en conficrent le commandement à Martin Tromp, lieutenant-amiral. Il rencontra aux environs de Douvres la flotte angloise commandée par Robert Black, amiral d'Angleterre: ils se livrerent un combat qui dura quatre heures et ne finit qu'à la nuit. Les Hollandois perdirent

deux vaisseaux dans cette action.

Tromp eut ordre d'aller vers le Nord pour protéger la pêche aux harengs, qu'on regardoit alors comme un des meilleurs commerces des Provinces-Unies. Les ambassadeurs qu'on avoit rappellés d'Angleterre rencontrerent Tromp en mer, l'avertirent que l'amiral George Askue étoit aux Dunes avec vingt vaisseaux et qu'il seroit facile de le battre. Tromp goûta cet avis et partit sur-le-champ pour le joindre; mais il ne put y réussir; une tempête furieuse l'écarta de sa route. Black s'étoit rendu dans le Nord avec la flotte qu'il commandoit : il profita de l'absence de Tromp, guetta les bâtimens qui étoient allés à la

pêche aux harengs, les rencontra, tomba dessus, en prit une partie avec plusieurs petits bâtimens de guerre qui les escortoient et dispersa le reste. Tromp, informé de ce malheur, se proposa de joindre Black; mais une autre tempête l'en empêcha encore; dispersa sa flotte et fit périr quelques-uns de ses vaisseaux. On murmura beaucoup en Hollande contre Tromp : on le rendit responsable des accidens dont il n'avoit pu être le maître, et on voulut lui faire son procès; mais cela n'eut pas de suite.

Les Etats-Généraux résolurent de remettre en mer une nouvelle armée pour protéger le commerce; de l'assembler à Wielingen et d'en

confier le commandement à quelqu'un dont l'expérience et la capacité fussent connues : on jeta les yeux sur Ruiter : il refusa, dit que son intention étoit de passer le reste de ses jours dans la tranquillité et de ne plus s'exposer aux hasards de la mer. On lui fit tant d'instances qu'il consentit enfin à prendre le commandement de la nouvelle flotte, qui étoit composée de vingt-deux vaisseaux de guerre et de six brûlots. il monta le *Neptune* de vingt-huit pieces de canon et de cent trente-quatre hommes d'équipage ; partit au mois d'août 1652 ; alla vers le pas de Calais, pour attendre et escorter une flotte marchande qui devoit y passer. Deux petits vaisseaux

seaux

seaux hollandois le rencontrerent et l'avertirent qu'ils avoient apperçu la flotte d'Angleterre entre Wicht et Portland ; qu'elle étoit composée de quarante vaisseaux de guerre, entre lesquels il y en avoit douze du premier rang, deux du second, le reste du quatrieme, et cinq brûlots.

Il se hâta d'en instruire le conseil de l'amirauté de Zélande et lui demanda du renfort. Le 21 août il fut joint près de Gravelines par huit vaisseaux de guerre, trois galiottes, et soixante vaisseaux marchands. Sa flotte ne se trouva cependant composée que de trente vaisseaux et six brûlots; ainsi elle étoit beaucoup inférieure à celle des ennemis : d'ailleurs il

étoit encore embarrassé pour garder les vaisseaux marchands dont les Anglois comptoient s'emparer. Le 26 août il prit sa route par le canal, en côtoyant la France jusqu'à la hauteur de Plimouth, découvrit, à deux heures après midi, la flotte angloise commandée par l'amiral Askue. Malgré l'inégalité de ses forces il résolut de l'attaquer ; se mit en ordre de bataille, divisa sa flotte en trois escadres, prit le commandement d'une ; confia celui des deux autres à des capitaines expérimentés ; mit deux brûlots à chaque escadre ; les vaisseaux marchands qui n'étoient pas en état de se défendre furent divisés entre les escadres, et ceux qui pouvoient faire quelque résistance eurent ordre

de se ranger auprès d'eux. Dans cet état il fit gouverner sur Askue; l'attaqua à quatre heures après midi. Le combat devint terrible. Ruiter, dont l'escadre faisoit le corps de bataille, passa deux fois au travers de l'armée ennemie. Pour donner l'exemple aux officiers et aux matelots, il s'exposoit aux plus grands périls. On le vit, pendant un assez long espace de tems, au milieu de la flotte angloise avec six vaisseaux seulement et essuyer tout son feu: son vaisseau tomba sous le canon de l'amiral et du vice-amiral; mais il fit servir le sien avec tant de promptitude et d'activité qu'il les écarta. Le combat dura jusqu'à huit heures du soir: la nuit le fit

cesser. La flotte angloise se retira vers le Nord. Ruiter ne la poursuivit pas, parce que plusieurs de ses vaisseaux étoient fort incommodés, et qu'il vouloit mettre les navires marchands en sûreté. Un des capitaines Hollandois, nommé Donwe-Ankes, Frison d'origine, fit une action qui mérite de tenir place dans l'histoire de la marine. Il montoit l'*Autriche*, un des vaisseaux des Indes Orientales qu'on avoit armé en guerre. Pendant le combat, il fut environné de plusieurs vaisseaux ennemis qui le presserent si vivement que ses matelots perdirent courage et voulurent le forcer de se rendre. Il alluma une mêche, s'avança vers la soute aux poudres, leur dit :

« Cette mêche vous évitera la honte d'être prisonniers : je vous jure que je vais mettre le feu aux poudres, si j'entends parler de se rendre. » La crainte d'une mort certaine excita les matelots ; ils combattirent avec tant de vigueur, qu'ils coulerent à fond deux vaisseaux sur lesquels il y avoit huit cents hommes d'équipage ; en maltraiterent tellement un troisieme, qu'il fut obligé de prendre la fuite Donwe-Aukes parvint enfin à s'ouvrir un passage et rejoignit la flotte Hollandoise.

Ruiter ne perdit pas un seul vaisseau dans cette action. Il ne se trouva sur sa flotte que cinquante à soixante morts et autant de blessés. Les Anglois perdirent

trois vaisseaux et plus de treize cents hommes. On assure que si Ruiter eût eu le vent favorable, il auroit détruit toute leur flotte. Il se hâta, pendant la nuit, de faire raccommoder ses mâts, ses voiles et ses autres manœuvres; fit allumer trois fanaux sur tous ses vaisseaux, afin qu'on les distinguât de ceux des ennemis. Le matin, voyant que la flotte angloise s'étoit éloignée de la sienne, il avança sur elle pour lui livrer encore combat; mais elle prit la fuite. Ruiter fit venir tous les capitaines à son bord, leur tint ce langage: « l'amiral Anglois s'est, sans doute, retiré à Plimouth, pour réparer le dommage que ses vaisseaux ont essuyé dans le com-

bat. Je serois d'avis que nous allassions tomber sur lui à l'improviste. Il se croit en sûreté; tous ses officiers et ses capitaines sont descendus à terre : il nous sera facile de détruire sa flotte, avant qu'on ait songé à la défendre. Notre succès nous annonce ceux qui doivent le suivre. Malgré l'infériorité du nombre, l'embarras que nous causoient nos vaisseaux marchands ; enfin, malgré le désavantage du vent, nous avons battu les Anglois, nous les avons mis en fuite. S'il y en a parmi vous qui n'aient pas fait leur devoir dans le combat, voilà l'occasion de réparer leur honte, et de rendre à la patrie un service d'autant plus glorieux, qu'en allant

combattre les ennemis à Plimouth, nous la ferons triompher d'eux sur leurs côtes mêmes, et leur ferons sentir plus vivement les effets de leur lâcheté. La justice de la cause pour laquelle nous combattons, votre courage, me font espérer que les ennemis verront briser et brûler sur leur rivage le reste de leurs vaisseaux qui est échappé à nos coups : partons. » Tous les officiers approuverent son projet d'une voix unanime et consentirent à le suivre ; mais le vent changea au moment qu'on alloit mettre à la voile et l'on fut obligé de rester. Il n'appartenoit qu'à un grand homme tel que Ruiter, de former un projet aussi beau et aussi hardi. Cette

victoire rendit le nom de Ruiter célebre dans toute l'Europe et couvrit Askue de honte.

Ruiter garda la mer tout le mois de décembre et croisa dans le canal. Ayant été informé que les Anglois avoient mis en mer une flotte formidable sous le commandement de Black, il en donna avis à Leurs Hautes-Puissances et demanda de prompts secours. On lui en envoya un de quarante-quatre vaisseaux, sous la conduite du vice-amiral Corneliz de Wit qui le joignit le 2 octobre 1652, entre Dunkerque et Nieuport, et prit le commandement de toute la flotte, qui se trouva alors de 64 vaisseaux, parce qu'on en envoya plusieurs qui étoient en mau-

vais état, se radouber, avec ordre aux capitaines de les ramener si-tôt qu'ils seroient prêts. De Wit résolut d'aller chercher Black qui étoit aux Dunes avec soixante-huit vaisseaux, et de lui livrer bataille; mais Black le prévint et tomba sur lui le 8 octobre, vent arriere; ne lui donna le tems ni de tenir conseil de guerre, ni de rallier ses vaisseaux qui avoient été écartés par la tempête. De Wit dépêcha promptement une galiotte pour aller à chaque bord exhorter les capitaines à faire leur devoir. Le combat commença à trois heures après midi, à l'entrée du pas de Calais. Ruiter commandoit l'avant-garde, de Wit le corps de bataille, et de Wildt

l'arriere-garde. Les Anglois perdirent beaucoup de monde par les premieres bordées, et les Hollandois furent fort incommodés dans leurs manœuvres. Ruiter et de Wit furent si maltraités qu'ils pouvoient à peine gouverner. Le vaisseau de Ruiter reçut quatre coups à l'eau ; le bout de sa grande vergue fut emporté ; peu après elle le fut toute entiere ; son grand hunier fut criblé ; sa grande voile fut brisée, aussi - bien que les étagues et presque tout le funin : il perdit un nombre très-considérable d'hommes. Plusieurs capitaines, à son exemple, combattirent fort courageusement ; mais d'autres se tinrent à l'écart. Cependant le combat dura jusqu'à la

nuit, pendant laquelle les Anglois reçurent du renfort, et la flotte hollandoise se trouva au jour affoiblie de près d'un tiers ; plusieurs capitaines avoient profité des ténebres pour se retirer. Cependant de Wit vouloit recommencer le combat : il fit assembler le conseil. Ruiter lui dit qu'il y auroit de l'imprudence à combattre dans la conjoncture où l'on se trouvoit ; que tous les vaisseaux étoient écartés, qu'on auroit beaucoup de peine à les rassembler ; que plusieurs étoient hors d'état de servir ; que la plupart des matelots et des soldats étoient malades ou blessés ; que la désertion de plusieurs capitaines avoit considérablement affoibli la flotte ; enfin

enfin, que les forces de l'ennemi étoient augmentées. Son avis fut généralement approuvé, et la flotte reprit la route de Hollande. Celle d'Angleterre la suivit pendant quelque tems et la laissa ensuite aller tranquillement. On se proposa de faire le procès aux capitaines qui avoient abandonné la flotte; mais il s'en trouva parmi eux qui avoient des protecteurs puissans, et les autres furent épargnés avec eux.

Si-tôt que Ruiter fut arrivé en Hollande, il se rendit à Flessingue pour voir sa famille; prit une nouvelle résolution de ne plus aller sur mer et de vivre en paix. D'ailleurs il savoit que plusieurs capitaines, jaloux de voir qu'on l'avoit élevé avant eux aux premiers gra-

des de la marine, empruntoient le secours de la calomnie pour ternir sa réputation : mais les principaux membres de l'Etat, qui connoissoient son mérite, le presserent si vivement de continuer à servir, qu'il leur promit de faire encore une campagne. On sentit, en même-tems, qu'on avoit tort de ne pas employer un aussi grand capitaine que Martin Tromp ; on résolut de lui donner le commandement de la flotte qu'on équipoit, et pour officiers généraux les plus habiles marins qui étoient alors en Hollande ; Ruiter fut nommé un des premiers. Les capitaines qui étoient jaloux de son élévation, lâcherent contre lui plusieurs propos outra-

geans. Un d'entr'eux alla si loin qu'il appella Ruiter en duel. Leurs hautes puissances en furent informées et se hâterent de faire écrire aux officiers de l'amirauté de Zélande de prendre connoissance de cette affaire le plus promptement possible ; de maintenir le commandant Ruiter dans tous ses droits, honneurs, prérogatives, et dans son autorité ; de pourvoir sur le tout ainsi qu'il appartiendroit. Pour informer Ruiter de la délibération des Etats-Généraux, on lui envoya une copie de la dépêche. Peu après, l'amirauté répondit à leurs hautes puissances qu'à la vérité il y avoit eu quelques démêlés entre Ruiter et un capitaine ; mais que cela n'avoit

pas eu de suites et qu'ils s'étoient raccommodés. Ruiter eut la générosité de parler en faveur de ce capitaine et de le justifier. Leurs Hautes Puissances arrêterent qu'on lui confieroit le commandement d'une escadre.

L'armée navale mit en mer au commencement de décembre 1652. Elle consistoit en soixante-douze vaisseaux, plusieurs petits bâtimens et quelques brûlots : mais tous ces vaisseaux de guerre n'étoient que des bâtimens marchands qui pouvoient à peine se défendre. Tromp étoit d'ailleurs chargé d'escorter, jusqu'au cap Lézard, trois cents bâtimens marchands. Le 10 de décembre, il découvrit l'armée angloise qui étoit tout près du

rivage, entre Douvres et Floston. Elle étoit commandée par l'amiral Black. Les Hollandois allerent dessus, et le combat commença aussi-tôt avec une vigueur égale de part et d'autre. Ruiter et le vice-amiral Evertsz soutinrent, pendant quelque tems, tout l'effort de la flotte ennemie : Tromp vint à leurs secours, les débarrassa ; se rendit maître d'un vaisseau ennemi de quarante-quatre canons : Evertsz en prit un de trente-six. Black plia à la fin et se retira vers la Tamise. Ruiter le poursuivit quelque tems. Le lendemain du combat, Tromp conduisit les vaisseaux marchands à leur destination. Il alla ensuite à S. Martin de Ré pour prendre

et escorter cent cinquante vaisseaux marchands qui s'y étoient rendus de différens endroits. Vers la fin de février 1653, étant proche de Portland, il découvrit la flotte angloise qui étoit encore commandée par l'amiral Black ; dirigea sur elle ; lui livra combat : il devint furieux et dura jusqu'à la nuit : le lendemain il recommença avec le même acharnement et ne finit encore qu'à la nuit. Enfin il recommença le surlendemain et dura à-peu-près autant de tems, avec le même acharnement, la même fureur. Chaque officier, chaque soldat s'étoit armé de la haine de sa nation contre l'autre : tous ceux qui composoient les deux armées étoient autant de

lions que le carnage excitoit au carnage.

Après le coucher du soleil, Black, voyant que Tromp se préparoit à une quatrieme attaque, regagna les côtes d'Angleterre, et l'armée de Hollande continua sa route. Elle perdit dans ces trois combats neuf vaisseaux de guerre, dont cinq furent brûlés ou coulés bas, et quatre furent pris; le nombre des morts fut de cinq à six cents, parmi lesquels il y avoit huit capitaines. Les ennemis s'emparerent de vingt-quatre vaisseaux marchands qui s'étoient écartés de la flotte. Les Anglois perdirent plus de deux mille hommes, six vaisseaux, et une grande quantité fut mise hors d'état de servir.

Tromp rentra en Hollande couvert de gloire. Ruiter avoit donné dans les trois combats tant de marques de courage et de capacité, que leurs hautes-puissances lui en marquerent publiquement leur satisfaction.

Malgré le délabrement où se trouvoit la marine hollandoise, les états-généraux donnerent ordre à Tromp de se remettre en mer au commencement de mai 1653 pour escorter deux cents vaisseaux marchands qui faisoient voile pour la France et l'Espagne par le Nord, en faisant le tour de l'Angleterre et de l'Irlande, et de ramener, par le même chemin, la flotte qu'on attendoit de ces pays-là. Le général Monk, qui

commandoit l'armée d'Angleterre, fut averti du dessein de Tromp et résolut de lui livrer combat. Tromp escorta la flotte marchande jusqu'au-delà de la pointe de Hitlandt, et n'ayant point de nouvelles de la flotte qu'il devoit ramener, il alla au Texel. Cette flotte s'étoit écartée de la route ordinaire et étoit arrivée, sans accident, dans les ports de Hollande.

Tromp eut encore ordre de mettre à la voile et de chercher les Anglois. Il divisa sa flotte en cinq escadres. Le 13 juillet, au matin, étant à la hauteur de Nieuport, il découvrit l'armée ennemie au Nord-nord-est de la sienne; aussitôt il dirigea sur elle. La flotte des Anglois étoit de cent vaisseaux;

celle des hollandois de quatre-vingt-dix-huit, mais beaucoup plus foibles que ceux des Anglois. Monk divisa son armée en trois escadres, dont une faisoit le corps d'armée, et les deux autres formoient comme des ailes déployées : il vouloit enfermer les hollandois dans une espece de demi-cercle. Tromp pénétra son dessein et fit une si belle manœuvre qu'il l'empêcha de l'exécuter. Les deux amiraux donnerent le signal du combat à onze heures du matin. Il devint furieux : Ruiter avec son escadre attaqua celle du contre-amiral Lauwson ; gagna le vent sur lui ; désempara une partie de ses vaisseaux. Les deux armées furent couvertes, tout-à-coup,

d'une fumée si épaisse, qu'elles ne se distinguoient plus. Si-tôt qu'elle fut dissipée, elles recommencerent avec la même fureur et ne lâcherent prise qu'à neuf heures du soir. Pendant la nuit, on tâcha de réparer, de part et d'autre, le désordre qu'on avoit essuyé.

Le lendemain, à la pointe du jour, les deux armées ne se trouverent éloignées que d'une lieue : elles recommencerent le combat qui dura encore jusqu'à neuf heures du soir : les hollandois se retirerent à petites voiles et mouillerent à minuit près d'Ostende. Le 15, on découvrit les anglois ; mais Tromp, voyant que la plûpart de ses vaisseaux, loin d'être

en état de combattre, pouvoient à peine tenir la mer; qu'il manquoit de poudre et de boulets, se retira derriere les bancs de Wielingen. Il se rendit à Flessingue avec tous les officiers généraux. Là ils signerent un mémoire, par lequel ils déclarerent à leurs hautes puissances qu'ils compromettroient leur honneur, celui de la République, et ses intérêts, s'ils servoient encore avec une flotte dans un aussi mauvais état que l'étoit celle de Hollande; qu'il falloit, pour tenir tête aux Anglois, un plus grand nombre de vaisseaux; qu'ils fussent plus forts, et garnis de munitions de toutes especes; enfin, que les équipages fussent plus nombreux.

Dans

Dans les derniers combats, les Anglois avoient été beaucoup moins maltraités que les Hollandois. Ils avoient cependant perdu l'amiral Déane qui étoit sur le même vaisseau que Monk et qui fut tué à côté de lui. Ce général, craignant que la mort de ce brave officier ne décourageât les matelots, étendit son manteau sur son corps. Plusieurs regarderent son malheur comme une punition de l'Etre suprême : il étoit un des Juges qui avoient condamné le Roi Charles I à mort.

Leurs hautes puissances donnerent les ordres nécessaires pour faire construire et équiper des vaisseaux dans les ports de Hollande. On y travailla avec tant de

diligence qu'on fut en état au mois d'août 1653, de mettre en mer une flotte assez nombreuse : mais une partie s'étoit assemblée au Texel, sous les ordres du vice-amiral de Wit ; et l'autre, qui étoit la plus nombreuse, étoit dans les ports de Zélande sous les ordres du général Tromp. Les Anglois croisoient aux environs du Texel avec une flotte considérable, et il étoit difficile que les deux escadres Hollandoises se joignissent. Tromp mit enfin à la voile le 6 août avec quatre-vingt-dix voiles, dans l'intention d'attaquer la flotte angloise, de passer au travers, de joindre de Wit, de revenir avec lui sur les ennemis et de les for-

cer à quitter les côtes de Hollande. Le 8 au matin, il découvrit les Anglois; revira, afin de les attirer après lui au large et loin du Texel d'où de Wit pourroit alors sortir et le joindre. Plusieurs de ses vaisseaux, moins bons voiliers que les autres, furent joints par plusieurs frégates Angloises; Tromp alla à leur secours, et le combat commença sur les quatre heures du soir. On se battit avec un acharnement égal de part et d'autre, jusqu'à une heure après le coucher du soleil que les deux armées se séparerent, sans que les Anglois eussent remporté aucun avantage, quoiqu'ils fussent supérieurs en nombre: leur armée étoit compo-

sée d'environ cent vingt-cinq voiles. Tromp réussit dans son projet : le vice-amiral de Wit sortit du Texel pendant le combat et le joignit le lendemain avec vingt-sept vaisseaux de guerre et quatre brûlots. Tromp se voyant en force, avança sur les Anglois. Le 10 août, sur les sept heures du matin, les deux flottes commencerent le combat devant la Meuse. Tromp commandoit l'aile droite ; Ruiter avoit la gauche ; le vice-amiral Evertsz étoit au centre ; le vice-amiral de Wit commandoit l'arriere-garde.

Les Hollandois passerent d'abord au travers de l'armée ennemie et revirerent pour fondre sur elle. Tromp avoit dejà pénétré

jusqu'au milieu de la flotte Angloise ; il voulut sortir de la dunette pour donner des ordres aux canonniers ; mais il reçut un coup de fusil dans l'estomac. Il s'écria : *c'est fait de moi* ; *pour vous*, *prenez courage* : et expira. Le capitaine du vaisseau fit signal pour avertir tous les autres capitaines de venir tenir conseil. Ils furent pénétrés de douleur en voyant le corps de leur général étendu dans la dunette. On assure que Ruiter s'arrêta à le comtempler ; qu'il dit : *Ah ! plût à Dieu que je fusse à sa place : il étoit bien plus utile à la République que moi*. On ordonna au capitaine de laisser le pavillon amiral à son vaisseau, pour que les ennemis et les autres

officiers de la flotte hollandoise ignorassent le malheur qui venoit d'arriver. On donna le commandement de l'armée au vice-amital Evertsz, et chacun retourna à son bord. Le desir de venger la mort de leur général excita les Hollandois au point qu'ils firent des prodiges de valeur. Ruiter, qui montoit l'*Agneau*, de quarante pieces de canon et de cent cinquante hommes d'équipage, s'élança dans les endroits les plus périlleux et fit un feu si terrible que les ennemis s'ouvroient pour le laisser passer : mais ils dirigeoient presque tous leurs coups sur lui : bientôt il perdit la plupart de son monde ; son mât de misene et son grand mât de hune

furent renversés ; il se trouva presque dépourvu de munitions de guerre. Enfin ne pouvant plus combattre, il se fit remorquer vers la Meuse. Sur les quatre heures après midi, les deux armées se trouverent si fatiguées et si maltraitées qu'elles se séparerent. Les Hollandois rentrerent au Texel et les Anglois se retirerent dans leurs ports. Les Anglois avoient perdu huit vaisseaux, dont deux furent coulés à fond, un sauta, et cinq furent brûlés. Le nombre de leurs morts montoit à quatre cents, entre lesquels il se trouvoit huit capitaines ; celui des blessés étoit de sept cents, et presque tous leurs vaisseaux étoient hors d'état de servir. Les

Hollandois perdirent environ dix vaisseaux, douze cents hommes tant tués que blessés, et sept cents que les Anglois emmenerent prisonniers. La mort du lieutenant amiral Tromp jeta la consternation dans toute la Hollande. Son corps fut porté à Delft, où les états-généraux lui firent ériger un mausolée.

Ruiter, qui, comme on l'a dit, s'étoit fait remorquer vers la Meuse, fit réparer son vaisseau le plus promptement qu'il lui fut possible. Il y étoit encore, lorsque le vice-amiral Evertsz arriva dans une galiotte et passa sur son bord avec un ordre qu'il lui apportoit de la part de leurs hautes puissances de rejoindre prompte-

ment la flotte, pour aller escorter un nombre considérable de vaisseaux marchands qu'on attendoit de Norvege et de différens autres endroits : il exécuta ces ordres. Pendant qu'il y étoit occupé, leurs hautes puissances firent une promotion dans la marine et le nommerent vice-amiral de Hollande, sous le college de l'amirauté d'Amsterdam. Il refusa d'accepter cette dignité, parce qu'il conservoit toujours le desir de quitter le service de mer : mais on lui fit tant d'instances qu'il l'accepta ; alla, avec sa famille, s'établir à Amsterdam, où il passa depuis tout le tems qu'il n'étoit pas sur mer.

L'Angleterre et la Hollande

fatiguées de la guerre, conclurent la paix. Elle fut publiée le 6 de mai 1654 à Londres, et le 8 du même mois à la Haye. Alors les Hollandois songerent à rétablir leur commerce et à réparer les pertes qu'ils avoient faites pendant la guerre. Ils chargerent Ruiter d'aller avec cinq vaisseaux de guerre dans la Méditerranée pour escorter quelques navires marchands et en ramener d'autres dont on attendoit le retour. On lui ordonna en même-tems de saluer les vaisseaux de guerre Anglois, à la maniere accoutumée; mais on lui défendit de souffrir aucune visite de la part de ceux qu'il rencontreroit, de quelque nation qu'ils fussent. Cette défense regardoit

particuliérement les Anglois : ils prétendoient avoir le droit de visiter tous les vaisseaux. Dans sa route il n'en rencontra aucun qui voulût se mettre en devoir de visiter les siens. Etant arrivé à Cadix, et, voyant que les vaisseaux marchands qu'il devoit conduire en Hollande, n'étoient pas encore prêts à partir, il alla croiser sur la Méditerranée. Pendant qu'il y étoit, plusieurs marchands Hollandois se rendirent à son bord; lui firent voir des lettres de Salé, par lesquelles on annonçoit que le sant de cette ville traitoit les sujets de la république avec beaucoup de dureté, parce que le contre-amiral Tromp, fils du feu lieutenant-amiral dont on a parlé,

avoit pris, aux environs de Marmora, une flûte nommée le *Lievre*, qui étoit de Salé. Le sant, piqué de cette insulte, avoit fait arrêter trois bâtimens d'Amsterdam qui étoient à salé, et menaçoit de mettre dans les fers tous les équipages, si on ne rendoit la flûte avec ses marchandises. Ceux qui étoient prisonniers à Salé supplioient Ruiter de se rendre dans cette ville, espérant que le sant et les principaux officiers leur rendroient la liberré à la recommandation d'un homme auquel ils avoient autrefois marqué beaucoup d'égards. Ruiter avoit l'ame compatissante : il étoit toujours prêt à aller au secours des malheureux. Il se hâta de partir et arriva

à

à la rade de Salé le 10 octobre 1654. Le lendemain, il reçut une lettre de David de Vries, consul des Provinces-Unies à Salé. Il lui marquoit qu'il avoit cherché à appaiser la colere du sant; que le contre-amiral Tromp étoit venu, à sa priere, devant Salé; avoit marqué au sant qu'il s'étoit emparé du vaisseau le *Lievre*, parce qu'il l'avoit pris pour un algérien; qu'il pouvoit d'ailleurs s'adresser à leurs hautes puissances qui lui donneroient toute satisfaction. Le consul ajoutoit que le sant avoit été peu satisfait de cette réponse; et qu'on n'avoit pu faire parvenir les intentions de ce prince au contre-amiral, parce que la tem-

pête l'avoit forcé de quitter la rade de Salé.

Ruiter envoya, sur-le-champ, une lettre au sant. Elle étoit à-peu-près conçue en ces termes: » En arrivant à Cadix, j'ai appris, avec chagrin, le mécontentement qu'un de nos contre-amiraux a donné à la régence de Salé, et je me suis hâté de venir dans cette rade, pour assurer à votre excellence que leurs hautes puissances, les états-généraux, mes maîtres, n'ont rien plus à cœur que d'entretenir la paix avec elle. La prise qui a été faite, semble, à la vérité, une preuve du contraire; mais c'est par un mal-entendu, et contre l'intention de leurs hautes puissances. Je suis fâché

que les ordres de leurs hautes puissances m'empêchent de descendre à terre ; j'irois baiser les mains de votre excellence, lui souhaiter une longue vie avec toutes sortes de prospérités, et lui présenter, de bouche, des raisons qui la satisferoient, sans doute, et qui contribueroient à entretenir la paix et la bonne intelligence entre la république des Provinces-Unies et la régence de Salé ; mais ne pouvant avoir cet honneur, je supplie votre excellence de permettre au consul de Hollande de se rendre à mon bord, je m'expliquerai avec lui, et il rendra notre conversation à votre excellence. »

Le prince de Salé avoit conçu

pour Ruiter une véritable estime ; il fut si content de sa lettre, qu'il lui fit faire une salve de sept coups de canon. Il permit au consul d'aller à son bord. Il se disposoit même à lui envoyer deux députés qui devoient faire des complimens de sa part au vice-amiral, lui présenter trente moutons et quatre bœufs ; mais il s'éleva une tempête si terrible, que Ruiter fut obligé d'abandonner ces côtes dangereuses, et la négociation fut interrompue. Il prit la route de Cadix, s'empara d'un petit vaisseau de Salé ; le relâcha, après avoir donné au patron une lettre pour le sant, auquel il faisoit connoître les motifs qui l'avoient forcé de quitter la côte de

Salé et d'abandonner la négociation. Il partit de Cadix vers le commencement de novembre 1654 avec onze vaisseaux marchands ; laissa deux autres vaisseaux de guerre pour escorter le reste de la flotte qui n'étoit pas encore en état de partir. Il rencontra dans sa route un navire François qui revenoit du Canada et manquoit de vivres. Quoique la cour de France ne fût pas en bonne intelligence avec leurs hautes puissances, il eut la générosité de lui en fournir : on le blâma ; mais il répondit : *Ceux qui sont dans ce vaisseau ignorent ce qui se passe à leur cour. Ils n'en sont donc pas responsables. D'ailleurs ils souffrent ; l'humanité veut qu'on les*

soulage. La vie des grands hommes fournit toujours des leçons de vertu.

Ruiter árriva au Texel à la fin de novembre, se rendit à Amsterdam et passa l'hiver au milieu de sa famille. Les magistrats, croyant que ce seroit un honneur pour la ville d'avoir au nombre de ses citoyens un homme dont le monde entier publioit les talens et les vertus, lui envoyerent des lettres de grande bourgeoisie. En voici le précis :

Les bourgmestres et régents de la ville d'Amsterdam ont accordé le droit de grande bourgeoisie de cette ville au très-noble et très-vaillant Michel de Ruiter, vice-amiral de Hollande et de Ouest Frise, sous

le college de l'amirauté de ce ressort, en considération de son mérite et des services importans qu'il a rendus à cet état et qu'on espere qu'il rendra encore à l'avenir, ordonnant à chacun de le reconnoître en cette qualité, de le laisser jouir des franchises, privileges et immunités qui y sont attachés. Donné sous le sceau de la-dite ville, le 2 mars 1655.

Cette concession du droit de grande bourgeoisie le mit en état de pouvoir remplir les premieres charges de la ville : Ruiter reçut avec satisfaction cet honneur qui ne s'accorde que très-rarement. Alexandre-le-Grand accepta, avec joie, ce droit des Mégariens : il savoit que Hercule ne l'avoit pas

dédaigné. Les héros ont dans leurs vies des traits qui se ressemblent.

Peu de tems après, leurs hautes puissances chargerent Ruiter d'aller croiser sur la Méditerranée avec huit navires de guerre et deux yachts ; lui ordonnerent d'attaquer, d'enlever ou de brûler tous les vaisseaux de Barbarie qu'il trouveroit exerçant la piraterie sur les vaisseaux des Provinces - Unies, particuliérement ceux d'Alger, de Tunis et de Tripoli; d'aller à Salé, de traiter avec la régence de cette ville, et de signer un traité d'alliance au nom des Etats. Il partit du Texel le 18 juin 1655 ; rencontra Black, amiral d'Angleterre, qui commandoit vingt-deux vaisseaux de

guerre, et revenoit de croiser sur les côtes de Barbarie. Ils se saluerent réciproquement et s'envoyerent de mutuels présents.

Le 3 août, Ruiter mouilla dans la baye de Cadix. Il y apprit qu'une flûte hollandoise, chargée de marchandises et de cinquante chevaux pour les Antilles, avoit été attaquée aux environs des Canaries, par un vaisseau espagnol, qui s'en étoit emparé après un combat de trois heures; l'avoit pillée et amenée à Cadix; qu'on avoit tué cinq hommes; et blessé beaucoup d'autres; que le capitaine de la flûte demandoit en vain qu'on le relâchât avec son vaisseau, et qu'on le dédommageât de la perte qu'on lui avoit

occasionnée ; qu'on n'avoit aucun égard à ses justes demandes, parce qu'on prétendoit que le vaisseau appartenoit aux François avec lesquels on étoit en guerre, et qu'il étoit chargé de marchandises de France. Ruiter, sachant qu'il appartenoit à des marchands Hollandois, résolut de mettre tout en usage pour le faire relâcher. Il écrivit au duc de Medina-Cœli, commissaire général de la mer et des rivages d'Andalousie ; lui remontra que la prise de ce vaisseau étoit contraire au traité de paix et d'alliance perpétuelle conclu entre le roi d'Espagne et les Etats des Provinces-Unies ; le pria de faire relâcher, par cette considération, la flûte hollandoise et sa

charge entiere, sans frais ni perte, même en la dédommageant de celle que lui causoit le retard qu'on avoit l'injustice de lui faire essuyer. Il demanda en outre satisfaction au sujet de ceux qui avoient été tués et blessés sur le vaisseau hollandois dans une attaque aussi mal fondée; enfin, que, pour donner l'exemple, on fît punir ceux qui avoient ainsi violé le traité de paix; et ajouta que leurs hautes puissances lui avoient donné ordre de ne point souffrir qu'on interrompît leurs sujets dans le commerce, et de les protéger par toutes sortes de moyens légitimes. Il finit par lui assurer que s'il ne réussissoit pas par la voie de la douceur, il sau-

roit en employer une autre ; qu'il étoit obligé de partir le lendemain après midi ; mais que s'il ne recevoit pas une satisfaction entiere avant ce tems-là, il différeroit son départ pour se la faire rendre, qu'il enleveroit le premier vaisseau espagnol qu'il rencontreroit, l'enverroit à Amsterdam, pour dédommager les sujets de leurs hautes-puissances de la perte qu'on leur faisoit essuyer.

Cette fermeté étonna le duc ; il chargea deux marchands hollandois, qui étoient alors à Cadix, d'aller dire, de sa part, au vice-Amiral des provinces-unies qu'aussi-tôt que l'on seroit débarrassé du soin important d'équiper une flotte destinée contre les Anglois,

Anglois, on se hâteroit de terminer l'affaire du vaisseau qu'il réclamoit.

Peu de tems après, l'amirauté de Cadix déclara que le vaisseau hollandois n'étoit pas de bonne prise; mais elle vouloit exiger que le capitaine indiquât l'endroit où étoient ses marchandises et les personnes qui les avoient achetées. On refusoit d'ailleurs de le dédommager de la perte que lui causoit le retard de son voyage et de celle qu'il avoit essuyée à l'égard de ses cinquante chevaux qu'on avoit été obligé de donner à vil prix, parce qu'on les avoit mal soignés et qu'ils étoient beaucoup déchus de leur valeur.

Ruiter trouva cette sentence si

injuste, qu'il écrivit une seconde lettre au duc de Medina-Cœli. Voici à-peu-près ce qu'elle contenoit : « M. le duc, la sentence que l'amirauté de Cadix a rendue au sujet du vaisseau hollandois que l'on retient, ne peut être exécutée à plusieurs égards. 1°. Le maître de ce vaisseau ne doit point être forcé à déclarer ni le lieu où sont ses marchandises, ni les personnes qui les retiennent : il lui suffit de faire voir incontestablement en quoi consistoit la charge de son vaisseau, et après cette preuve, on doit la lui restituer en entier, ou lui en donner la valeur. 2°. A l'égard des chevaux, il n'en doit pas supporter la perte, puisqu'elle est occasionnée par

l'injuste violence qu'on lui a faite en enlevant son bâtiment. Ceux qui l'ont commise lui doivent le dédommagement de toutes les pertes qu'elle lui a occasionnées, et le remboursement de tous les frais. La réputation que vous avez d'équité et de sagesse me fait espérer que vous ferez justice en cette occasion; que non seulement le bâtiment sera relâché; mais encore, que le propriétaire sera dédommagé de toutes les pertes qu'il a souffertes dans cette conjoncture. *Si* on en agit autrement, je vous avertis, pour la derniere fois, que j'exécuterai les ordres que j'ai reçus de mes maîtres, qui sont de mettre tout en usage pour empêcher qu'on ne fasse ni tort,

ni violence à leurs sujets. Enfin je ferai violence à mon inclination qui est portée pour la paix. D'ailleurs je desire, de tout mon cœur, de trouver les occasions de prouver au roi d'Espagne mon humble respect et d'assister ses sujets. » Le duc fit une réponse fort honnête à Ruiter ; mais on laissa encore couler beaucoup de tems avant de terminer cette affaire. Ruiter, impatienté de ces délais, et ne voulant cependant commettre aucun acte d'hostilité sans l'aveu de leurs hautes puissances, les informa de ce qui se passoit. Ils en écrivirent au roi d'Espagne qui fit rendre justice au marchand hollandois. Nous sommes entrés dans ces détails pour faire con-

noître la fermeté et la prudence du héros dont nous écrivons l'histoire. Il se trouveroit, sans doute, peu d'hommes qui poussassent le zele pour l'honneur de leur nation, pour les intérêts d'un compatriote, jusqu'à braver le ressentiment d'un seigneur de l'importance du duc de Medina-Cœli; mais il s'en trouveroit beaucoup que l'indifférence, ou la crainte de se nuire retiendroit dans l'inaction.

Enfin Ruiter partit de Cadix pour aller exercer son courage contre les corsaires de Barbarie. Il ordonna aux capitaines des vaisseaux d'éviter l'abordage, s'ils voyoient que les ennemis fussent plus forts qu'eux, de faire le feu le plus vif jusqu'à ce qu'il arborât la flamme

qui seroit le signal à chacun de faire les plus grands efforts, et de se tenir à la vue les uns des autres. Il faisoit avancer tous les matins les quatre meilleurs voiliers; deux à bas bord et deux à stribord du pavillon qu'on ne devoit jamais perdre de vue; ils devoient *heler* (*) tous les bâtimens qu'ils pourroient atteindre, les reconnoître, et se rendre tous les soirs sous le pavillon. Si, dans la route, on trouvoit l'occasion de chasser sur quelque vaisseau, et s'il y avoit apparence de le pouvoir joindre, on pouvoit le poursui-

(*) C'est crier aux gens d'un vaisseau qu'on rencontre pour savoir d'où il vient, où il va, et à qui il appartient, etc.

vre, en tirant un coup de canon de demi-heure en demi-heure, en prenant grand soin d'examiner en quel parage on quitteroit l'escadre, afin de venir promptement la rejoindre. Lorsqu'il eut donné ces instructions, il continua sa route vers Alger. Si-tôt qu'il y fut arrivé, il envoya un des capitaines de son escadre reconnoître le port et voir le nombre de vaisseaux qui étoient devant la ville. Il lui rapporta qu'il y avoit cinq vaisseaux à la rade et six ou sept dans le port. Sur le soir il s'approcha à une portée de canon de la ville; fit mettre pavillon d'Angleterre sur tous ses vaisseaux, pour tromper les corsaires, et prendre ou brûler leurs vaisseaux;

mais au lever du soleil, il s'apperçut qu'ils étoient sur leurs gardes. Voyant que son projet étoit découvert, il remit à la voile, et le vent le poussa vers Malaga, où il prit une barque turque montée par vingt Maures. Le capitaine étoit un des plus grands scélérats qu'on pût rencontrer. Il étoit Espagnol, né à Ceuta; avoit autrefois commis un meurtre; s'étoit enfui chez les Turcs, avoit embrassé le mahométisme, et voué une haine implacable aux Chrétiens. Dans l'espace de douze ans il en avoit enlevé plus de deux cents, dont la plupart étoient ses parens; les avoit fait esclaves et vendus aux Maures: il avoit poussé la scélératesse jusqu'à menacer

son pere d'un pareil traitement. Ruiter se hâta de punir ce monstre; il le fit pendre.

Il remit peu de tems après à la voile, passa le détroit de Gibraltar; retourna sur la côte de Barbarie, apperçut un vaisseau qui étoit l'amiral d'Alger, lui donna la chasse; tira tant de coups de canon dessus qu'il le fit couler bas. Il eut le bonheur de sauver sur ses chaloupes dix esclaves Chrétiens qui s'étoient jetés à la nage. Peu après il fit essuyer le même sort à un autre corsaire algérien; se rendit ensuite devant Salé; salua la ville de neuf coups de canon. La ville lui répondit par un pareil nombre. Il envoya des députés à la régence pour faire

un accommodement avec elle, selon les ordres qu'il en avoit reçus de leurs hautes puissances. Pendant la négociation, il ordonna à cinq vaisseaux d'aller croiser contre les Algériens, et resta devant Salé pour conclure le traité; il le fut vers le 22 octobre. On rendit de part et d'autre les prises qu'on avoit faites; on mit en liberté tous les esclaves et on convint de certains signaux par lesquels les vaisseaux des deux nations se reconnoîtroient en mer. Avant que Ruiter partît de la rade de Salé, la régence lui envoya quarante-quatre moutons, quatre chevreaux, deux cents poules, quatre peaux de lion, et une de tigre; une grande quantité de melons, dix

fattes d'eau fraîche, et un sac contenant cent trente paires de souliers pour son équipage.

Les cinq vaisseaux qu'il avoit envoyés croiser contre les Algériens pendant qu'il étoit occupé à conclure le traité de paix avec la régence de Salé, coulerent bas plusieurs corsaires; en forcerent d'autres à se faire échouer. Lorsque Ruiter les eut joints, ils continuerent à croiser, en attaquerent deux sous les murs d'Arzila, ville du royaume de Fez, située à quatorze milles de l'embouchure du détroit de Gibraltar, en prirent un, mirent l'autre hors d'état de tenir la mer.

Ruiter, voyant qu'il commençoit à manquer de poudre, de

balles et de boulets, se retira à Cadix, d'où il en fit demander aux états-généraux : ils lui en envoyèrent; mais le capitaine du vaisseau qui les apporta, lui remit de la part de leurs hautes puissances, un ordre par lequel il lui étoit enjoint de revenir le plus promptement qu'il seroit possible. Il prit sous son escorte une flotte marchande chargée de marchandises précieuses et d'une quantité très-considérable d'argent. Il mit à la voile le 5 avril 1656 pour retourner en Hollande, continua sa route fort tranquillement jusqu'auprès de Douvres. Là il rencontra sept vaisseaux de guerre anglois commandés par Guillaume Wilthorn qui se proposoit d'enlever les

vaisseaux

vaisseaux marchands ; mais quand il sut que c'étoit Ruiter qui commandoit les vaisseaux de guerre, il n'osa l'attaquer : la flotte entra au Texel le 2 de mai 1656 et causa une joie générale dans toute la Hollande. Le conseil de l'amirauté témoigna à Ruiter combien il étoit satisfait de sa conduite et des services qu'il venoit de rendre à la république. Effectivement il avoit brûlé, coulé bas, détruit ou pris sur les corsaires six grands vaisseaux et deux barques ; repris trois vaisseaux que les Turcs avoient enlevés aux Hollandois ; délivré un grand nombre d'esclaves chrétiens, établi la paix avec la régence de Salé, et fait apporter en Hollande, malgré les Anglois,

une très-grande quantité d'argent.

Les grands avantages que Charles-Gustave, roi de Suede, remportoit sur les Polonois, causerent de l'inquiétude aux Hollandois : ils avoient peur qu'il ne s'emparât de la Prusse et de Dantzic ; qu'il ne troublât leur commerce dans la mer Baltique. Ils firent équiper, avec toute la diligence possible, une flotte de vingt-cinq vaisseaux de guerre ; en conférent le commandement à Ruiter qui sortit du Vlie le dernier de mai 1656 et mouilla près du Sond le 8 juillet suivant. Il descendit à terre, alla à Copenhague pour conférer avec les ambassadeurs de leurs hautes puissances. Le 27, le lieutenant-amiral d'Opdam le

joignit avec le reste de la flotte, qui, étant réunie, se trouva composée de quarante-deux vaisseaux. Elle se rendit à Dantzic et fut saluée, en arrivant, de toute l'artillerie des châteaux. Une partie des officiers de la régence, et une députation du corps des marchands allerent témoigner au lieutenant-amiral et aux autres officiers généraux la satisfaction que leur arrivée causoit à toute la ville en général.

La flotte hollandoise resta à la rade de Dantzic jusqu'au 6 octobre 1656, que la paix fut conclue entre la Suede et la Pologne. Alors l'armée navale reprit la route de Hollande où elle arriva sans accident, quoiqu'elle eût été souvent battue de la tempête. Ruiter se

rendit à Amsterdam pour se reposer de ses fatigues au milieu de sa famille : mais on ne l'y laissa pas long-tems. Les corsaires de Barbarie avoient enlevé, depuis peu, un nombre si considérable de vaisseaux hollandois, que les états-généraux jugerent à propos de l'envoyer dans la Méditerranée avec une escadre assez forte pour les punir et les tenir en respect. Les instructions que le conseil de l'amirauté d'Amsterdam lui donna, portoient qu'il devoit rendre tous les honneurs possibles aux vaisseaux des rois, princes, puissances, etc. alliés des provinces-unies, autant que la dignité de la république le permettroit; que s'il rencontroit en mer des vaisseaux mar-

chands anglois ou danois, il falloit qu'il les escortât; qu'il tâchât, par toutes sortes de voies, de faire dédommager les sujets des états des pertes qu'ils avoient souffertes depuis quelque tems par les violences des navires de guerre françois; de les attaquer et de les prendre s'il étoit possible; de donner la chasse à tous les vaisseaux de Barbarie, à l'exception de ceux de Salé. Il lui étoit en outre défendu très-expressément de laisser visiter les vaisseaux marchands hollandois par les vaisseaux de guerre anglois; et ordonné en même-tems de repousser la violence par la violence: mais les états, craignant une rupture entiere avec l'Angleterre, lui reti-

rerent cet ordre. Il ne le rendit qu'avec peine, et écrivit au conseil de l'amirauté la lettre suivante :

« Nobles et puissans seigneurs,

« Le sieur Cœverden, député de vos nobles puissances, m'a fait savoir que leurs hautes puissances ont trouvé bon de révoquer l'acte du 3 novembre, qui m'avoit été donné pour notre escadre, ce qui paroît fort étrange et peu supportable à de fideles serviteurs de l'état et à de bons soldats. Car nous ne pouvons manquer de recevoir des affronts considérables à la honte de notre état ; les marchands et le peuple seront dans le cas de nous

regarder comme des lâches. D'ailleurs c'est nous lier les mains et nous mettre dans l'impuissance de garantir les vaisseaux qui seront sous notre escorte. Nous serons exposés aux insultes du moindre des sujets de l'Angleterre qui visitera nos vaisseaux à son gré et qui ne manquera pas de s'en rendre maître sur la moindre prétention qu'il lui plaira de former, se moquant ensuite de nous et nous traitant d'ames viles, ce qui ne peut être envisagé par de bons serviteurs de l'état qu'avec dépit. J'ose espérer que leurs hautes puissances, y faisant encore réflexion, prendront d'autres mesures dont elles nous feront part au plutôt, car nous sommes prêts à mettre à

la voile au premier bon vent. Je finis ici et demeure,

« Nobles et puissans seigneurs,

« De vos nobles puissances,

« Le très-humble serviteur

« MICHEL DE RUITER. »

Il falloit un homme tel que Ruiter pour soutenir l'honneur des Hollandois contre la vanité des Anglois. Les conseillers de l'amirauté ne jugerent pas à propos d'attendre une derniere délibération de leurs hautes puissances ; ils résolurent d'envoyer à Ruiter une dépêche, par laquelle ils lui prescrivirent ce qu'il auroit à permettre et à refuser

aux Anglois, et ce nouvel ordre étoit à-peu-près conforme à l'ancien : il le reçut au Texel; mit à la voile avec six vaisseaux de guerre le 24 décembre 1656 et arriva à Cadix le 20 janvier suivant. Le duc de Medina-Cœli voulut l'engager à croiser sur ces parages jusqu'à ce que la flotte chargée d'argent et qu'on attendoit, fût arrivée : mais Ruiter lui répondit qu'il ne pouvoit employer les vaisseaux de la république au service d'une puissance étrangere, sans un ordre précis des états-généraux. Il partit de Cadix le 28 du même mois; rencontra deux vaisseaux de guerre hollandois qui se joignirent à son escadre. Il se préparoit à continuer ses courses contre les

corsaires d'Alger, de Tunis, etc. lorsqu'il reçut un ordre des états-généraux de courir sur tous les vaisseaux de guerre françois qu'il rencontreroit dans la Méditerranée. Les habitans de Toulon avoient armé en course une multitude de vaisseaux qui pilloient, rançonnoient, ou enlevoient tous ceux qu'ils rencontroient appartenans aux Hollandois, et sans déclaration de guerre. En vain leurs hautes puissances avoient fait faire, par leur ambassadeur, des représentations à la cour de France, ils n'avoient pu obtenir justice : elles résolurent d'employer la force pour se la faire rendre.

Le lendemain du jour que Ruiter eut reçu l'ordre de courir sur les

vaisseaux françois, étant sous l'île de Corse, il apperçut, dans un éloignement assez considérable, deux bâtimens qui chassoient sur lui : il en fit autant sur eux. Lorsque les deux bâtimens furent assez près des Hollandois pour les examiner, ils reconnurent qu'ils avoient à faire à des vaisseaux de guerre et chercherent à s'éloigner. Ruiter les poursuivit, et, pour aller plus vîte, fit mouiller les voiles de ses vaisseaux; larguer (*) les garcettes

(*) *Larguer* signifie *lâcher*. *Les garcettes* sont de petites cordes faites de vieux cordages qu'on a détressés et qui servent à freler les voiles, c'est-à dire les plier contre les vergues. *Les pantocheres* sont les cordes qui servent à *rider* ou roidir les haubans qui tiennent le mât.

et les pantocheres, afin d'avancer plus vîte. Sur le midi il joignit les deux bâtimens entre les îles Gorgone et de Corse : ils étoient François. Il commanda au capitaine du plus gros vaisseau de venir à son bord : celui-ci, voyant qu'il n'y avoit pas moyen de résister, s'y rendit; Ruiter le retint prisonnier, s'empara de son vaisseau. Deux capitaines hollandois prirent l'autre vaisseau françois; ce fut le 12 mars 1657 : ces deux bâtimens avoient été construits en Suede et donnés depuis long-tems au roi de France. Le plus grand se nommoit *la Reine*, portoit deux cents trente hommes d'équipage, trente pieces de canon de fonte, et deux de fer. L'autre étoit une frégate, nommée

le chasseur, montée de cent quatre-vingts hommes et de vingt-huit canons, dont il y en avoit dix-huit de fonte. Ruiter informa le conseil de l'amirauté d'Amsterdam, de la prise de ces deux vaisseaux, et l'avertit en même-tems qu'ils avoient causé des pertes considérables aux Hollandois; qu'ils étoient les deux meilleurs voiliers de Toulon.

Le capitaine du vaisseau *la Reine* étoit un chevalier de malthe, nommé de la Lande, qui faisoit, depuis plusieurs années, le métier de corsaire. C'étoit lui qui, peu de tems auparavant, avoit arrêté Ruiter, et, frappé de la fierté de ses réponses, avoit bu avec lui et l'avoit laissé aller, en lui souhai-

tant un heureux voyage. Les ordres que Ruiter avoit reçus ne lui permettoient pas de relâcher de la Lande avec ses vaisseaux ; mais, ce qui étoit en son pouvoir, il le traita avec beaucoup de douceur, même d'honnêteté. Il se rendit à Barcelone ; donna des barques et des vivres aux prisonniers françois, dont le nombre montoit à quatre cents douze ; les fit conduire à Marseille, retint les deux capitaines avec les deux lieutenans ; il se rendit ensuite à Cadix, y vendit le plus gros des deux vaisseaux françois ; envoya l'autre en Hollande avec les officiers qu'il avoit retenus prisonniers.

La nouvelle de la prise de ces deux vaisseaux étant arrivée à la

cour de France, y causa beaucoup de surprise et d'indignation en même tems. On assembla le conseil, pour délibérer sur le parti qu'on avoit à prendre. Quelques ministres dirent que, pour venger l'insulte faite au pavillon du roi, il falloit déclarer la guerre aux Hollandois; d'autres furent d'un sentiment opposé. Après de longs débats, on décida qu'il falloit envoyer ordre dans tous les ports et dans toutes les provinces de France d'arrêter, sans délai, les vaisseaux, marchandises, biens et effets appartenans aux Hollandois. Les états-généraux chargerent leur ambassadeur de représenter au roi que le vice-amiral Ruiter n'avoit point insulté le pavillon de sa

majesté ; qu'il avoit seulement pris des corsaires, qui, depuis long-tems, pilloient les vaisseaux des Provinces-Unies et ruinoient leur commerce. Le ministere de France envoya en Hollande, en qualité d'ambassadeur, Jacques-Auguste de Thou, comte de Meslai, président au parlement de Paris et conseiller d'état, fils du célebre de Thou, aussi président au parlement de Paris, et qui a écrit cette fameuse histoire qu'on ne se lasse point d'admirer.

Cet ambassadeur parla d'un ton fort haut la premiere fois qu'il parut devant les états-généraux. Il porta, au nom du roi, une plainte très-vive au sujet de la prise des deux bâtimens françois;

en demanda la restitution ; ajouta que le roi son maître vouloit que Ruiter fût rigoureusement châtié. Le sieur Van-Gent, alors président aux états, répondit que le roi de France avoit envoyé son ambassadeur porter ses plaintes, afin de prévenir celles que les Etats étoient fondés à faire des insultes qu'ils avoient souffertes des pirateries que l'on exerçoit sur leurs sujets depuis si longtems ; que c'étoit au roi à faire les réparations qu'il vouloit exiger ; qu'enfin, on alloit user de représailles, défendre l'entrée de toutes les marchandises de France en Hollande, arrêter tous les vaisseaux et effets appartenans aux François, et prendre leurs bâti-

mens lorsqu'on pourroit les rencontrer ; qu'à cet effet on alloit faire augmenter la marine de Hollande. Le 26 avril 1657, les Etats firent afficher un placard, par lequel on saisissoit les vaisseaux, les marchandises, deniers, effets, lettres de change et dettes actives qui se trouveroient appartenir aux sujets du roi de France, et cela fut exécuté dans toute la Hollande. Par un autre placard du 11 mai de la même année, les Etats-Généraux défendirent de faire entrer dans les pays soumis à leur domination aucunes denrées, marchandises, etc. venant du royaume de France, à peine de mille livres contre les voituriers, acheteurs, ou vendeurs.

M. de Thou, voyant que les affaires prenoient une si mauvaise tournure, chercha à gagner plusieurs particuliers à force d'argent : mais les Etats de Hollande en furent avertis, et engagerent la Généralité à envoyer par-tout un formulaire de serment, par lequel les magistrats devoient promettre, et affirmer *que dans les délibérations importantes qu'il s'agiroit de faire au sujet des entreprises de la France contre les habitans des Provinces-Unies, ils ne se laisseroient prévenir par aucune vue d'intérêt particulier ; qu'au contraire ils donneroient leur avis avec sincérité ; qu'ils ne prendroient pour guide que la gloire de l'état et le bien des particuliers ; qu'au cas qu'on vînt à*

leur promettre que si, par leurs conseils, on remplissoit les intentions de la France, on leur restitueroit les vaisseaux, et les effets qui pourroient appartenir à eux ou à leurs parens, et qu'on feroit payer leurs dettes actives, non-seulement ils rejetteroient de semblables offres, mais que, sans aucun délai, ils en donneroient avis dans les lieux où ils assisteroient au conseil pour y donner leur voix ; qu'ainsi Dieu les aidât.

La France étoit alors agitée par des troubles intérieurs ; le ministere sentit qu'il seroit dangereux d'entrer en guerre avec une puissance aussi formidable sur mer que l'étoit la Hollande. Il promit leurs hautes puissances de sa-

tisfaire leurs sujets sur les pertes qu'ils avoient essuyées de la part des corsaires françois : leurs hautes puissances s'engagerent, de leur côté, à rendre les deux vaisseaux que Ruiter avoit pris, ou à en payer la valeur. Le conseil de l'amirauté d'Amsterdam, voulant marquer à son vice-amiral combien elle étoit satisfaite de sa conduite, lui envoya une chaîne d'or.

Pendant les contestations qui s'étoient élevées entre le gouvernement de Hollande et le ministere de France, Ruiter continuoit à remplir les ordres qu'il avoit reçus. De Barcelone il s'étoit rendu à Cadix, comme nous l'avons dit. Il y reçut un renfort de

six vaisseaux de guerre ; et, en ayant alors douze sous son pavillon, il dirigea sa marche du côté de Salé, y arriva le 16 avril 1657 ; renouvella le traité de paix entre la régence de cette ville et la république de Hollande : il retourna ensuite à Cadix ; y apprit qu'on avoit arrêté en France les vaisseaux hollandois qui s'y trouvoient. Il écrivit plusieurs lettres à l'amirauté d'Amsterdam, pour obtenir la permission de courir sur les vaisseaux françois, afin de venger les sujets des Etats-Unis des pertes que les armateurs de cette nation leur faisoient souffrir. Sa patience fut enfin épuisée, lorsqu'il apprit qu'on avoit arrêté à Marseille et à Toulon quatre

vaisseaux hollandois ; qu'on en avoit chassé les équipages ; mis des François à leur place, pour transportet en Italie du secours au duc de Modene qui étoit alors en guerre avec les Espagnols. Etant informé que cinq vaisseaux de guerre françois étoient arrivés à Via-Regia, port de la république de Lucques, avec les quatre navires hollandois, et qu'ils y débarquoient des troupes, il partit, sur-le-champ, dans l'intention de joindre l'escadre françoise et de reprendre les quatre vaisseaux hollandois. Lorsque les François l'apperçurent, ils appareillerent promptement et firent route vers le port de Spétia, appartenant à la république de Gênes.

Alors Ruiter employa tout l'art des pilotes et des matelots pour les joindre : il alloit à voiles et à rames, à cause du calme; vouloit venir à l'abordage. Il joignit un des vaisseaux hollandois que les François avoient pris et qui se nommoit l'*Agneau blanc* : il se rendit sans résistance ; ce qui est d'autant plus étonnant que le vaisseau de Ruiter étoit à plus d'une lieue en avant de sa flotte. Le reste des vaisseaux françois entra dans le port de Spétia ; Ruiter y entra aussi, lorsque toute sa flotte l'eut joint, et jeta l'ancre à la portée du pistolet des François; envoya demander au gouverneur du château la permission de les attaquer, en lui faisant savoir les

raisons

raisons qui l'y engageoient. Le gouverneur répondit qu'il ne pouvoit accorder cette permission sans un ordre de la seigneurie de Gênes. Ruiter écrivit au doge et aux sénateurs ; leur fit connoître les motifs qui l'engageoient à poursuivre les François par-tout où il les trouvoit ; et les pria de permettre qu'il leur livrât combat dans le port de Spétia. Peu de tems après, Lazare-Marie Doria se rendit au bord de Ruiter, lui remit une lettre de la part du doge et de la seigneurie, par laquelle on lui marquoit que l'état de Gênes ne pouvoit lui permettre d'attaquer dans ses ports des vaisseaux qui étoient au service du roi de France ; qu'on n'en pou-

voit douter, puisqu'ils transportoient des soldats que ce monarque envoyoit au secours du duc de Modene. Ruiter, voyant que le doge et la seigneurie persistoient daus leur refus, résolut de passer outre et se prépara à former l'attaque. Pendant qu'il donnoit ses ordres, il découvrit quatre vaisseaux qui venoient dans la baie de Spétia : il les envoya reconnoître. Ayant appris que c'étoient des vaisseaux de guerre hollandois, il leur fit dire de le joindre et les retint, parce que les François publioient qu'il viendroit dans peu de jours une escadre de Toulon pour les secourir.

Ruiter étant près de former son attaque, réfléchit sur les suites

qu'elle pourroit avoir, s'arrêta; résolut de se borner à tenir les vaisseaux françois bloqués, et à empêcher qu'il ne leur arrivât des vivres, dont il savoit qu'ils avoient besoin. Les déserteurs qui passoient en foule sur ses vaisseaux, l'avertissoient que les François se trouvoient dans le plus pressant besoin; qu'ils avoient résolu de se rendre à terre dans les barques et de percer leurs vaisseaux pour les faire couler à fond; mais on apporta à Ruiter des dépêches de Hollande, qui lui annonçoient que la paix étoit faite entre la France et les Provinces-Unies. Il fit aussitôt savoir cette nouvelle à ses capitaines et la communiqua à Fricambaut, qui commandoit l'es-

cadre françoise, lui offrit tous les secours dont il pouvoit avoir besoin et qu'il seroit en son pouvoir de lui fournir. Le jour suivant, qui étoit le 18 juillet 1657, il leva l'ancre; alla mouiller devant Livourne; envoya quatre de ses vaisseaux croiser près du détroit de Gibraltar, pour donner la chasse aux corsaires turcs, et se rendit, avec le reste de son escadre, vers Toulon, où il mouilla le 25, manda au chevalier Paul, gouverneur de Marseille, qu'il étoit venu pour restituer les deux vaisseaux qu'il avoit pris sur les François, comme le traité de paix le portoit. On lui redemanda les soldats et les matelots françois qui avoient déserté au port

de Spétia et passé sur ses vaisseaux. Il écrivit au chevalier Paul, une lettre conçue en ces termes :

« Monsieur,

» Je desirerois de pouvoir vous rendre les matelots et les soldats, qui, au port de Spétia, ont passé sur mes vaisseaux ; mais, comme ils se sont mis sous ma protection, je ne puis vous les renvoyer, à moins que vous ne me donniez votre parole qne vous ne leur ferez subir aucun châtiment. Dès que vous me l'aurez donnée, je les ferai conduire où il vous plaira ; mais, en cas de refus, je vous supplie de m'excuser, si je ne satisfais pas à votre demande ;

et vous offre mes services en toute autre occasion. Je suis,

Monsieur,

Votre affectionné ami et serviteur

MICHEL DE RUITER.,,

Le chevalier Paul lui fit une réponse fort honnête et lui assura que les déserteurs n'avoient rien à craindre. Sur sa parole Ruiter les fit conduire à terre. il mit ensuite à la voile, pour aller encore croiser sur les corsaires turcs : mais ils se tenoient si bien sur leur garde, qu'il n'en prit que deux.

Les états-généraux résolurent

de profiter des préparatifs de mer que leur démêlé avec la France les avoit engagés à faire, pour exiger des Portugais une réparation des injures et des pertes qu'ils avoient fait essuyer à leurs sujets, au Brésil et dans différentes autres contrées. Ils envoyerent ordre à Ruiter de croiser sur les côtes de Portugal, où le lieutenant-amiral de Hollande devoit se rendre avec une flotte de quatorze vaisseaux; qu'en attendant cette jonction, s'il voyoit arriver les vaisseaux que les Portugais attendoient du Brésil, ou quelques autres de leur nation richement chargés, il fît l'impossible pour s'en rendre maître. Cette instruction étoit datée du

20 août 1657 ; mais elle ne parvint à Ruiter que le 18 octobre, qu'il étoit devant Cadix. L'escadre commandée par le lieutenant-général étoit sortie de la Meuse le 5 de septembre, et mouilla le 25 devant Cascais, à l'embouchure du Tage. Si-tôt que Ruiter eut reçu les ordres des états-généraux, il chercha l'escadre du lieutenant-général de Hollande, la joignit le 26 octobre. On divisa la flotte hollandoise en trois escadres, avec ordre d'aller croiser chacune de leur côté : elles prirent un nombre assez considérable de vaisseaux portugais chargés de marchandises. La nuit du 30 au 31 octobre, Ruiter apperçut des feux étrangers sur la mer :

il se douta que c'étoit la flotte portugaise qui revenoit du Brésil ; avança dessus, la joignit et en prit une partie. Le lendemain, lé lieutenant - amiral avança du côté où étoit Ruiter, parce qu'il y avoit entendu tirer du canon. Le lieutenant - général voyant que le reste des vaisseaux portugais étoit échappé et entré dans les ports de Portugal, prit le parti de retourner en Hollande, où la flotte n'arriva que vers le commencement de décembre, parce qu'elle fut battue de la tempête.

Les états - généraux, ayant résolu de continuer la guerre contre le Portugal, firent des préparatifs formidables, envoyerent Ruiter avec vingt - deux vaisseaux de

guerre et deux yachts vers les côtes de ce pays ; lui ordonnerent de courir sur les vaisseaux portugais et de s'en emparer s'il le pouvoit ; d'attaquer aussi les armateurs de Biscaie qui troubloient le commerce des Hollandois et leur causoient des pertes considérables, malgré les représentations qu'on avoit faites à la cour d'Espagne.

Ruiter partit du Texel au commencement de juin 1658 ; distribua son escadre en trois divisions ; garda le commandement de la premiere ; donna celui des deux autres à des officiers dont il connoissoit la valeur. Une tempête des plus violentes le força d'entrer aux Dunes. Il en partit le 16 juin,

arriva le 4 juillet devant l'embouchure du Tage et jeta l'ancre par le travers des Cascaies. A peine y étoit-il arrivé, que ses gens découvrirent trente ou quarante barques de pêcheurs. Ruiter envoya des chaloupes dessus, elles en prirent neuf; mais Ruiter sentit qu'il seroit injuste de faire souffrir des innocens pour des coupables; il relâcha ces barques avec les pêcheurs.

La flotte hollandoise croisa sur les côtes de Portugal jusqu'au 25 octobre, sans rencontrer un seul vaisseau ennemi. Elle mit à la voile pour retourner en Hollande, et arriva au Texel le 19 novembre.

Ruiter avoit été étonné de ne pas voir arriver sur les côtes de

Portugal le lieutenant-amiral des états-généraux : mais son étonnement cessa, lorsqu'il fut en Hollande. Il apprit que Charles X, roi de Suede, avoit fait une invasion dans le Danemarck, qu'il se proposoit de subjuguer ce royaume ; que les états-généraux avoient envoyé le lieutenant-amiral, avec une flotte considérable au secours du roi de Danemarck leur allié ; que la flotte hollandoise avoit battu celle de Suede dans le Sond. On lui donna ordre de se tenir prêt à partir pour le Danemarck avec quatre vaisseaux de guerre et quatre mille hommes ; mais la saison étoit trop avancée ; on le fit rester au Texel pour y attendre de nouveaux ordres, et l'on envoya au lieutenant-

lieutenant-amiral des dépêches, par lesquelles il lui étoit ordonné de passer l'hiver en Danemarck avec sa flotte.

Leurs hautes puissances furent informées que l'Angleterre, mécontente des secours qu'elles fournissoient au roi de Danemarck, avoit résolu d'envoyer une flotte dans le Sond. Elles crurent qu'il étoit nécessaire d'augmenter les forces de celle qui étoit au Texel; équiperent trente-neuf vaisseaux de guerre; en donnerent le commandement à Ruiter, avec ordre de joindre le lieutenant-amiral qui étoit resté devant Copenhague, et de lui remettre le commandement de toute la flotte.

Il mit à la voile le 20 mai 1659:

lorsqu'il fut entre le Vlie et le Dogerbanc, il reçut la copie d'un traité conclu entre la France, l'Angleterre et les états des Provinces-Unies. Ces trois puissances s'engageoient à faire réciproquement tous leurs efforts, pour rétablir la paix entre la Suede et le Danemarck, pour conserver la liberté de la navigation dans la mer Baltique : elles s'engageoient, en outre, à ne fournir aucun secours ni par mer ni par terre à l'un des deux rois. En conséquence leurs hautes puissances défendirent à Ruiter d'aller à Copenhague joindre le lieutenant-amiral des Provinces-Unies ; enfin de ne commettre aucun acte d'hostilité pendant l'espace de trois semai-

nes qu'on devoit employer à conclure la paix entre les deux puissances belligérantes.

Suivant ces ordres, Ruiter n'avança plus qu'à petites journées : le 7 de juin il arriva à Schagerraak, entre les îles de Lesou et d'Anout : plusieurs vaisseaux de guerre hollandois l'y joignirent, et sa flotte se trouva composée de trente-neuf vaisseaux. Le lieutenant - amiral lui envoya ordre d'avancer et d'entrer dans le Belt ; Ruiter conduisit son armée près de Funen, où le lieutenant - amiral étoit posté avec son armée. Quelques jours après, ils joignirent leurs escadres et allerent devant Droogen, qui n'est qu'à une lieue et demie de Copenhague. Le roi de Dane-

marck, qui étoit dans l'île d'Amak, envoya inviter à dîner le lieutenant-amiral, le vice-amiral Ruiter et les autres officiers généraux. Le lendemain, sa majesté danoise alla avec toute sa cour, dîner au bord du lieutenant-amiral.

Pendant ce tems les ambassadeurs de France, d'Angleterre et de Hollande continuoient d'employer tous les moyens qu'ils croyoient convenables pour établir la paix. Le roi de Danemarck paroissoit assez disposé à écouter leurs propositions; mais celui de Suede, indigné de voir que l'Angleterre et la Hollande s'étoient armées contre lui et vouloient, pour ainsi dire, lui imposer la

loi, n'en vouloit écouter aucune. L'angleterre avoit aussi envoyé une flotte assez nombreuse dans la mer Baltique, sous les ordres de l'amiral Montagu. Un jour que les ambassadeurs de ces deux puissances conféroient avec lui, ils lui parlerent avec fermeté. Il en fut tellement offensé, qu'il recula deux pas, et, mettant la main sur la garde de son épée, il leur dit : *Vous faites des projets avec vos flottes, et moi je les décide avec mon épée.* M. de Terlon, ambassadeur de France à la cour de Suede, lui fit des représentations qu'il écouta, et les négociations pour la paix furent entamées : mais les commissaires des deux rois n'ayant pu s'accorder, elles furent

rompues. Les ambassadeurs des Provinces-Unies résolurent d'employer les voies de fait pour forcer la Suede à se relâcher sur ses prétentions : ils communiquerent leur projet au lieutenant-amiral : il leur dit que la saison étoit trop avancée pour qu'on pût entreprendre la moindre expédition. Sans écouter ses représentations, ils lui ordonnerent de faire avancer sa flotte vers Copenhague, d'attaquer les Suédois qui y étoient alors avec vingt-deux vaisseaux. On n'avoit encore commis aucun acte d'hostilité contr'eux, parce qu'on étoit persuadé que l'intention des Anglois étoit de les secourir, et qu'on ne vouloit pas rompre avec ces derniers : mais la révolution qui venoit

d'arriver en Angleterre avoit fait changer les choses de face. Cromwell étoit mort; Charles II, fils de l'infortuné Charles I, étoit monté sur le trône d'Angleterre, et l'amiral Montagu y étoit retourné avec sa flotte pour appuyer le parti de ce prince. Le lieutenant-amiral des états-généraux, voyant que ses infirmités augmentoient, demanda à leurs hautes puissances la permission de repasser en Hollande : on la lui accorda et on donna le commandement général de la flotte à Ruiter, avec ordre de suivre, de point en point, ce qui lui seroit prescrit par les ambassadeurs de Hollande en Danemarck. Leurs excellences, ayant décidé de faire faire une descente dans

l'île de Funen, envoyerent ordre à Ruiter de tenir ses vaisseaux prêts à y transporter des troupes. Il se hâta de faire embarquer celles qui étoient destinées pour cette expédition; mit à la voile le 5 novembre 1659, arriva devant Nybourg le 8 sur le midi. Les Suédois, qui avoient établi des batteries de ce côté, firent un feu assez vif sur les vaisseaux et en endommagerent plusieurs. Lorsque la nuit fut arrivée, Ruiter fit mettre quelques soldats et des pierriers dans des chaloupes, leur ordonna d'avancer près du rivage, de feindre de vouloir faire une descente, afin d'attirer les Suédois de ce côté-là. Ses ordres ayant été ponctuellement exécutés, il fit voile vers

Cartemonde, où l'on fit la descente. Ruiter se mit dans un canot pour donner ses ordres : il crioit aux soldats : *avancez, amis, avancez, ou vous êtes tous morts*. Les Suédois, qui s'étoient transportés de ce côté-là, faisoient un feu continuel ; mais les Hollandois et les Danois, excités par l'exemple et par les encouragemens du vice-amiral, bravoient les dangers. Henri de Fleuri de Culan, baron du Buat, gentilhomme françois, capitaine de cavalerie, au service des états-généraux, entendant la voix de Ruiter pour lequel il avoit beaucoup d'estime et d'amitié, mit l'épée à la main ; sauta dans l'eau ; cria : *camarades, suivez-moi*. A l'instant il fut suivi par tous les

soldats hollandois et danois qui gagnerent le rivage, s'élancerent sur les Suédois, en taillerent une partie en pieces et mirent l'autre en fuite; passerent sur un pont qu'ils trouverent sans défense; entrerent dans la ville et s'en rendirent maîtres. Le maréchal Schak, qui commandoit les troupes de terre, se mit en marche pour aller attaquer Nybourg où les Suédois s'étoient retirés : il fut joint dans sa marche par un détachement assez considérable, composé d'impériaux, de Brandebourgeois, de Polonois et autres alliés du roi de Danemarck. Se voyant alors en état d'attaquer plus sûrement, il avança en diligence vers la ville; arriva le 23 de novembre 1659 à

une lieue de la place ; vit l'armée suédoise rangée en ordre de bataille. Elle étoit commandée par le prince de Sultsbach et le maréchal Steenbok. Le poste qu'elle occupoit étoit avantageux : elle étoit rangée sur la pente d'une assez longue colline ; avoit derriere elle la ville de Nybourg, devant, un fossé avec de fortes haies, garnies de mousquetaires et de dragons. Le maréchal Schak rangea la sienne en ordre de bataille. Le combat commença le 24 novembre : ce fut la cavalerie danoise qui forma l'attaque : elle avança jusqu'aux haies ; mais elle y trouva tant de résistance qu'elle ne put aller plus loin. Les dragons et les mousquetaires combattirent avec un courage qui tenoit

du désespoir. Ils repousserent la cavalerie danoise ; firent même plier toute l'armée : ils s'étoient déja rendus maîtres du canon, lorsque le maréchal Schak commanda aux Hollandois de donner : ils le firent avec tant d'impétuosité et de courage, qu'ils forcerent les Suédois d'abandonner le canon dont ils s'étoient emparés et de prendre la fuite. L'ardeur et le courage des Hollandois fit changer la bataille de face. Les Danois, les Impériaux, les Polonois et les troupes de Brandebourg reprirent courage ; repousserent la cavalerie ennemie jusque dans Nybourg et taillerent en pieces presque toute l'infanterie. Le prince de Sultsbach et le maréchal Steenbok, craignant d'être

enfermés

enfermés dans Nybourg, s'enfuirent au travers d'un bois jusqu'au bord de la mer. Ils y trouverent un pêcheur, qui, excité par les promesses d'une grande récompense, les passa, pendant la nuit, en Zélande. Le maréchal Schak se hâta de mander à Ruiter le gain de la bataille, et de le prier de faire avancer sa flotte devant Nybourg. Ruiter mit promptement à la voile; arriva en peu de tems à l'entrée du port; fit tirer sur un fort qui y étoit; en chassa les Suédois; s'en empara; avança plus près de la ville; jeta l'ancre; fit tirer sur la place avec toute son artillerie. Les gros boulets renversoient les maisons, tuoient une multitude d'hommes et de chevaux,

parce que toute l'armée suédoise s'étoit retirée dans cette ville après la perte de la bataille, et que les hommes et les chevaux y étoient comme entassés les uns sur les autres. Ceux que les boulets épargnoient, étoient écrasés par les débris des maisons. Le bruit terrible que les coups de canon et la chûte des maisons faisoient, ôtoit l'usage de l'ouie; la poussiere, la fumée et la flamme ôtoient celui de la vue. Les gémissemens des blessés, les cris des femmes, des enfans, faisoient frémir d'horreur. La ville étoit si petite, qu'il n'y avoit point d'endroit où fuir, où se mettre à couvert; par-tout la mort étoit présente et inévitable. Cette terrible situation fit enfin

perdre l'espérance et de courage aux Suédois : ils envoyerent un trompette au maréchal Schak pour le prier de faire cesser de tirer et d'entrer en accommodement. Il répondit qu'il n'y avoit point d'accommodement à espérer pour les Suédois ; qu'il falloit qu'ils se rendissent à discrétion, et les vaisseaux continuerent à tirer. Bientôt on vit paroître trois officiers suédois qui allerent au camp des Danois, et proposerent de se rendre à discrétion. Le maréchal Schak envoya, de son côté, des officiers danois dans Nybourg, pour faire connoître ses intentions aux Suédois : il fit, en même-tems, dire à Ruiter, par un trompette, de cesser de tirer sur la ville, parce

que les Suédois offroient de se rendre à discrétion.

Ruiter, voyant que l'hiver avançoit, et sachant qu'il est très-rigoureux dans ces climats, vouloit ramener en Hollande les vaisseaux et les équipages qu'on lui avoit confiés. Il répondit : *Il faut donc se hâter de conclure, ou je vais réduire la ville en masures.* Ne recevant pas de réponses aussi promptement qu'il le souhaitoit, il recommença à tirer, et sans interruption. Le maréchal Schak lui envoya une lettre, par laquelle il lui mandoit que les Suédois s'étoient rendus à discrétion, et qu'on ne pouvoit trop le remercier de ce qu'il avoit fait, puisque c'étoit à lui seul qu'on devoit la prise de

cette ville. Elle se rendit le 25 de novembre. De sept mille Suédois qui composoient l'armée, il n'en échappa pas un seul : ils furent tous tués ou faits prisonniers, à l'exception des deux généraux, dont nous avons parlé, et qui s'étoient enfuis après la bataille. Toutes les autres villes de Funen ouvrirent leurs portes aux Danois qui y trouverent plus de cent pieces de canon et une quantité prodigieuse de munitions de guerre et de bouche. Les Danois avouerent que c'étoit à la valeur des Hollandois et à l'habileté du vice-amiral Ruiter qu'ils devoient cette victoire. Ce fut ainsi que l'île de Funen, la plus grande du Danemarck après la Zélande, ren-

tra sous la domination de ses anciens maîtres.

La malheureuse ville de Nybourg éprouva les cruautés de la guerre dans toute leur étendue. Les Impériaux et les Polonois la mirent à sac ; mais les Hollandois, plus humains et mieux disciplinés, se tinrent sous les armes. Les officiers généraux danois firent prier Ruiter de descendre à terre, pour se délasser de ses fatigues. Ils lui firent beaucoup de complimens aussi-bien qu'aux officiers hollandois de terre, et les remercierent, au nom du roi de Danemarck, des grands services qu'ils avoient rendus à sa majesté. Le chevalier de Terlon, alors ambassadeur de France auprès du

roi de Suede, dit dans ses mémoires, que la politique empêcha les Hollandois de transporter les troupes des alliés dans l'île de Zélande, parce que leur intérêt demandoit qu'ils entretinssent toujours la balance égale entre les deux rois du Nord : mais il est certain, dit Gérard Brant, auteur de la vie de Ruiter, qu'on ne proposa point au vice-amiral de transporter des troupes dans cette île ; que le même jour qu'il alla à terre, il représenta au maréchal Schak, que, faute de vivres, il ne pouvoit tenir plus long-temps la mer ; d'ailleurs que la saison étoit si avancée, qu'il n'y avoit plus que des glaces à attendre et des tempêtes à essuyer.

Il gémit en voyant des femmes et des enfans que la barbarie avoit dépouillés de leurs vêtemens et exposés aux rigueurs du froid qui est terrible dans ces climats. L'humanité est toujours compagne de la véritable valeur.

La ville étant fort petite, se trouva alors remplie de soldats danois, allemands, hollandois, polonois, et de prisonniers suédois, outre les habitans, les chevaux et les chariots. Ruiter se hâta d'en sortir avec les Hollandois; mit à la voile le lendemain, 28 de novembre 1659; il avança au-delà de la passe de Nybourg; alla jusque sous le fort; de là il se rendit à Lubec, pour y prendre des vivres.

Le roi de Danemarck fit chanter le *Te Deum* dans toutes les églises de son royaume ; manda à leurs hautes puissances que c'étoit à la valeur des troupes qu'elles avoient envoyées à son secours, qu'il devoit ses succès. Lorsque Ruiter fut arrivé à Lubec, le prince de Meklenbourg passa sur son bord pour lui faire compliment au sujet de la prise de Nybourg ; les magistrats lui envoyerent deux sénateurs pour le prier de descendre à terre et de passer un jour dans leur ville. Il se rendit le soir à leur invitation et reçut d'eux toutes sortes d'honneurs. Les Suédois furent instruits qu'il étoit dans Lubec : ils posterent cinq cents hommes en em-

buscade, pour l'enlever lorsqu'il retourneroit à ses vaisseaux : mais il en fut averti et prit si bien ses précautions, qu'il fit échouer leur projet. Le 13, il fut joint par une flotte marchande et plusieurs vaisseaux de guerre qui lui apportoient de Hollande toutes les provisions dont il pouvoit avoir besoin. Il se rendit à Copenhague ; fit entrer sa flotte dans le port, parce qu'il commençoit à geler très-fort. Le 17, le roi de Danemarck le fit prier de descendre à terre, avec tous les officiers généraux de l'armée navale ; les fit inviter à souper aussi-bien que les ambassadeurs des états-généraux. Pendant le repas, sa majesté donna à Ruiter les plus grandes marques de

bonté. Peu de jours après, elle lui envoya une chaîne d'or d'un grand prix. La reine y avoit attaché une médaille d'or sur laquelle étoit le buste du roi, et qu'elle avoit fait entourer de quarante-deux diamans très-beaux. Au revers, on voyoit un vaisseau de guerre en pleine mer, et au bas de la médaille étoit attachée une perle de la plus grande beauté. Ce magnifique présent étoit d'autant plus flateur pour Ruiter, qu'il l'avoit mérité. L'Amiral Bielke, qui étoit chargé de le présenter, dit au vice-amiral de Hollande : *Le roi mon maître m'a ordonné de vous assurer que dans l'état où il se trouve, il ne peut vous faire d'autres présens.*

Ruiter, ayant reçu ordre des états-généraux de passer l'hiver à Copenhague, prit toutes les précautions qu'il crut nécessaires pour la sûreté de ses vaisseaux, et pour garantir la ville de toute surprise de la part des Suédois qui étoient encore aux environs. Le roi fut tellement satisfait de ses opérations qu'il lui en fit faire des complimens, et alla, le 12 janvier 1660, dîner à son bord, avec les ambassadeurs de France, d'Angleterre et de Hollande. Au commencement de février, les Hollandois furent attaqués d'une maladie contagieuse : en peu de tems, il en périt près de cinq cents, tant matelots qu'officiers. Ruiter en fut attaqué ; mais la force de

son

son tempérament le sauva. Le dégel ayant rendu la mer navigable, Ruiter résolut d'aller fermer le passage à l'armée navale de Suede qui étoit à Landscroon. Avant de mettre à la voile, il invita à dîner le roi de Danemarck, la reine, le duc de Lunébourg, plusieurs autres princes, les ambassadeurs des provinces-unies, l'amiral Bielke et son épouse : il les traita magnifiquement. Le lendemain, qui étoit le 27 de février, il leva l'ancre et alla se placer devant Landscroon.

La guerre entre la Suede et le Danemarck alloit continuer avec la derniere vigueur. Charles-Gustave, roi de Suede, étoit actif, bouillant, impétueux ; les obsta-

cles irritoient son ambition : mais il mourut le 23 de février de cette année qui étoit 1660, et laissa la couronne à son fils Charles XI, qui n'avoit alors que cinq ans. Les embarras qu'occasionne ordinairement une minorité, furent cause que la Suede se disposa à la paix et consentit à une suspension d'armes. Alors les ambassadeurs de leurs hautes puissances envoyerent ordre à Ruiter d'évacuer Landscroon et d'en laisser sortir les Suédois : mais il leur fit connoître qu'en retenant les forces maritimes de cette puissance dans l'inaction, il la forceroit à la paix, et resta devant le port de Landscroon. Ce qu'il avoit prévu arriva. La Suede se relâcha

de ses prétentions, et la paix fut conclue le 6 de juin entre le Danemarck et la Suede. L'étonnement est épuisé ; lorsqu'on voit un homme sorti du néant, forcer, par sa prudence, son courage et sa fermeté, deux grands rois à conclure une paix, à laquelle les ambassadeurs de France, d'Angleterre et de Hollande même travailloient inutilement depuis plusieurs années. Afin de hâter la conclusion de cette paix, il offrit ses vaisseaux pour transporter les troupes suédoises dans leur pays. Lorsqu'on eut accepté sa proposition, il fit voile vers le Sond, y arriva le 3 de juillet. Le prince de Sultsback, plusieurs officiers suédois et M. de Ter-

lon, ambassadeur de France en Suede, allerent lui rendre visite à son bord. Il les régala aussi magnifiquement que sa situation pouvoit le permettre. On se livra à cette franchise, à cette cordialité que nos peres admettoient aux tables, et qu'une délicatesse mal entendue en a bannie : on but à la santé des rois de Danemarck et de Suede, des autres rois de l'Europe, et à celle des ambassadeurs. Les Suédois étoient tout étonnés de trouver tant de politesse et de douceur dans Ruiter : ils avoient éprouvé plusieurs fois les effets de sa valeur, croyoient que ses talens se bornoient à savoir combattre sur mer, et qu'il devoit être étranger parmi les gens de cour.

Ruiter, après avoir satisfait aux devoirs que lui prescrivoit la politesse, rempli ceux que lui dictoit le devoir : il passa en Suede l'infanterie et la cavalerie de cette couronne. Pendant qu'il étoit occupé à ce travail, il fut invité à diner dans la forteresse de Cronenbourg par le maréchal Steenbok, qui étoit au service de la Suede, le comte de Dhona et le sénateur Stene Bielk : ceux mêmes qu'il avoit vaincus, s'empressoient de lui donner des marques d'estime et de considération.

Lorsqu'il eut fait transporter tous les Suédois dans leur pays, il se rendit à Copenhague pour en avertir le roi de Danemarck. Sa majesté danoise, Frédéric III,

persuadée qu'un monarque doit récompenser d'une maniere digne du rang suprême auquel il est élevé, les exploits d'un héros qui a soutenu ses intérêts et défendu sa couronne, donna à Ruiter une pension de huit cents écus; l'annoblit et toute sa postérité, lui attribuant tous les honneurs, avantages et prérogatives de la noblesse de Danemarck. Ses lettres, datées du premier août ancien style, ou du 11, 1660, lui furent présentées par le roi même. Elles étoient écrites en latin. En voici à peu-près la traduction :

« Nous, Frédéric III, par la grace de Dieu, roi de Danemarck, de Norvege, des Vandales et des Gots, Duc de Sleeswyk et de

Holstein, de Stoormaren et Ditmarschen, Comte d'Oldembourg et de Delmenhorsl, savoir faisons à tous ceux qu'il appartiendra, tant en notre nom, qu'au nom de nos successeurs au royaume de Danemarck, qu'encore que nous soyons naturellement portés à faire du bien à tous en général, et à répandre nos graces et faveurs royales sur chacun en particulier, néanmoins, nous nous trouvons obligés de les communiquer principalement à ceux qui ont rendu des services signalés à nous, à notre royaume et à toutes les provinces de notre obéissance dans la derniere guerre que nous avons eue à soutenir contre la Suede; lorsqu'étant assiégés par

nos ennemis, nous avons été assistés et secourus par nos voisins, par nos alliés, et sur-tout par l'armée navale des Provinces-Unies. C'est pourquoi, prenant en considération les vertus héroïques, les services importans et la fidélité inviolable de Michel Ruiter, vice-amiral de Hollande, commandant en chef l'armée navale des états-généraux; comme aussi la valeur avec laquelle il a combattu; le zele et la vigilance avec lesquels il a incessamment agi et fait agir son armée pour nos intérêts et pour ceux de tout notre royaume, dans le tems du siege de notre ville royale de Copenhague; à la prise de l'île de Funen; au transport des troupes de Suede de

notre Oresond en Schonen, après la paix faite entre nous er cette couronne; enfin dans toutes les occasions qui se sont offertes, et dans tous les combats qu'il a glorieusement soutenus par mer, sans épargner ni ses peines ni son sang. Nous, de notre pur mouvement, inclination et autorité royale, après avoir mûrement délibéré et pris l'avis de notre conseil, voulons le recevoir et admettre avec ses enfans, successeurs et descendans légitimes en ligne directe, tant masculine que féminine, dans l'ordre de la noblesse qui a son rang aux tournois de nos royaumes et principautés. Et en conséquence, Nous, avec pleine connoissance de cause et en vertu de

ces présentes patentes, de nous émanées, recevons et admettons ledit Michel de Ruiter, ensemble ses légitimes successeurs, enfans, descendans de lui en ligne directe, de l'un et de l'autre sexe, dans le college et la société de notre noblesse, à laquelle ils sont et demeureront, dès-à-présent, incorporés, pour jouir de tous les mêmes bénéfices, privileges, honneurs, dignités, prérogatives et prééminences dont elle jouit, comme s'ils étoient nés parmi elle, et issus de parens véritablement nobles, de l'une et de l'autre ligne, paternelle et maternelle. Et pour plus grande foi et mémoire de notre faveur royale, et de l'aggrégation dudit Ruiter et

de ses descendans parmi notre noblesse, nous avons amplifié l'ancien écu de ses armes, ensorte qu'il pourra, désormais, avec sesdits descendans, le porter tel que la noblesse le porte ordinairement, couronné, avec le casque ouvert au-dessus, d'où sort un homme armé, ayant le bras droit étendu et à la main une épée nue, dont il menace de frapper. Et afin qu'ils puissent avoir des preuves plus claires et plus incontestables de leur noblesse, nous leur avons accordé de porter, à perpétuité, les armes ci-dessus dessinées; savoir un écu écartelé, sur lequel il y aura au haut, du côté droit, ou au premier quartier du chef, un cuirassier à cheval, le bras droit

élevé, et l'épée nue au poing, prête à frapper. Au bas, du même côté, ou au premier quartier de la pointe (*), un canon d'or, et au-dessus trois boulets d'or. Au haut, du côté gauche, ou au second quartier du chef une croix d'argent en champ de gueules. Au bas, du même côté, ou au second quartier de la pointe, un vaisseau amiral d'argent, en champ d'azur. Desquelles armes nous avons voulu honorer et gratifier le dit Ruiter et ses légitimes descendans, en les incorporant à la noblesse de

(*) On blasonne ordinairement d'une autre maniere : le premier quartier de la pointe n'est blasonné que le troisieme.

notre

notre royaume à perpétuité, et leur accordant de jouir, à l'avenir, sans aucun empêchement, des mêmes honneurs, dignités et prérogatives dont elle jouit, et de porter, les armes qui sont dessinées à la tête des présentes. Ce que nous avons voulu notifier publiquement à tous, par ces patentes signées de notre main, et scellées de notre sceau royal. Donné et fait en notre ville de Copenhague, le premier août 1660.

FRÉDÉRIC.

Et, par commandement,

T. V. LENTEN.

Le 7 août, Ruiter reçut ordre des états-généraux de retourner en

Hollande avec la flotte de leurs hautes puissances. Il prit congé du roi, de la reine et de toute la cour; mit à la voile, le 13 du même mois, pour se rendre au Sond. Lorsqu'il partit, on le salua par une décharge de toute l'artillerie de la ville. La flotte hollandoise arriva au Vlie le 3 septembre 1660 : il y avoit quinze mois et quatorze jours qu'elle étoit partie du Texel. Lorsque Ruiter sembloit être en sûreté, il se trouva dans un plus grand danger que ceux qu'il avoit jusqu'alors essuyés. En allant du Vlie à Amsterdam et étant sur la Zuiderzée, le vaisseau qu'il montoit fut abordé par un autre qui passa par dessus, le fit couler bas, et Ruiter n'échappa

à la mort que par un miracle. Il eut la présence d'esprit de saisir les cordages et la force de s'y tenir attaché : on courut à lui et on le sauva. Ainsi, il pensa éprouver la vérité de ce proverbe qui dit, qu'on peut périr au port. Il se hâta d'aller à Amsterdam, pour revoir sa famille, dont il avoit été séparé pendant un long espace de tems.

Les états des Provinces-Unies, informés que les corsaires de Barbarie continuoient de gêner le commerce de leurs marchands aux Echelles du Levant, ordonnerent à Ruiter d'aller croiser sur la Méditerranée avec neuf vaissseaux de guerre, montés tous ensemble de trois cents quatre-vingt-deux pieces

de canon et de seize cents soixante hommes, avec une flûte chargée de vivres. Il partit sur la fin de mai 1661 ; se rendit â sa destination ; croisa jusqu'au 7 de novembre, sans rencontrer un seul corsaire. Enfin ce jour-là il donna la chasse à six, dont cinq lui échapperent : mais il prit le sixieme, qui portoit vingt-deux pieces de canon, cent cinquante hommes d'équipage, et dans lequel il y avoit trente-six esclaves chrétiens qu'il délivra. Le 16 de février de l'année suivante, il donna encore la chasse à huit corsaires et n'en put prendre qu'un, qui étoit à-peu-près de la même force que celui qu'il avoit déja pris : il poursuivit les sept autres

jusque dans le port de Farine, où il les assiégea : mais voyant qu'ils s'étoient retirés sous les châteaux, il les abandonna. Le 26 février il prit un troisieme corsaire ; se rendit devant Tunis ; proposa au roi d'échanger les esclaves hollandois qui étoient dans ses états, avec les Turcs qu'il avoit pris : sa proposition fut acceptée et l'échange se fit. Il continua à croiser sur ces côtes et jeta tellement l'épouvante parmi les Barbares, qu'ils écouterent les propositions qu'il leur fit. La paix fut conclue le 2 septembre 1662 avec la régence de Tunis, et le 16 novembre suivant avec les Algériens. Les capitaines des vaisseaux et les équipages commençoient à

s'ennuyer d'être si long-tems en mer. Enfin il reçut ordre de leurs hautes puissances de revenir en Hollande, et l'on envoya le contre-amiral Tromp, fils de celui dont nous avons parlé plus haut, croiser à sa place sur les côtes de Barbarie.

Le nom seul de Ruiter effrayoit les Algériens : ils n'oserent attaquer les vaisseaux hollandois, tant qu'il fut sur la Méditerranée : mais si-tôt qu'ils eurent appris son départ, ils recommencerent à courir sur eux. Le contre-amiral Tromp en rencontra deux près du détroit de Gibraltar, les prit ; délivra deux bâtimens hollandois, dont ils s'étoient emparés ; fit esclaves deux cents quatre-vingt-huit Turcs qui

étoient dedans, et instruisit les états-généraux de ce qui se passoit. Leurs hautes puissances, indignées de la hardiesse et de la perfidie de ces Barbares, se hâterent d'envoyer encore sur leurs côtes Ruiter avec une escadre de douze vaisseaux de guerre : elles avoient mis toute leur confiance en ce grand homme ; le regardoient comme leur épée et leur bouclier. Son jeune fils Engel de Ruiter, qui étoit alors dans sa quinzieme année, s'embarqua avec lui, pour apprendre, sous un pareil maître, l'art de la navigation et de la guerre. Ruiter mit à la voile ; sortit du Vlie le 8 mai 1664 ; arriva devant Alger le 19 de juin suivant. Aussi-tôt que le

divan en fut informé, il fit relâcher le consul qu'on retenoit prisonnier au palais du roi, mais on lui donna des gardes. Ruiter écrivit au divan, se plaignit de ce qu'on avoit pris des vaisseanx hollandois, au milieu de la paix; et proposa de faire un nouveau traité. Les Algériens y consentirent à condition qu'il seroit permis à leurs vaisseaux de visiter ceux des Hollandois qu'ils rencontreroient en mer, et d'en enlever les marchandises qui appartiendroient aux étrangers. Ruiter rejeta cette proposition avec hauteur, menaça les Algériens de leur déclarer la guerre au nom des états-généraux.

Pendant que ce général étoit en

contestation avec le divan d'Alger, il s'éleva un sujet de brouillerie entre l'Angleterre et la Hollande. Le 4 août, il reçut une lettre du consul hollandois qui étoit à Cadix, et qui l'informoit que les Anglois établis dans cette ville disoient qu'on travailloit en Angleterre à un grand armement de mer; qu'on devoit embarquer quinze mille soldats, et que le duc d'Yorck commanderoit lui-même l'armée. Ce grand appareil n'étoit pas capable d'effrayer un homme tel que Ruiter; il répondit au consul : *J'ai reçu votre lettre qui m'annonce les préparatifs qu'on fait en Angleterre, et que le duc d'Yorck doit aller lui-même en mer. Ce n'est pas une chose bien*

effrayante : dans le combat, il ne sera qu'un homme comme un autre, et ne pourra payer de sa personne que comme un autre. Ceux qui se laissent épouvanter par les menaces, doivent rester chez eux et ne pas aller à la guerre. Pour nous, nous attendrons, avec un respectueux silence, les décrets de l'Eternel. Au reste, si vous apprenez quelque chose de plus particulier, faites-le-moi savoir au plutôt, par Cadix ou par Gibraltar.

Peu de tems après, les états de Hollande furent informés que Holmes, capitaine de vaisseau de guerre anglois, avoit pris sur la côte d'Afrique, près du Cap-Verd, plusieurs bâtimens marchands appartenans à la compagnie hollan-

doise des Indes occidentales ; qu'il avoit forcé les Hollandois de lui abandonner le fort qu'ils avoient dans l'île de Gorée, et s'étoit emparé de toutes leurs marchandises ; enfin, que les Anglois prétendoient que toutes les côtes de l'Afrique leur appartenoient en vertu d'une donation que le roi de Portugal leur en avoit faite ; et qu'ils avoient formé le projet de chasser les Hollandois de toutes les possessions qu'ils y avoient. A cette nouvelle les états-généraux firent des préparatifs pour défendre leurs possessions : il résolurent même d'envoyer ordre à Ruiter de se rendre promptement en Guinée avec ses douze vaisseaux, en attendant qu'on eût équipé une

autre flotte ; de reprendre ce que les Anglois avoient enlevé à l'état et à la compagnie des Indes occidentales, de faire tous ses efforts pour dérober sa marche au vice-amiral Lauwson qui croisoit sur la Méditerranée avec une escadre angloise composée de treize navires. Ruiter fit ses préparatifs le plus secrétement et le plus promptement qu'il fut possible. Lorsqu'ils eut pris toutes les provisions qu'il crut nécessaires, il fit acheter plusieurs milliers de limons, en distribua vingi-cinq par tête, afin de conserver, par ce rafraîchissement, la santé à ses équipages : rien n'échappoit à ce grand homme. Il sortit le 5 octobre de la baie de Cadix, avec

sa flotte qui, comme nous l'avons déja dit, étoit composée de douze navires de guerre et d'une flûte. Le 22 du même mois, sur les trois heures du matin, la flotte hollandoise jeta l'ancre proche de l'île Gorée. A la pointe du jour, Ruiter découvrit neuf vaisseaux anglois qui étoient à l'ancre sous un des châteaux de l'île : un portoit la flamme au grand mât, et la banniere de la compagnie angloise étoit arborée sur les deux forteresses. Le vice-amiral, excité par le désir de venger sa nation, fit avancer sa flotte sur les vaisseaux anglois et les enferma dans un croissant. Les Anglois, intimidés, envoyerent deux de leurs capitaines au bord de Ruiter,

pour lui demander quelle étoit la raison qui l'engageoit à venir à leurs forteresses avec cet appareil de guerre. Il répondit : *C'est pour me rendre maître de ces vaisseaux et de ces forteresses.* Les capitaines anglois repliquerent : *La guerre est donc déclarée entre la Hollande et l'Angleterre.* Ruiter reprit : *Nous ne sommes en guerre qu'avec des gens comme vous, qui, par une injuste surprise, avez enlevé à la compagnie hollandoise des Indes occidentales ses vaisseaux et ses forts. Nous sommes venus pour les reprendre et pour nous opposer aux violences de ceux qui insultent ainsi nos compatriotes et qui leur font essuyer tous les jours de nouveaux outrages.* Les députés des Anglois

retournerent à leurs vaisseaux. Ruiter leur envoya deux capitaines hollandois, pour leur demander de sa part s'ils comptoient défendre l'île. On leur répondit qu'on n'en avoit pas l'intention, et que l'escadre angloise n'étoit composée que de vaisseaux marchands sous l'escorte d'un vaisseau de guerre. Malgré leur déclaration, Ruiter les força de rester à l'ancre et les fit escorter. Il somma ensuite le gouverneur de l'île de la lui livrer avec les forteresses. Le gouverneur, voyant qu'il n'avoit aucun secours à espérer, évacua l'île et les châteaux le 25 octobre; les Hollandois s'en mirent en possession; retinrent le canon, toutes les munitions de guerre qui s'y trou-

verent, et les marchandises. Ruiter y établit un gouverneur avec une garnison. Il fit mettre le gouverneur anglois avec ses soldats dans un des vaisseaux marchands d'Angleterre, pour les transporter à la Gambie ou les Anglois avoient un comptoir, et leur donna des provisions suffisantes pour leur route.

Lorsque les Hollandois furent en possession de l'île, quelques-uns avancerent avec leurs navires vers l'est, et envoyerent leurs barques proche le rivage de la terre ferme, pour y aller faire de l'eau. Une s'étant avancée plus que les autres, rencontra un vieux negre qui demanda en très-bon hollandois, quel étoit celui qui comman-

doit la flotte des Provinces-Unies. Les Hollandois lui répondirent, que c'étoit Michel de Ruiter. *Quoi*, s'écria le negre : *Michel de Ruiter* ? Les Hollandois lui assurerent qu'ils lui disoient la vérité. *Quoi*, reprit encore le negre : *Michel qui a été garçon d'un bosman* (*), *est maintenant amiral ! cela est impossible*. Le negre entendant les Hollandois assurer qu'ils disoient la vérité, les pria de le mener au bord de Ruiter, afin qu'il revît son ancien camarade avec lequel il avoit vécu et voyagé dans sa jeunesse, et qu'il eût la satisfac-

(*) C'est un officier qui a soin de l'ancre et des cordages, comme on l'a déja dit.

tion de lui parler encore une fois. Ce negre avoit été acheté, étant fort jeune, sur les côtes de Guinée par un Hollandois qui l'emmena en Hollande ; lui rendit sa liberté lorsqu'il eut embrassé la religion chrétienne. En baptisant ce negre, on lui avoit donné le nom de Jean Compani. Lorsqu'il fut libre, il se mit au service d'un officier de mer, et se trouva dans le vaisseau sur lequel Ruiter s'embarqua la premiere fois qu'il alla en mer. Comme il étoit à-peu-près de même âge, le negre prit beaucoup d'affection pour lui et lui rendit tous les services qui dépendoient de lui. Ce negre retourna dans sa patrie, où il parvint, par la suite, à la dignité

de vice-roi. Les Hollandois le conduisirent au bord de Ruiter. Ces deux anciens camarades se reconnurent ; parlerent du tems de leur jeunesse ; se raconterent réciproquement ce qu'ils avoient fait et ce qui leur étoit arrivé. Chacun d'eux fut étonné de l'élévation de l'autre. Le negre ne revenoit point de sa surprise, en voyant que son camarade, le garçon d'un bosman, étoit alors amiral d'un flotte hollandoise qui étoit devant lui : Ruiter, de son côté, étoit dans une surprise extrême en voyant un misérable esclave negre, vice-roi du pays où il se trouvoit. Ce negre avoit la mémoire si heureuse qu'il rappella à Ruiter le nom de tous les officiers

sous lesquels ils avoient servi, et lui fit une description très-exacte de Flessingue. Ruiter lui marqua beaucoup d'amitié, l'écouta avec satisfaction faire le tableau des plaisirs innocens d'un âge où l'on est exempt des soucis qui viennent ensuite tourmenter pendant le reste de la vie. Il lui fit plusieurs questions; lui demanda, entr'autres choses, s'il étoit resté attaché à la religion chrétienne. Le negre, lui répondit qu'il avoit toujours retenu ces mots : *Notre pere. Je crois en Dieu;* mais que quand il parloit de la religion chrétienne, ses enfans et tous les negres de sa nation se moquoient de lui, ce qui étoit cause qu'il se contentoit de demeurer chrétien

dans son cœur, et de servir Dieu selon les lumieres qu'il avoit reçues. On lui demanda s'il n'aimeroit pas mieux demeurer en Hollande que dans le pays où il étoit. Il répondit, qu'il aimoit mieux rester dans son pays, quoiqu'il fût très-pauvre. Il avoit environ soixante ans. Ruiter lui fit présent de quelques habits et d'autres choses qu'on regardoit comme fort précieuses dans ce pays. Lorsque le negre fut de retour chez lui, il y fit de grands éloges de Ruiter et des Hollandois, ce qui leur attira la confiance et l'amitié de tous les negres de cette contrée.

Ruiter, ayant achevé son expédition de Gorée, résolut d'aller

du côté de Sierra-Léona, pour mettre à terre ses équipages qui avoient besoin de quelques jours de rachaîchissemens, pour nettoyer les vaisseaux, faire de l'eau et du bois. Lorsque la flotte fut arrivée dans la riviere de ce nom, les Hollandois descendirent à terre. Les uns s'occuperent à faire de l'eau, les autres à couper du bois. Quelques officiers prirent une chaloupe, remonterent la riviere du côté du nord, afin de voir s'ils ne trouveroient point quelques rafraîchissemens. Ils arriverent chez un roi qui les reçut fort honnêtement; leur fit entendre que les Anglois avoient des magasins dans une île qui n'étoit pas éloignée; qu'ils y retenoient

un Hollandois prisonnier avec sa femme, ses deux filles, et les traitoient comme des esclaves; qu'ils avoient pillé plusieurs vaisseaux hollandois qui étoient venus dans la riviere. Au récit de ces violences et de ces injustices, Ruiter entra en fureur. Sa premiere idée fut d'aller délivrer, de force ou de gré, le Hollandois avec sa femme et ses filles. Il détacha quatre vaisseaux de sa flotte; se mit sur un, remonta la riviere jusqu'à l'île angloise, où il aborda; se fit conduire à l'habitation du gouverneur; lui demanda s'il y avoit des Hollandois dans cette île. Le gouverneur lui répondit qu'il y en avoit un avec ses deux filles; que sa femme

étoit morte depuis trois semaines; que le pere et les filles demeuroient volontairement avec les Anglois. Ruiter dit qu'il falloit lui remettre ce Hollandois avec ses deux filles, sinon qu'il alloit réduire en poudre l'habitation des Anglois. On se hâta de lui envoyer cette famille infortunée. Le pere déclara qu'il avoit été pris par les Anglois proche de l'île de Gorée avec sa femme et ses filles; qu'on les avoit amenés dans ce pays où on leur avoit fait essuyer toutes sortes de mauvais traitemens; qu'il y avoit dans l'île beaucoup de marchandises qui appartenoient à la compagnie hollandoise des Indes occidentales; que sous les apparences de l'amitié, un

un vaisseau anglois s'étoit emparé d'un vaisseau marchand hollandois. Ruiter, indigné de ces horribles procédés, envoya des chaloupes armées attaquer l'habitation des Anglois; fit promptement descendre son monde à terre, dit au gouverneur : *Puisque les Anglois ont apporté ici les marchandises qu'ils ont enlevées aux Hollandois, je vais prendre tout ce qu'il y a, cela servira à indemniser mes compatriotes.* Il fit ensuite ouvrir les loges : on prit tout ce qui s'y trouva ; on le porta dans les chaloupes et dans les canots. Les matelots et les soldats parcoururent toute l'île, y trouverent une quantité prodigieuse de marchandises et d'ustensiles qui étoient

cachés dans les bois et sous terre. Le vice-amiral eut cependant l'humanité de laisser aux Anglois des vivres et des marchandises pour subsister jusqu'à ce qu'ils eussent reçu des secours d'Angleterre, et dèfendit à ses matelots et à ses soldats de toucher ni à leurs maisons ni à leurs arbres. Il fit faire un inventaire de tout ce qu'il emportoit en présence du commis du comptoir anglois qui le signa. Il prit cette sage précaution, afin qu'en cas d'un accommodement entre les deux puissances, les Anglois ne fissent pas monter leurs marchandises à un prix au-delà de leur valeur. Après cette opération, Ruiter leva l'ancre le 15 décembre 1664, et mit à la

voile pour se rendre vers la côte d'Or, à fin d'y reprendre tous les forts que les Anglois avoient enlevés aux Hollandois. Il commença par attaquer celui de Tacorari, situé près de Cormantin; s'en rendit maître; en chassa les Anglois; en enleva toutes les marchandises et le réduisit en cendres; alla ensuite attaquer celui de Cormantin, le prit vers le commencement de février 1665. Peu de tems après, il reçut ordre des états-généraux d'attaquer les Anglois par-tout où il les trouveroit, excepté en Europe; d'aller même les chercher jusque dans leurs possessions en Amérique. Il fit les préparatifs pour son départ; mit à la voile le 2 mars

1665. Lorsque son escadre partit des côtes de Guinée, elle étoit encore composèe de douze vaisseaux de guerre, et d'une flûte de charge. Il n'y avoit pas un seul malade, quoiqu'elle eût fait un séjour de plusieurs mois dans un climat fort dangereux pour les Européens : mais Ruiter se regardoit comme le pere de ceux qui étoient sous son commandement, et veilloit, avec un soin extrême, à leur santé.

Il arriva à la Barbade le 29 avril ; entra le 1 mai dans la baie, en faisant ses bordées entre les deux forts. A l'instant le fort qui est au sud de l'île, fit feu sur son escadre : les vaisseaux marchands anglois qui y étoient mouil-

lés au nombre de trente-six, lui lâcherent leurs bordées. Les Hollandois furent si maltraités qu'ils pouvoient à peine manœuvrer. Le vaisseau amiral le fut plus que les autres : toutes ses voiles, ses manœuvres courantes, ses bras, ses boulines, ses itaques, son étai de mât d'artimon et dix de ses haubans furent coupés. Il reçut, à stribord, trois ou quatre coups à l'eau ; deux dans son grand mât ; celui d'artimon fut emporté. L'intrépide Ruiter resta quelque tems au milieu du feu et en fit lui-même un terrible. Le combat ne dura qu'une heure et demie ; mais il fut très-vif. Il y eut huit hommes tués sur le vaisseau amiral, quinze blessés. Enfin les Hollan-

dois ne pouvant plus manœu-vrer, furent obligés de se retirer. On fit les réparations les plus pressantes aux vaisseaux, afin de les mettre en état d'aller à la Martinique qui appartenoit aux François avec lesquels la Hollande n'étoit pas en guerre. Le gouverneur reçut Ruiter avec accueil; il lui fournit, à un prix fort raisonnable, les denrées dont il avoit besoin. Ruiter sachant qu'il faut mettre de la diligence dans les expéditions maritimes, partit le 6 mai avec sept vaisseaux qui se trouverent plutôt prêts que les autres; alla vers les Antilles, pour voir si, dans les ports de celles qui appartenoient aux Anglois, il ne trouveroit point quelques

vaisseaux dont il pût se rendre maître. Dans sa route, il rencontra une flûte hollandoise qui étoit au service de France, et venoit de la Rochelle. Elle lui apprit que la guerre étoit déclarée entre la Hollande et l'Angleterre ; mais qu'il n'y avoit point encore eu de combat entre les armées navales des deux nations. Le lendemain, il rencontra encore une barque de Hambourg qui l'avertit qu'il y avoit neuf vaisseaux marchands anglois à l'île de Nieves ou Niévis, et quatre à celle de Montserrat. Il dirigea sa route vers Montserrat ; y arriva le 9 à la pointe du jour ; prit un vaisseau anglois, monté de vingt pieces de canon, chargé de sucre et de tabac. Il

entra ensuite dans la baie du gouverneur, où il se rendit encore maître de quatre vaisseaux et de trois barques. De là il alla à l'île de Nieves, y prit six bâtimens anglois, malgré le feu que les forts faisoient sur lui.

Après cette expédition, Ruiter fit voile vers l'île S. Christophe, dont une partie étoit alors possédée par les François; l'autre par les Anglois. Les Hollandois mouillerent au fort de la Basse-Terre qui appartenoit aux François: M. de la Sale, qui en étoit gouverneur, les reçut avec le plus grand accueil. Comme Ruiter avoit désigné cette île pour rendéz-vous au reste de sa flotte qu'il avoit laissé à la Martinique, il s'y arrêta; fit

nettoyer ses vaisseaux ; vendit aux François une partie des bâtimens qu'il avoit pris sur les Anglois. Voyant que le reste de sa flotte n'arrivoit point, il alla à l'île S. Eustache qui appartenoit aux Hollandois. Il y fut joint par les bâtimens qu'il attendoit et qui amenerent avec eux plusieurs prises qu'il vendit aux habitans de S. Eustache. Il partit de cette île le 17 mai pour se rendre à Terre-Neuve, où il espéroit trouver des bâtimens anglois. Il y en avoit effectivement une assez grande quantité : les Hollandois en prirent six. Comme le grand nombre des prisonniers anglois embarrassoit les Hollandois, Ruiter résolut de les renvoyer. Un auteur anglois, qui

a fait l'abrégé de la vie de ce grand homme, a cherché à ternir sa réputation, et l'accuse d'une cruauté dont il n'étoit pas capable : toutes ses actions annoncent l'humanité. *Ruiter*, dit l'auteur anglois, *faisant voile de la Barbade à Terre-Neuve, prit plusieurs vaisseaux marchands anglois, pilla tout ce qu'il y trouva, et laissa les équipages sans vivres, action indigne d'un si brave homme et qui ne répondoit pas à la réputation qu'il s'étoit acquise.* Mais la résolution qui fut prise dans son conseil de guerre le 17 de juin, et qui fut signée de tous ceux qui le composoient, prouve le contraire : on donna aux prisonniers anglois trois petits bâtimens, où l'on mit des vivres de

toute espece, même en abondance, pour cinq semaines; des hameçons et des filets pour pêcher. Cette déposition se trouve dans les registres de l'amirauté d'Amsterdam. L'auteur anglois a cru venger sa nation des triomphes que les Hollandois remporterent sur elle, en imaginant des calomnies contre leur amiral; mais il a seulement prouvé que les historiens sont infideles.

Ruiter partit de Terre-Neuve le 19 de juin, pour retourner en Europe. Pendant son expédition en Afrique et en Amérique, les Anglois commirent tant d'hostilités contre les Hollandois, qu'ils fatiguerent enfin leur patience et les forcerent de se mettre en état de

leur résister, même de les attaquer par-tout où ils les rencontreroient. Les états-généraux résolurent de confier leurs forces maritimes à des officiers d'un courage et d'une expérience reconnus, et de nommer trois lieutenans-amiraux; un, sous le college de l'amirauté de la meuse; un, sous celui d'Amsterdam; le troisieme, sous celui d'Ouest-Frise, ou quartier du nord. Egbert Cortenaar fut sous le college de la Meuse, Ruiter sous celui d'Amsterdam, et Jean Cornelisz sous celui du quartier du nord.

Ainsi notre héros fut élevé, pendant son absence, et sans en être instruit, à la plus éminente dignité de la marine en Hollande, par

par la voix unanime de ses compatriotes. Ses actions étoient son unique protection : mais elle étoit bien forte. Voici l'extrait de sa commission pour sa nouvelle dignité. Elle est datée du 29 janvier 1665.

Les états de Hollande et de Ouest-Frise, ayant jugé à propos, dans la conjoncture des tems, de procéder à l'élection d'un lieutenant-amiral de notre province, sous le collège de l'amirauté résidant à Amsterdam, savoir faisons qu'ayant bonne connoissance par nous-mêmes, et par les témoignages qui nous ont été rendus de la fidélité, du zele et de la valeur de Michel de Ruiter, vice-amiral sous le susdit college, de quoi il a tant de fois donné des

preuves dans nos guerres maritimes ; nous l'avons établi et commis, et par ces présentes nous l'établissons et commettons pour notre lieutenant-amiral de Hollande et de Ouest-Frise sous le college de la susdite amirauté. En conséquence, nous lui donnons plein pouvoir, autorité, commandement, etc. de poursuivre, en cette qualité, nos ennemis, etc. ensemble de pourvoir, autant qu'il lui sera possible, à ce que la navigation de la mer, des rivieres, etc. se fasse en toute sûreté, etc. Nous enjoignons et ordonnons à tous officiers, commandans et à tous autres gens de guerre, servans sur terre et sur mer, et soumis à notre obéissance, de reconnoître le susdit de Ruiter pour notre lieutenant-ami-

ral, et de lui porter le respect qui lui est dû en cette qualité, et ce sur les peines qui y appartiennent. Car ainsi nous a plû et nous plaît. Donné à la Haye, le 29 janvier, l'an de notre salut 1665.

On fit, en même-tems, une promotion parmi les autres officiers de la marine. Les états-généraux, voulant que les équipages de leurs vaisseaux fussent complets, défendirent toute espece de pêche, afin que tous les pêcheurs, se trouvant sans occupation, fussent forcés de s'enrôler : ils promirent des récompenses considérables à ceux qui montreroient du courage dans les combats, et ordonnerent des peines rigoureuses contre ceux qui marqueroient de la lâcheté. Il fut

décidé, entr'autres, que ceux qui rendroient un vaisseau de guerre, ou qui feroient retraite sans congé, ou commandement de l'amiral, seroient punis de mort. Ainsi on donnoit de la confiance aux braves soldats, en forçant les lâches à le devenir, et à les seconder.

Le roi d'Angletere fit publier, à son de trompe, dans les rues de Westminster et de Londres, une déclaration de guerre contre les états-généraux qu'il accusoit d'avoir été les aggresseurs, par les ordres qu'ils avoient donnés à Ruiter, leur vice-amiral, d'attaquer les vaisseaux des Anglois, et leurs possessions en Afrique et en Amérique.

L'armée navale des Provinces-

Unies mit à la voile sur la fin du mois de mai. Elle étoit forte, au moins, de cent vaisseaux de guerre, sans compter les brûlots, les yachts et les galiottes : le lieutenant-amiral Vassenaar la commandoit. L'armée d'Angleterre, commandée par le duc d'Yorck, accompagné des officiers de marine les plus expérimentés, étoit forte de cent quinze vaisseaux de guerre, de vingt brûlots et de plusieurs galiottes : elle sortit quelques jours auparavant. Les deux armées se rencontrerent le 14 de juin dans la mer d'Allemagne, environ à dix lieues de Lestoffe. Le combat commença le 15, à la pointe du jour : une partie de la flotte hollandoise se présenta avec intrépidité, fit un

feu terrible; l'autre resta presque hors de la portée du feu des ennemis, et ne tira pour ainsi dire, qu'à boulets perdus. Cependant Vassenaar qui montoit la *Concorde*, de quatre-vingt-quatre pieces de canon, et de cinq cents hommes d'équipage, soutenoit, par son courage, ceux qui étoient capables d'en montrer, et la victoire restoit incertaine : mais son vaisseau sauta tout-à-coup; on n'a jamais su comment le feu avoit été mis aux poudres. La fortune fit essuyer, dans cette occasion, tous ses revers aux Hollandois. Le lieutenant-amiral Cortenaar, qui, en cas que le lieutenant-général Vassenaar fût tué, devoit prendre le commandement de l'ar-

mée, avoit été tué par un boulet de canon, dès le commencement du combat; et son pilote s'étoit laissé dériver loin de l'ennemi, comme si son vaisseau eût été sans gouvernail. Ces deux accidens jeterent tellement l'épouvante dans l'armée hollandoise, que les vaisseaux prirent chasse les uns après les autres. Trois d'entr'eux s'embarrasserent ensemble et furent réduits en cendres par un brûlot que les Anglois lâcherent dessus: plusieurs autres furent enveloppés et pris: mais ils vendirent la victoire très-cher aux ennemis. Les Anglois perdirent dans ce combat un nombre assez considérable d'officiers de marque. Le vice-amiral Tromp s'étoit battu avec

un courage qui tenoit du désespoir : il se retira au Texel avec soixante navires ; dix-sept allerent au Vlie, et treize dans la Meuse. Jean Evertsz, lieutenant-amiral de Zélande, entra dans la Meuse avec son navire ; se rendit à Brille : il y fut poursuivi par la populace qui juge toujours les choses par les événemens. On l'accusa de lâcheté ; on lui jeta de la boue au visage ; on le précipita même dans l'eau, et il se seroit noyé si des soldats, qui se trouverent là, n'étoient accourus à son secours. Il donna, par la suite, des preuves si certaines de sa bonne conduite devant les commissaires du conseil de guerre, qu'on fit publiquement son éloge. On s'informa quels

étoient les capitaines qui avoient pris les premiers la fuite, occasionné le désordre et la retraite de l'armée. Après une enquête exacte on en mit plusieurs en prison. Trois capitaines furent convaincus de lâcheté et condamnés à être fusillés, ce qui fut exécuté. On fit briser les épées à trois autres par les mains du bourreau; on les déclara infames et inhabiles à posséder aucun emploi; deux autres furent cassés. Le premier pilote du feu lieutenant-amiral Cortenaar assista au supplice des coupables, ayant la corde au cou : il fut aussi noté d'infamie et banni à perpétuité des sept provinces.

Ce combat causa autant de joie aux Anglois que de chagrin et de

tristesse aux Hollandois. On fit des réjouissances dans toutes les villes d'Angleterre. La fierté angloise alla si loin, qu'un seigneur anglois, qui faisoit alors son séjour à la Haye, osa dire au milieu d'un nombre assez considérable de Hollandois : *Avant qu'il soit deux ans, on ne verra pas un seul vaisseau hollandois en mer.* Pierre-le-Grand, conseiller pensionnaire d'Amsterdam, qui étoit présent, lui répondit : *La destinée des empires, des royaumes, des républiques, dépend de la volonté seule de l'Eternel : il donne souvent aux succès apparens des suites que les mortels n'attendent pas.*

Ce revers ne fut point capable d'ébranler la fermeté des états-

généraux. Pendant que les Anglois faisoient des réjouissances, on s'occupoit dans toutes les provinces maritimes de la Hollande à réparer les pertes qu'on avoit essuyées, même à rendre la marine plus forte qu'elle n'étoit auparavant : mais on se trouvoit autant embarrassé sur le choix de celui à qui on devoit confier le commandement de cette armée navale, qu'à l'équiper. Plusieurs personnes jeterent les yeux sur le vice-amiral Tromp ; mais il s'étoit élevé des contestations entre lui et les commissaires des états-généraux ; d'ailleurs on le croyoit trop attaché aux intérêts de la maison d'Orange, pour lui confier les forces de l'état. Cependant, on croyoit qu'on ne pouvoit

les mettre en de meilleures mains : son courage et ses talens pour la marine étoient connus : les états de Hollande l'avoient fait lieutenant-amiral sous le college de l'amirauté de la Meuse, à la place de Cortenaar. Après avoir longtems délibéré, on décida qu'il falloit envoyer en mer trois plénipotentiaires qui auroient la suprême autorité, et que l'on confieroit à Tromp le commandement de la flotte sous eux. Les trois commissaires qu'on nomma, furent les sieurs Rutger Huigens, député de la province de Gueldre à l'assemblée des états-généraux, alors âgé de soixante-dix-huit ans ; Jean de Wit, conseiller pensionnaire de Hollande et d'Ouest-Frise ; et

Jean

Jean Boreel, Bourgmestre de la ville de Mildelbourg. Ces arrangemens étant pris, Tromp fit tous les préparatifs qu'il crut nécéssaires pour mettre promptement la flotte en mer : elle étoit près de sortir du Texel, lorsqu'on apprit que Ruiter étoit arrivé devant Delfzyl (*) le 8 août avec son escadre : cette nouvelle occasionna de grands changemens. Le premier soin de Ruiter fut de donner avis aux états-généraux de son arrivée et de leur envoyer le journal de son voyage. Il leur marqua dans

(*) Delfzyl est une forteresse des Provinces-Unies, au confluent de l'Embs avec le Fivel. Il y a un assez bon port.

sa lettre que de douze vaisseaux de guerre qui composoient son escadre, il y en avoit encore neuf en état de supporter la mer; mais qu'ils étoient fort sales; qu'ils avoient besoin de voiles; que les équipages étoient en bonne santé, mais fatigués de la longueur du voyage, et qu'il étoit nécessaire de les faire rafraîchir à terre; que pour lui et les autres officiers étoient en assez bon état et pouvoient continuer de rendre service à leur patrie. Il ajoutoit qu'il avoit amené avec lui cinq prises faites sur les Anglois, outre deux qui étoient restées à Berg en Norvege. Il joignit à cela le détail de ce qu'il avoit exécuté contre les Anglois en Guinée, aux Antilles

et à Terre-Neuve. Il avoit pris sur eux vingt-six vaisseaux, deux sur la côte de Guinée, dix-sept aux Antilles, et sept à Terre-Neuve; en avoit dégradé un; vendu six aux Antilles; coulé deux à fond; brûlé un autre; fait échouer trois; brûlé encore trois; et donné trois aux prisonniers Anglois, pour se retirer où ils jugeroient à propos. Les cinq qu'il amenoit étoient chargés de sucre, et les deux autres qu'il attendoit avoient une pareille cargaison. Outre cela, il avoit mis sur ses vaisseaux seize milliers de dents d'éléphant et six cents quatre-vingt-deux marcs d'or. Avec ces richesses, Ruiter apporta en Hollande une couronne royale, garnie de rubis et d'éme-

raudes, que le duc d'Yorck envoyoit, par présent, avec une lettre, au roi d'Ardra, royaume situé sur la côte d'Or, et qui fut trouvée dans un des bâtimens qu'on avoit pris.

La joie que causa le retour de Ruiter et de son escadre, fut proportionnée à la crainte qu'on avoit eue qu'il ne fût pris par les Anglois qui croisoient sur lui avec une escadre de soixante-dix vaisseaux de guerre : mais l'habileté de ce grand marin sut les éviter. Au bruit de son arrivée, on vit une multitude incroyable de gens de toute espece accourir à Delfzyl; le port fut, dans un instant, rempli de monde : on admiroit le vaisseau amiral sur la poupe du-

quel voltigeoient quantité de pavillons anglois. Les nobles, les roturiers, les habitans des campagnes, les femmes de qualité, les bourgeoises et les paysannes se mêloient ensemble pour voir ce spectacle agréable et en même-tems glorieux à la nation : tous se jetoient à l'envi dans des barques pour se rendre au vaisseau où étoit Ruiter ; chacun aspiroit au bonheur de voir, de contempler ce grand homme. Sa présence dissipa toute la terreur qu'avoit causée l'échec qu'on venoit de recevoir : tous les courages se ranimerent. On regardoit Ruiter comme l'ange tutélaire de la nation, et l'on croyoit qu'on n'avoit plus rien à craindre puisqu'il étoit arrivé.

Une pareille réception est une récompense bien glorieuse pour les peines et les fatigues d'un général : elle devroit être l'objet des desirs de tous ceux auxquels on confie le sort d'une nation, ou sur terre, ou sur mer. C'étoit un roturier, un homme de basse naissance, qui l'avoit méritée et la recevoit.

La nouvelle de son arrivée se répandit, dans un instant, de province en province, de ville en ville. Les états-généraux s'assemblerent promptement ; le nommerent lieutenant-amiral-général de Hollande ; lui donnerent le commandement de toute la flotte, croyant que, dans la conjoncture présente, on ne pouvoit le mettre

dans de meilleures mains. Ils lui en envoyerent le brevet le 11 août à Delfzyl où il étoit encore. Si-tôt qu'il l'eut reçu, il partit pour le Texel, fut salué par une décharge de toute l'artillerie du fort, et reçut le même honneur dans toutes les villes par où il passa.

Tous les officiers furent contens du choix qu'avoient fait les états-généraux pour commander l'armée navale, à l'exception de Tromp. Il fit une déclaration, par laquelle il annonça qu'il ne serviroit pas sous le lieutenant-amiral Ruiter, et qu'il ne vouloit plus aller en mer, puisqu'après avoir pris la peine et le soin de mettre l'armée navale en bon état, on préféroit

un autre à lui pour la commander.
Le lendemain, qui étoit le 13 août ; il réitéra sa déclaration ; requit d'être dispensé de servir pendant une campagne, qu'il ne pouvoit faire qu'avec chagrin et répugnance ; ajoutant que dans toute autre occasion, il se dévoueroit entiérement au service de l'état. Les députés de leurs hautes puissances se joignirent à ceux de l'amirauté, pour l'engager à ne pas persister dans sa résolution. Ils le prierent de rester au moins à l'armée jusqu'à ce qu'ils eussent informé leurs hautes puissances de son dessein. Les états-généraux manderent aux députés de continuer leurs sollicitations auprès de Tromp, de lui

remontrer qu'il se déshonoroit en sacrifiant l'intérêt de sa patrie à un vain point d'honneur. Il écouta leur avis et le suivit.

Ruiter arriva au Texel le 16 août 1665, reçut la commission de commandant en chef de l'armée ; prêta serment ; se mit en mer le lendemain. La flotte étoit composée de quatre-vingt-treize navires, tant vaisseaux de guerre que frégates, montés de quatre mille trois cents trente-sept pieces de canon ; de quinze mille six cents dix matelots ; de deux mille six cents soldats ; de quatorze cents vingt-cinq gardes-marines, ce qui faisoit en tout dix-neuf mille six cents trènte-cinq hommes. L'Europe fut étonnée de voir que

les Provinces - Unies fussent en état de mettre en mer une armement si formidable, après la perte qu'elles avoient essuyée peu avant au combat de Lestoffe. Les officiers remarquerent, avec beaucoup de plaisir, que Tromp salua Ruiter d'un air d'amitié, et se flatterent de voir régner une bonne intelligence entre ces deux grands hommes. Les instructions que leurs hautes puissances avoient données à Ruiter, portoient qu'il escorteroit les vaisseaux qui revenoient des Indes orientales, et les autres vaisseaux marchands qui étoient attendus au nord; qu'il chasseroit sur la flotte ennemie, tâcheroit de la joindre, de la combattre et de la détruire s'il étoit possible.

La flotte hollandoise fit voile vers les côtes d'Angleterre: ses gardes avancées prirent deux yachts d'avis de l'armée angloise. Les prisonniers dirent que la flotte ennemie, forte de soixante-dix vaisseaux de guerre, avoit croisé pendant plusieurs jours sur les côtes de Norvege, espérant de rencontrer l'escadre que Ruiter ramenoit des Indes occidentales; que ne l'ayant pas trouvée elle avoit pris son cours vers Hitlandt et étoit entrée dans la baie de Bréesond. A cette nouvelle, Ruiter dirigea promptement sa course vers la Norvege: il avoit envie de joindre les Anglois et de leur livrer combat: mais il les chercha inutilement. Sa flotte ayant été

battue et dispersée par une tempête terrible, il en rassembla une partie; alla se placer entre le Texel et le Vlie; et, en habile marin, prit une position si avantageuse qu'il ne pouvoit être entamé par les ennemis, et se trouvoit en état de secourir tous les vaisseaux appartenans aux sujets des Provinces-Unies, en cas qu'il en parût. Il plaça des gardes avancées, envoya des galiottes pour chercher les vaisseaux égarés, et découvrir en même-tems l'ennemi. Croyant que les Anglois étoient tout près de l'attaquer, il préparoit ses matelots et ses soldats au combat; divisoit sa flotte par escadres qui s'attaquoient réciproquement; donnoit des louanges à

ceux qui les méritoient, et des leçons à ceux qui en avoient besoin. Par ces images de combat, il apprenoit aux Hollandois à suivre les signaux, à revirer promptement de bord, à profiter du vent; à se rendre maîtres, autant qu'il est possible, de leurs vaisseaux, enfin à mettre en usage tout ce que l'art et l'expérience indiquent: il se mettoit en outre dans le cas de connoître les talens de chacun de ses officiers, et de savoir à quoi il pouvoit l'employer.

Pendant que Ruiter étoit occupé à ces exercices importans, les galiottes qu'il avoit envoyées à la découverte, vinrent l'avertir que la flotte angloise se tenoit au nord-ouest du Vlie, et au passage

par lequel les vaisseaux de guerre qui avoient été séparés de la flotte par la tempête, et les navires marchands devoient entrer dans le port. Aussi-tôt il résolut d'aller à l'ennemi; de lui livrer combat, quoiqu'il fût beaucoup inférieur en nombre. Il laissa une galiotte à l'endroit qu'il quittoit, avec ordre d'indiquer aux vaisseaux qui arriveroient, la route qui les conduiroit à la flotte des états : il en envoya d'autres au devant d'eux pour les instruire de ce qui se passoit. Les Hollandois ne rencontrerent pas la flotte angloise : elle s'étoit retirée dans ses ports. Ruiter retourna entre le Texel et le Vlie, où il se posta encore. Il y fut joint par Van-Nès qui conduisoit onze des vaisseaux de guerre

hollandois qui avoient été écartés par la tempête, et plusieurs bâtimens marchands : peu de tems après il en arriva encore dix-huit ; mais la joie que leur arrivée causa à la flotte fut troublée par une nouvelle qui annonça que quatre vaisseaux de guerre étoient tombés entre les mains des Anglois avec plusieurs bâtimens marchands auxquels ils servoient d'escorte.

Ruiter, ayant résolu de livrer combat aux Anglois, remit à la mer; alla les cherher jusqu'à l'embouchure de la Tamise : mais ils étoient rentrés dans leurs ports. Voyant que la maladie gagnoit tous ses équipages, il résolut de retourner en Hollande; arriva au Texel le 4 novembre 1665.

Il se rendit à l'assemblée des états-généraux où il rendit compte de sa conduite dans ses expéditions en Afrique, en Amérique, et dans la mer d'Allemagne. Il y reçut les éloges qui étoient dus à sa prudence et à son courage. Il alla ensuite à l'assemblée de l'amirauté d'Amsterdam, y présenta plusieurs bannieres, un étendard qu'il avoit pris sur les Anglois, et la couronne dont nous avons parlé. Les états de cette province lui rendirent tous les honneurs qui lui étoient dus : ils déciderent même qu'il présideroit au conseil de l'amirauté. Leurs hautes puissances, persuadées de son zele pour la patrie, le chargerent d'équiper la flotte des états, et de la mettre

dans le cas de partir au printems: Par ses soins, sa vigilance, soixante-dix gros navires de guerre et douze frégates furent prêts au tems marqué. Il y avoit trente-cinq navires montés de soixante à quatre-vingt pieces de canon chaeun, de trois à quatre cents hommes, tant soldats que matelots; les trente-cinq autres vaisseaux étoient montés chacun de quarante à soixante canons, de trois cents hommes d'équipage; et les douze frégates de trente-quatre à quarante canons, et de cent à cent trente hommes. A cet armement formidable, on joignit douze brûlots, douze frégates d'avis, et vingt-quatre grandes galiottes chargées d'eau, de bierre et d'autres

munitions qui auroient été nuisibles dans les vaisseaux de guerre. Cette armée fut encore renforcée par vingt vaisseaux de guerre fournis par la compagnie des Indes orientales. Suivant le calcul des députés de l'amirauté, présenté aux états-généraux, les frais de cet armement et l'entretien de l'armée pendant un an devoient monter à 11648644 liv. sans y comprendre ceux des navires équipés aux dépens de la compagnie des Indes orientales. Le bruit d'un armement si formidable, commandé par un amiral tel que Ruiter, se répandit dans toute l'Europe : l'électeur de Brandebourg, le prince d'Orange, les princes de Holstein et d'Anhalt se rendirent au Texel pour le

voir. A leur arrivée, Ruiter les fit saluer par une décharge de toute son artillerie ; fit mettre tous les pavillons aux vaisseaux ; donna à dîner aux princes sur son bord, et, à leur départ, il les fit encore saluer par une décharge générale. Ce jour-là fut bien glorieux pour Ruiter : ce n'étoit point à sa naissance ; c'étoit à son mérite seul que ces princes venoient rendre hommage. Plusieurs jeunes seigneurs françois, tels que le comte de la Guiche, fils du maréchal de Grammont, Louis Grimaldi, prince de Monaco, le marquis de la Ferté, etc. se rendirent à la flotte hollandoise pour apprendre la guerre sous un maître tel que Ruiter.

FIN du tome Ier.

Bot. 3/4/47 while in Belgium - [illegible] 1 mssing.
Bruxelles $12.00 Set. of 6 vols.

